BULLETIN
DES
SCIENCES MÉDICALES.

DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur de la Société Médicale d'Émulation de Paris, rue de la Harpe, N°. 78.

BULLETIN
DES
SCIENCES MÉDICALES,

Publié au nom de la Société Médicale d'Émulation de Paris,

Par M. GRAPERON, D. M.

Spargere collecta.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Crochard, Libraire, rue de l'École de Médecine, N°. 3.

M. DCCC. VII.

BULLETIN DES SCIENCES MÉDICALES.

OCTOBRE 1807.

PROSPECTUS.

LA Société Médicale d'Emulation de Paris, fondée par quelques Médecins, dans un temps où les orages politiques avoient fait abandonner les sciences, a joui depuis son origine d'une réputation éclatante. Toutes les Académies, tous les Corps Savans étoient détruits, lorsqu'à son exemple, il s'éleva dans toute la France des Sociétés d'Emulation, qui furent pendant long-temps les asiles des sciences et des arts ; ainsi les Médecins auroient encore cette fois conservé le feu sacré, comme ils ont jadis contribué à faire renaître les lettres en Europe.

Les Fondateurs de cette Société ne cherchèrent pas à la désigner par des dénominations pompeuses : ces vains ornemens l'eussent étouffée au berceau, et fait proscrire peut-être ; ils ne lui donnèrent qu'un titre modeste, mais expressif et bien propre à assurer ses succès, puisqu'il rappeloit sans cesse à chacun de ses Membres, le sentiment dont ils devoient être animés.

L'Emulation est, en effet, la source de tout ce qui peut entrer de beau et d'honorable dans le cœur de l'homme ; sans elle, il suit avec indifférence le penchant qui l'entraîne, et cueille à peine les fleurs qu'il trouve sur son passage.

C'est à ce principe si fécond et si noble que la Société dut son accroissement rapide et l'éclat dont elle a brillé. Ses débuts firent connoître aux Médecins Français et Etrangers les avantages de son institution ; les travaux qu'elle publia furent considérés comme la suite des Mémoires de la Société Royale de Médecine et de l'Académie de Chirurgie ; des hommes célèbres déposèrent dans ce Recueil ces fruits de leurs méditations, qui ont tant contribué aux progrès des sciences médicales : d'autres, jeunes encore, y consignèrent leurs premiers essais, et fixèrent ainsi le commencement de la haute réputation dont ils jouissent aujourd'hui. La Société eut bientôt à regretter quelques-uns de ses membres les plus distingués : Spallanzani, Fontana, Bichat, Galvani, Girtanner, Barthez, etc., payèrent le tribut à la nature, et la mémoire de plusieurs de ces savans recommandables, a déjà été célébrée par des Eloges dignes de leur mérite, et qui, rappelant leurs travaux, invitent à les imiter (*).

(*) On lira sans doute avec plaisir dans ce Bulletin, quelques idées non encore publiées des hommes célèbres que nous venons de citer, et dont la Société possède des Manuscrits précieux.

Cependant les Archives se remplissoient de Mémoires, d'Observations, de Rapports; les opinions intéressantes, émises et discutées dans les séances, étoient seulement notées dans les procès verbaux, et restoient sans être publiées; tant de matériaux précieux étoient en quelque sorte perdus pour la science, et les Correspondans se plaignoient, avec justice, du silence gardé sur leurs productions; tels sont les motifs qui ont déterminé la Société à publier une partie de ses travaux dans un Bulletin périodique.

Les richesses que renferment les Archives, le zèle et les talens des Associés honoraires, titulaires et adjoints, des nombreux Correspondans Français et Etrangers, offrent des ressources assez abondantes pour alimenter ce Bulletin avec intérêt; le mérite des Collaborateurs, déjà connus par des ouvrages importans, promet un heureux choix parmi ces matériaux, et des remarques précieuses sur tout ce qui paroîtra dans la partie des sciences qu'ils ont chacun plus particulièrement cultivée.

Le Rédacteur espère, que par les relations de la Société et les siennes propres, déjà établies avec les Médecins et Chirurgiens des hôpitaux de Paris, des départemens et de l'étranger, avec les Chefs des services de terre et de mer, des établissemens publics et particuliers, avec les Cours de Justice, les Commissions de Salubrité, les différentes Associations scientifiques de l'Europe, il sera en

état de faire connoître promptement et avec exactitude tout ce qui pourra intéresser les Abonnés. Tous les Savans sont aussi invités à enrichir le Bulletin des Sciences Médicales de leurs travaux, que le Rédacteur se fera un devoir de présenter à la Société, et d'insérer dans cet ouvrage périodique au nom des Auteurs.

Les Mémoires, les Notices, les Observations seront publiés en entier ou seulement par extraits, suivant leur étendue, et accompagnés de gravures quand elles seront nécessaires. Si le sujet présente un grand intérêt, on citera les faits analogues déjà connus, et dont la réunion pourroit servir à fonder des vues nouvelles ou des méthodes plus certaines. Les Médecins ne devant pas rester étrangers à la généralité des connoissances humaines, nous croyons les intéresser, en donnant quelques notes sur les découvertes qui seront faites dans le vaste domaine des sciences.

Ce Bulletin est spécialement destiné à faire connoître l'état actuel des Sciences Médicales, à propager cette doctrine, fondée sur l'observation simple des faits et développée par une logique sévère, à combattre cet esprit de système et d'hypothèse qui a été si nuisible aux progrès de toutes les sciences : les travaux de la Société Médicale d'Emulation ne sont point d'ailleurs rédigés dans un sens différent. Nous ne rejetterons pas cependant les ouvrages écrits dans d'autres principes,

parce que les observations qu'ils renferment ne doivent pas rester ignorées, et que la comparaison des doctrines différentes ne peut être que très-utile à la science.

L'Anatomie et la Physiologie, qui devroient être plus généralement étudiées, et dont la connoissance est intéressante et sans dangers pour tous les hommes, occuperont la première partie du Bulletin ; la seconde renfermera les articles de Médecine et de Chirurgie ; la troisième ceux de Pharmacie, de Physique, de Chimie et d'Histoire Naturelle Médicale ; l'Hygiène publique, la Médecine légale formeront une quatrième division, sur laquelle nous pourrons offrir à nos Lecteurs beaucoup d'observations nouvelles et utiles. Les Analises, faites avec autant d'exactitude que d'impartialité, soit des ouvrages récemment imprimés en France et dans les Pays Etrangers, soit des Thèses soutenues aux Ecoles de Médecine, les extraits des divers Journaux formeront, sous le titre de Variétés, une cinquième et dernière partie, qui contiendra aussi les articles de Littérature Médicale, de Correspondance, les Annonces d'Ouvrages, etc.

PHYSIOLOGIE.

De l'état fluxionnaire naturel ou physiologique.

Tous les flux, en général, sont assujettis à peu près aux mêmes lois; et par conséquent ils sont liés par une théorie commune aux yeux de l'observateur attentif.

M. Cabanis, *Observations sur les affections catarrhales*, p. 8.

Les affections pathologiques sont le plus ordinairement des modifications d'états physiologiques; les actions naturelles des organes, augmentées ou diminuées, suspendues ou altérées, constituent le plus grand nombre des maladies qui affligent l'humanité. On observe dans l'homme sain les premiers élémens des affections morbifiques, et on est souvent incertain si la modification légère d'un phénomène vital doit appartenir à la physiologie ou à la pathologie.

Beaucoup d'exemples peuvent être apportés en preuve de cette assertion : ainsi, le travail de la digestion est souvent accompagné d'un état qui a tous les caractères d'un accès de fièvre, tels que le frisson suivi de la chaleur, l'élévation du pouls, l'altération, l'oppression même, etc.; le mouvement précipité de la circulation, après une course, des efforts considérables, une affec-

tion morale vive, est quelquefois aussi violent que dans les affections pathologiques du cœur ou des gros vaisseaux ; la colère peut être regardée comme une sorte de délire: la menstruation n'est-elle pas une hémorragie?

Les fonctions les plus ordinaires, celles qui s'exercent avec le plus d'exactitude, peuvent donc être considérées comme les rudimens des maladies analogues ; elles doivent être étudiées dans cet état naturel, pour qu'il ne soit pas confondu avec l'état maladif, et pour apprendre à reconnoître toutes les nuances, les premiers symptômes de leurs dérangemens.

Les affections pathologiques générales, celles qui sont les principes de presque toutes les maladies, et qui les compliquent presque toujours, doivent avoir des analogues dans les actes vitaux naturels.

Les fluxions sont un des phénomènes les plus importans de la pathologie, et nous allons montrer qu'elles sont aussi un des phénomènes physiologiques les plus essentiels à la vitalité.

On entend par *fluxion pathologique*, le résultat du mouvement des liquides vers une partie dans laquelle ils sont appelés par l'énergie des forces vitales. Ainsi, quand une épine fixée dans une partie sensible y fait naître la douleur, une plus grande chaleur, une circulation plus rapide, il y a augmentation des forces vitales dans le lieu

affecté, les fluides y abondent, y affluent; il y a *fluxion.*

Ne peut-on regarder aussi comme une fluxion cet abord des fluides dans quelques organes à des temps marqués de la vie; comme dans les parties de la génération lors de la puberté; vers l'estomac pendant la digestion; vers les organes susceptibles d'érection? Tel est encore l'effet de la pudeur, de la honte, des désirs dans les jeunes personnes. La menstruation est précédée d'une fluxion très-évidente. L'état pléthorique de certains sujets n'est-il pas un état de fluxion générale, et souvent une cause imminente de fluxion particulière, qui se développe avec une très-grande intensité lorsqu'une irritation quelconque se porte sur un des organes, et y dirige la fluxion générale?

La fluxion pathologique est l'effet du développement morbifique des forces vitales qui appellent les fluides dans une partie: pourquoi l'état naturel de ces mêmes forces ne détermineroit-il pas dans les diverses parties un afflux des liquides, dont la quantité seroit relative au degré naturel de développement de ces forces, ou un *état naturel* de fluxion? Toutes les parties recevant l'influence des forces vitales doivent, suivant le degré de cette influence, attirer à elles une partie des fluides. La circulation capillaire qui, comme l'ont prouvé les physiologistes, ne

peut être le résultat de la seule action du cœur et des gros vaisseaux, doit être regardée comme l'effet d'un état permanent de fluxion, dont sont douées les différentes parties. Les fluides, portés dans toutes les régions de l'économie par la circulation générale, sont attirés dans les différentes parties par la fluxion, et présentés aux différens organes, dans lesquels s'opèrent les compositions, les décompositions, les élaborations qui constituent l'hématose, les sécrétions, la nutrition. L'état de fluxion doit donc être considéré comme un état vital naturel très-important et inséparable de la vitalité.

Les fluxions naturelles peuvent être étudiées sous les divers rapports de leur durée, de leur intensité, de leur étendue, des fluides dont elles déterminent l'afflux, des parties qu'elles affectent; de l'âge, du sexe, du tempérament, des pays, des habitudes, etc., des différens sujets.

Il y a des fluxions d'une courte durée; telle est celle qui produit l'érection de quelques parties, celle qui est déterminée par les sentimens de la honte, de la pudeur : il en est de périodiques, comme celle qui précède la menstruation; il en est enfin d'habituelles ou permanentes.

L'intensité des fluxions naturelles varie depuis le plus foible degré de fluxion qui puisse constituer la vie, jusqu'à cet état d'orgasme et de plénitude qui approche beaucoup de l'état de maladie,

mais qui n'est encore que la santé portée à son plus haut point d'énergie, et qui constitue, quand il est général, le tempérament athlétique, menacé par le divin vieillard des maladies les plus funestes.

Toutes les parties jouissent naturellement d'un état propre de fluxion; mais les variations dont cet état est susceptible, s'étendent plus ou moins: ainsi, la fluxion qui s'établit dans les parties de la génération, lors de la puberté, se propage aux seins chez les femmes, etc.

Les fluides qui circulent dans les vaisseaux de l'économie animale, sont tous propres à former des fluxions.

Nous ne distinguerons ici que celles formées par le sang artériel, le sang veineux et le fluide lymphatique. — La fluxion sanguine artérielle est la plus apparente, elle peut servir de type à toutes les autres; c'est elle qui, développée autant que possible, sans cependant l'être au delà des bornes de la santé, constitue le tempérament sanguin, et qui domine dans les inflammations quand elle est assez intense pour constituer une maladie. Elle se manifeste par la vivacité, la plénitude du pouls, la coloration vive de la peau, la facilité de toutes les fonctions, la disposition aux affections morales gaies et fugitives; elle peut appartenir à toutes les parties de l'économie.

La fluxion sanguine veineuse, aussi répandue

que l'artérielle, n'est pas aussi sensible ; elle est la cause de la disposition aux hémorroïdes, aux varices, et les détermine quand elle devient maladie ; elle joue, surtout, un grand rôle dans le bas-ventre, où la veine porte fait fonction d'artère. L'organe pulmonaire ayant une circulation particulière relative à sa fonction, doit avoir aussi ses fluxions particulières. La fluxion lymphatique existe dans tous les organes blancs, dans tout le système lymphatique ; elle remplace, pour ces organes, les fluxions sanguines. Elle existe seule dans les animaux à sang blanc : sa prédominance constitue les tempéramens lymphatiques, elle dispose aux flux blancs ; ses excès sont dans les maladies dites lymphatiques.

Les mouvemens fluxionnaires sont plus rapides, plus fréquens chez les enfans qui semblent être dans un état de fluxion générale et augmentée ; cet état leur est nécessaire pour le développement de leurs parties, aussi sont-ils très-sujets aux fluxions pathologiques : les fluxions de tous les fluides semblent exister chez eux ; l'artérielle y domine ordinairement : à la puberté, les parties de la génération entrent dans un état de fluxion apparente, leurs tissus rougissent, les vaisseaux s'y développent, la chaleur y devient plus grande, la sensibilité plus développée ; enfin, de nouvelles sécrétions ont lieu, et de nouvelles fonctions peuvent s'exercer ; tout le système y participe, l'état fluxionnaire

fluxionnaire s'y prononce davantage : dans l'âge adulte, il y a plus d'équilibre, les différens genres de fluxions se balancent et se modèrent mutuellement : dans le vieillard, plusieurs n'existent plus, et toutes ont diminué d'énergie. La fluxion veineuse est celle qui existe encore le plus sensiblement. Les fluxions sanguines sont plus apparentes chez les hommes; les lymphatiques dominent chez les femmes.

Les fluxions sanguines sont plus apparentes chez les habitans des pays froids et élevés; les fluxions lymphatiques dominent dans les pays bas et humides. Les habitudes, les mœurs, les passions, apportent dans l'économie des modifications qui déterminent des fluxions plus ou moins prononcées sur les organes qui sont mis en action.

Les fluxions naturelles ont, comme les pathologiques, leurs correspondances, leurs dépendances mutuelles; le travail de la digestion fait cesser, pour le moment, tout état fluxionnaire sensible étranger à ce travail; les seins se gonflent à l'approche de la menstruation; ils se gonflent dans la grossesse, pendant laquelle il y a dans la matrice et dans tout l'appareil de la génération une fluxion marquée; cependant les rapports de ces diverses fluxions ne sont pas aussi nombreux que ceux des fluxions pathologiques.

Un des effets principaux des fluxions patho-

logiques, qui n'a point encore été étudié, se remarque aussi dans les fluxions naturelles, c'est celui que produit, sur une partie, l'abandon des fluides qui se portent sur une autre pour y former une fluxion; effet très-réel, quoique négatif, et dont il sera traité dans un autre *Mémoire sur les Mouvemens de Fluxions et de Défluxions pathologiques*.

La doctrine des fluxions est appuyée sur des effets physiques et sensibles, elle concourt, avec la théorie des forces vitales, à l'explication du plus grand nombre de phénomènes de la vie, et elle complète cette belle hypothèse.

Les mouvemens fluxionnaires pathologiques ont été des premiers observés parmi les phénomènes des maladies: l'étude des fluxions est aussi ancienne que la science médicale même. Hippocrate basoit sur cette doctrine le traitement d'un grand nombre de maladies, et surtout celui des inflammations. Stahl a établi une belle théorie des fluxions, en traitant des hémorroïdes; et le célèbre Barthes, dans deux Mémoires insérés dans le Recueil de la Société Médicale d'Emulation de Paris, en a fait sentir toute l'importance, et a montré comment elle se rattachoit à celle des forces vitales, qu'il a si bien développée dans ses écrits.

MÉDECINE, CHIRURGIE.

Sur les Combustions spontanées des corps vivans, par M. Marc, docteur en médecine, archiviste de la Société Médicale d'Emulation de Paris.

Les combustions spontanées, cette disposition du corps humain à s'emflammer tout à coup dans l'état de vitalité, même à se réduire en cendres sans un concours proportionné et extérieur d'une matière ignée, appartient aux maladies les plus rares et les plus extraordinaires : aussi ce phénomène a-t-il été regardé, pendant long-temps, comme fabuleux, et ce n'est que depuis peu d'années qu'on le considère comme un fait pathologique digne d'être examiné.

M. Koop, dans un Mémoire sur ces sortes de combustions, en rapporte quatorze exemples, dont le plus frappant est, sans contredit, le suivant, décrit et garanti par M. Joseph Bolaglia, chirurgien. Le prêtre Bertholi, après s'être rendu à la foire de Tiletsa et avoir beaucoup couru dans la journée, alla coucher à Ténile, village des environs. A peine Bertholi avoit-il passé quelque temps dans sa chambre, qu'on y entendit du bruit et des cris; on accourut au secours, et on le trouva étendu sur le carreau, entouré d'une petite flamme

qui sembloit s'éloigner à mesure qu'on s'en approchoit, et qui finit par disparoître totalement : les tégumens du bras droit, ainsi que ceux du dos entre les épaules et les lombes, étoient séparés de la partie musculaire et pendoient en lambeaux. Le malade, avant d'expirer, rendit compte des sensations qu'il avoit éprouvées : il dit avoir ressenti soudainement dans le bras droit une commotion telle qu'un coup de massue pourroit en produire ; qu'il avoit aperçu au même moment à la main une étincelle qui la réduisit en cendres. La nuit de cet événement étoit sereine, l'air très-pur ; on ne put apercevoir ni la moindre fumée, ni la moindre odeur, soit résineuse, soit empyreumatique ; il n'y avoit aucun feu dans le voisinage de la scène, seulement une lampe se trouvoit dans la chambre, mais l'huile en étoit tarie et la mèche usée.

De toutes les manières d'expliquer les combustions humaines spontanées, celle de M. Koop paroît être la plus satisfaisante et la plus conforme à l'état actuel de nos connoissances : il indique comme cause occasionnelle, un degré pathologique de combustibilité dans le corps animal, et un mouvement électrique qui détermine la combustion.

Des observations faites jusqu'à ce jour, il résulte que toutes les personnes qui ont éprouvé de cet accident, s'étoient adonnées aux excès de la bois-

son; de cette seule circonstance, M. Lair a cru pouvoir en inférer une impregnation alcoholique de toutes les parties du corps, qui les rendoit susceptibles d'inflammation. L'autopsie cadavérique semble, en effet, au premier abord, venir à l'appui de cette opinion, parce que les viscères et les autres parties d'individus morts dans un état d'ivresse, après l'abus du vin ou de l'eau-de-vie, répandent l'odeur de ces boissons. M. Lair ajoute que la flamme que l'on remarque, ressemble absolument à celle de l'alcohol enflammé; que les personnes victimes de ce genre de mort, sont ordinairement ou très-grasses, ou très-maigres; que dans le premier cas, la graisse fournit un aliment à la flamme; que dans le second, le défaut d'humidité favorise la combustion.

Mais 1°. il est contraire à la saine zoonomie, qu'un aliment quelconque puisse s'assimiler à la matière organique sans éprouver de décomposition: ainsi, l'alcohol ne peut imprégner le corps humain comme il imprégneroit une feuille de papier brouillard.

2°. L'expérience prouve que par les procédés de la chimie vitale, les corps composés se décomposent, et que ceux élémentaires subissent des combinaisons.

3°. Des recherches sur des corps privés de vie ne répandent aucun jour sur ce sujet, parce que les boissons spiritueuses, prises peu d'instans

avant la mort, peuvent, sans subir de modifications, pénétrer la masse inerte des chairs d'un cadavre, et lui communiquer l'odeur spécifique qui les distingue.

4°. La graisse, dans ses cellules, n'est jamais assez privée de parties aqueuses, et la maigreur ne permet pas du supposer une sécheresse assez grande pour favoriser l'inflammation d'un corps animal.

Cependant voici ce que prouvent les diverses observations de combustions humaines spontanées :

1°. Elles n'ont lieu que chez des personnes âgées, qui ne possèdent plus une grande énergie vitale ;

2°. La manière de vivre de ces mêmes personnes est ordinairement inactive, et favorise encore la foiblesse, qui est le partage de l'âge avancé;

3°. Les femmes sont plus sujettes aux combustions spontanées que les hommes, par leur plus grande disposition à l'asténie, augmentée encore par l'abus des boissons fortes ;

4°. Les victimes des combustions spontanées sont ordinairement ou très-grasses, ou très-maigres : une grande maigreur suppose toujours un défaut de force, comme l'obésité ;

5°. On a presque toujours trouvé une matière ignée près de l'endroit où la combustion spontanée eut lieu;

6°. La combustion spontanée pénètre le corps avec une grande rapidité, il est peu de cas où son cours ait été plus lent ;

7°. La flamme qui accompagne les combustions spontanées s'éteint difficilement par l'eau, et n'attaque les objets environnans, qu'autant qu'ils se trouvent très-près ou précisément en contact avec le corps en combustion;

8°. Le lieu sur lequel se passe la scène, est rempli d'une odeur empyreumatique ; les cendres, les charbons et les murs sont tapissés d'humidité;

9°. Le tronc se consume ordinairement presque en entier ; la tête, les extrémités sont plus épargnées.

10°. L'accident dont il s'agit se présente plus souvent pendant une constitution atmosphérique sèche et pure, plutôt en hiver et au printemps, dans les pays septentrionaux que dans ceux méridionaux.

On ne peut expliquer ce singulier phénomène que chimiquement, aucune modification ne porte plus que lui l'empreinte d'une action chimique élective. La nature externe l'emporte ici sur l'organisation individuelle, qui, faute d'énergie, ne peut y opposer la résistance convenable.

Il faut distinguer, dans toute maladie, la disposition même, des puissances morbides qui la réduisent en action ; on ne devra donc pas confondre ici la combustibilité avec l'étincelle qui

enflamme par occasion : la combustibilité devient dans ce cas une condition indispensable, parce que dans l'état de santé, le corps humain n'appartient pas aux substances facilement combustibles.

Les causes éloignées, de la combustion spontanée, sont surtout une foiblesse du système lymphatique ; les buveurs de profession sont évidemment sujets aux maladies qui en dépendent. Or, il n'y a que cet état anomal qui pourroit faire admettre qu'une masse de substances combustibles pénètre leur économie, et s'y accumule plus ou moins selon la nature des organes. La substance inflammable devroit encore posséder la propriété de s'introduire dans les moindres cellules et de ne rien perdre de son inflammabilité par la présence des liquides que contiennent les parties.

La nature des gaz inflammables, se prête à l'explication du phénomène qui fixe notre attention : pour qu'il ait lieu, il est nécessaire que le gaz s'accumule dans les cellules comme la lymphe s'y accumule dans l'hydropisie; il est vrai qu'une accumulation de cette espèce ne se décèle point comme un emphysème constitutionnel ; cependant cet emphysème semble avoir existé chez beaucoup d'individus qui ont succombé à une combustion spontanée. Ils étoient très-replets, chez d'autres l'accumulation gazeuse pouvoit avoir lieu dans les cavités dont l'intérieur se dérobe à l'œil de l'ob-

servateur, comme la poitrine et le bas-ventre.

L'hydrogène est un des élémens essentiels des corps animaux combiné au calorique et à l'azote; et répandu sous forme de gaz, il produit l'odeur de la putréfaction animale. Il s'allie aussi à d'autres substances, telles que le carbone, le phosphore, le soufre; et ces combinaisons gazeuses expliquent une foule de phénomènes observés sur les corps vivans ou morts. Weikard assure que le gaz qui se développe dans l'emphysème et dans la tympanite est inflammable.

L'abus fréquent des liqueurs spiritueuses qui contiennent une grande quantité de carbonne et d'hydrogène, la vie sédentaire concourent sans doute puissamment à la formation des gaz inflammables : ces causes agissent ici comme causes éloignées; l'accumulation de ces gaz sera plus prononcée là où le tissu cellulaire sera plus lâche; elle sera donc plus considérable dans les parties molles, surtout dans le tronc; et cette partie est en effet, d'après l'observation, la plus souvent compromise dans les combustions spontanées.

Il faut le concours d'une étincelle pour décider l'inflammation; et si on considère que les combustions dont nous parlons embrassent avec la rapidité de l'éclair toutes les parties du corps; que dans presque tous les cas, les matières ignées avoisinantes se trouvent éloignées des débris du corps consumé; que d'autres objets

susceptibles de prendre feu et qui se trouvent près de ce dernier ne sont presque jamais endommagés; et que le cas de combustion spontanée, rapporté plus haut, a été évidemment précédé d'un phénomène électrique, il y a tout lieu de présumer que l'électricité joue ici un rôle important comme cause occasionnelle. On peut ajouter à ces réflexions que l'état pur, sec et froid de l'atmosphère, semble favoriser les combustions spontanées, comme il favorise les phénomènes électriques.

Plusieurs pathologistes ont déjà cherché dans l'électricité la cause de la combustion spontanée; mais ils croyoient à tort que l'étincelle électrique seule pouvoit la produire. On sait qu'il est des individus qui, par un mode particulier de constitution, rendent des étincelles électriques, et qui pour cela ne sont pas combustibles spontanément. Ces phénomènes électriques ont d'ailleurs lieu chez divers animaux dans l'état de parfaite santé; chez l'homme, l'idio-électricité est toujours la suite d'un état de maladie.

Les gaz deviennent électriques, comme on le sait, quand leur température augmente, et l'électricité qui détermine les combustions spontanées pourroit avoir cette origine. L'élévation de la température seroit produite soit par un exercice forcé comme chez Bertholi, soit par le voisinage du feu, soit par d'autres causes. L'étin-

celle électrique développée de cette manière, aura pénétré le corps rempli de substances éminemment combustibles, et l'aura, pour ainsi dire, incendié en un instant; aussi plusieurs victimes de ce genre de mort, n'eurent-elles pas même le temps d'appeler à leurs secours; chez d'autres, la combustion détruisit d'abord les organes dont les fonctions sont nécessaires à la vie.

Les propriétés de la flamme observée dans ce cas, telles que sa légèreté, sa résistance à l'action de l'eau, sont toutes propres à la flamme du gaz hydrogène, et s'observent pareillement dans les météores où ce gaz joue le principal rôle. La combustion du gaz hydrogène doit encore former des vapeurs qui se déposent sur les murs, sous forme d'eau. L'odeur pénétrante et fétide qui se répand à la suite des combustions spontanées, se fait également remarquer après l'inflammation du gaz hydrogène, lorsque surtout il a dissout du carbone, du soufre ou du phosphore.

Enfin, l'expérience démontre que le tronc est singulièrement exposé aux dévastations de la combustion spontanée, tandis que la tête et les extrémités en éprouvent une destruction moins fréquente et moins complète. La cause de cette particularité semble tenir à la présence des deux plus grandes cavités de notre économie, où une texture molle se prête davantage à l'accumulation des gaz que celle plus resserrée des autres parties.

OBSERVATION d'une Aphonie catarrhale, par M. DUVAL, docteur en médecine, chirurgien entretenu de première classe de la marine à Brest, associé-correspondant.

Henri Kernanec, novice, de Lanion, département des Côtes du Nord, entra dans la salle haute des consignés de l'Hôpital de la Marine à Brest, dont le conseil de santé m'avoit confié le service. Ce jeune homme, canotier à bord du vaisseau *l'Invincible*, perdit tout à coup l'usage de la parole; il fit plusieurs gestes et grimaces, dans le dessein d'apprendre à ses officiers l'accident qui lui étoit survenu : mais loin de le comprendre, on crut qu'il étoit aliéné ou qu'il avoit imaginé ce stratagème pour obtenir son congé, et on l'expédia à l'hôpital comme maniaque, avec recommandation d'une surveillance particulière.

J'examinai ce jeune homme à ma visite du soir : il avoit le visage haut en couleur, mais sans chaleur extraordinaire, ni symptôme marqué d'aucune affection générale. Lorsque je l'interrogeai, il me répondoit en portant la main au larynx, et de là sur toute la surface du thorax. Tous ses gestes étoient si extraordinaires, et j'avois de telles préventions, que je ne pus fixer mon opinion sur cette maladie. Je me bornai à l'observer, et m'assurai qu'il ne donnoit aucuns

signes de manie. Voulant alors connoître s'il étoit réellement devenu muet, je crus pouvoir hasarder de lui faire prendre une dose de vin opiacé, pour exciter un degré d'ivresse capable de lui faire oublier la résolution que je lui soupçonnois, mais sans pouvoir préjudicier à son individu. D'ailleurs, je le surveillai pour remédier aux accidens qui auroient pu survenir. Le Breton resta muet, malgré que je le fis exciter par quelques-uns de ses camarades : je demeurai alors convaincu qu'il ne m'en imposoit pas.

Je reconnus, le lendemain matin, la cause de l'aphonie, en visitant l'arrière-bouche (ce que je n'avois pu faire jusqu'à cette époque que très-imparfaitement) : le voile du palais étoit phlogosé, la langue couverte d'un limon blanchâtre, ses vaisseaux et les jugulaires externes très-dilatés; le pouls dur, fréquent, le visage coloré, la déglutition des alimens solides étoit très-laborieuse, celle des fluides l'étoit moins ; le malade buvoit abondamment, portoit sans cesse la main à la poitrine et à la gorge, et sembloit vouloir nous signaler une douleur déchirante dans ces régions. Je rendis compte aux membres du conseil de santé de l'état de cet homme; ils voulurent bien me laisser maître du traitement et je le dirigeai de la manière suivante.

Le malade fut mis à l'usage du petit lait, et je prescrivis une saignée du bras de deux hectogrammes.

Le jour suivant, ou le second du traitement, le pouls étoit moins fort, le malade éprouvoit un soulagement marqué, et montroit la plus grande résignation; le petit lait est continué, j'y joignis un lok avec l'oxymel scillitique.

Le troisième, même état que la veille; je fis appliquer douze sangsues au cou; elles prirent toutes et dégorgèrent abondamment.

Le quatrième, prostration de forces, langue limoneuse, refus de tout aliment; l'inflammation du voile du palais étoit moindre: le malade me fit signe qu'il se trouvoit mieux.

Le cinquième, je lui fais prendre dix grains d'ipécacuanha en poudre, en deux parties, à une demi-heure d'intervalle; une heure après ce médicament, je lui fis donner deux grains de tartrite de potasse antimonié.

Le malade rendit plusieurs crachats muqueux, et vomit ensuite une grande quantité de mucosités, et un peu de matière bilieuse: il refuse le second verre de la potion émétisée, se rince la bouche avec de l'eau fraîche et recouvre aussitôt la parole.

A ma visite du soir, je trouvai cet homme sur son séant: il m'annonça son bonheur avec une joie inexprimable; je l'interrogeai sur ce qu'il avoit éprouvé avant et depuis son accident: il me répondit qu'il avoit été plusieurs fois mouillé sans pouvoir changer de vêtemens; que quelques jours

avant son événement, il souffroit beaucoup de la poitrine et de la gorge, mais qu'il continuoit néanmoins son service. Que, la veille de son entrée à l'Hôpital, en ramant pour aller à bord de son vaisseau, il lui sembla que sa langue s'épaississoit et se lioit; que malgré tous ses efforts et les menaces les plus sévères de la part de ses supérieurs, il ne put proférer une seule parole; qu'il ressentoit la douleur la plus vive à la trachée-artère, au larynx et aux bronches: il ajouta qu'il étoit désespéré, qu'il croyoit ne plus recouvrer la parole, il invoquoit la mort; de là tous les gestes et autres contorsions que nous remarquâmes chez ce malheureux.

Je lui continuai les boissons adoucissantes et expectorantes; un minoratif fut administré; je fis succéder les amers. Le conseil de santé l'envoya en convalescence au sein de sa famille, d'où il est revenu à l'expiration de son congé pour reprendre son service à la mer, et il n'a, depuis cette époque, éprouvé aucune affection.

RÉFLEXIONS.

L'aphonie qui fait l'objet de cette observation, dépendoit, suivant moi, d'une affection catarrhale de la membrane muqueuse pulmonaire, laquelle s'est propagée à la portion qui tapisse la bouche.

On peut avec raison, je pense, la désigner sous le nom d'aphonie catarrhale.

La paralysie linguale fut consécutive à l'affection générale de la muqueuse, et on l'eût probablement prévenue si le malade avoit reçu plutôt les secours de la médecine. Je fonde cette opinion, sur ce que, dans la plupart des catarrhes pulmonaires, on observe presque toujours quelques altérations dans le type naturel de la voix et de la parole.

La langue est même susceptible, dans ces affections, d'acquérir spontanément un tel volume, qu'elle sort de la bouche et écarte même les arcades alvéolaires pour s'y loger. Je connois une dame qui, tous les hivers, a cette incommodité, (un grain de tartre stibié, donné à l'instant de cette affection, la fait disparoître très-promptement).

Je ne connois pas d'observation de cette espèce dans les auteurs; ce muétisme mérite donc l'attention des praticiens, avec d'autant plus de raison, que la perte de la parole est regardée comme un des accidens les plus graves.

Il faut y remédier promptement, puisqu'on a lieu de craindre de ne pas obtenir le même succès après un certain laps de temps.

On fait subir au traitement les modifications que nécessite la diathèse concomitante.

L'âge, l'idiosyncrasie, l'état du pouls chez l'individu sujet de cette observation, dénotoient une irritation et une exaltation des forces du système général, qu'il étoit instant de modérer : une saignée devenoit donc le préliminaire indispensable

ble du traitement : l'inflammation de l'arrière-bouche ayant quelque intensité, tout demandoit les saignées locales.

Procurer un léger excitement de la muqueuse, propre à favoriser l'évacuation des mucosités qui la tapissoient, tel étoit le but que je me proposois de remplir par l'administration de petites doses d'ipécacuanha ; j'avois en vue, en donnant le tartre stibié, d'imprimer de fortes secousses aux membranes muqueuses gastrique et pulmonaire, afin d'obtenir l'excrétion muqueuse tenace, qui eût échappée aux premières secousses, et de réveiller, par ce puissant stimulus, l'énergie de la membrane, et le jeu des muscles du larynx, instrumens de la parole.

J'eus le bonheur de réussir ; le succès eût été plus prompt si on avoit pu établir sur-le-champ le diagnostic de cette maladie.

Nouvelle nomenclature des instrumens destinés à l'extraction des dents, par M. Duval, Chirurgien à Paris.

Il ne suffit pas, dans une science, de connoître les objets qui la concernent, leur dénomination est trop essentielle pour qu'on la néglige ; en retraçant à l'esprit leur manière d'être, elle ouvre une voie facile à la communication des idées : les anciens en ont connu le besoin, ils en ont profité, et ils semblent même l'a-

voir indiquée sous l'ingénieuse allégorie du fil d'Ariane, comme le vrai moyen de sortir du dédale des connoissances humaines. Si ce principe de vérité n'a pas toujours eu son application chez les modernes, faut-il s'en prendre, comme on l'a dit souvent, à l'imperfection de la langue qu'on parle? Non, sans doute, trop de probabilités démontrent qu'on en doit plutôt accuser le défaut de zèle ou de capacité pour la science qu'on cultive, ou la stérile habitude de suivre les chemins connus; de là cette source de mots qui ont des acceptions différentes, et dont on ne peut saisir le sens véritable qu'autant qu'ils sont liés avec d'autres.

La langue française est particulièrement celle sur laquelle tombe cette observation; parmi les preuves nombreuses qu'on pourroit en donner, il me suffira de dire que dans le sein même de la société à laquelle je présente cette nomenclature de noms d'un instrument destiné à l'extraction des dents, le pélican peut rappeler à quelques-uns de ses membres des idées avec lesquelles il n'a aucun rapport : pour l'un, ce sera un oiseau; une cornue se présentera à l'imagination de l'autre; un troisième, enfin, songera qu'une arme à feu de ce nom (1) lui a donné beaucoup de plaies à panser. Cet exemple

(1) Dictionnaire universel de Trevoux.

prouve, d'une manière incontestable, que chaque science n'a pas encore son langage caractéristique ; peut-être conviendroit-il mieux de dire que celui-ci a dégénéré en passant par des bouches profanes, et de tout temps il y en a eu. Mais d'autres plus sages n'ont jamais participé à ces innovations, capables de faire oublier le véritable idiome scientifique : cette remarque n'est point étrangère au sage observateur, je n'ai pas dû la passer sous silence ; elle me fournit l'occasion de rendre hommage aux anciens, à qui je dois l'idée de ce travail.

C'est dans la langue qui nous a transmis les plus beaux morceaux de l'antiquité, qu'on trouve un instrument pour extraire les dents, désigné sous un nom qui paroît représenter sa manière d'agir : de deux mots grecs, dont l'un οδους, οδοντως (chez les Latins *dens*), signifie dent, et l'autre, αγρα (*captura prada*), exprime *saisie*, *prise*, on a formé le composé οδονταγρα, comme si on vouloit dire, *empoigne-dent*, *arrache-dent* : telle est l'expression consacrée par le chef de la médecine (1), conservée par Paul d'Egine (2) ; elle a passé dans notre langue avec les restes précieux de la chirurgie

---

(1) Hyppocrates. *Lib. de medico.*

(2) *De Re medica, lib. VI, c.* 28 *et* 88.

ancienne; par les soins de Dalechamps (1). L'οδοντάγωγον qui, au rapport d'Erasistrate (2), étoit exposé dans le temple d'Apollon à Delphes, différoit-il de l'οδονταγρα d'Hippocrate? La seconde partie de ce composé vient d'αγω, *duco*, *je conduis*, *j'emmène*; quelle que soit la forme, ce nom rend l'idée d'un instrument qui tire une dent; d'où l'on peut encore, avec notre médecin français, dire tire-dent (3). Comme s'il y avoit aussi un instrument pour ôter les racines, il devroit avoir son nom propre; ici on remarque que le même esprit n'en a pas dirigé la dénomination. Ριζαγρα (4), qui vient de ριζα, *radix*, *racine*, et d'αγρα, *captura*, *prise*, ne peut être entendu que lorsqu'il est question de l'extraction des dents; aussi Guillemeau (5), dans l'explication des figures des instrumens, traduit ce nom par le surcomposé de *tire-racine de dent*.

Assurément ces dénominations des objets de la science en étoient une partie importante;

---

(1) La Chirurgie française, *in*-4°. Paris, 1610, p. 109 et 410.

(2) *Cœlii Aureliani morb. chron.*, *lib. II*, *c.* 4.

(3) *Id.*, p. 109 et 428.

(4) *Pauli Reginatæ*, *de Re medica*, *lib. VI*, *c.* 88. *Celsi de Re medica*, *lib. VII*, *c.* 3.

(5) OEuvres de chirurgie, 512.

lles retraçoient l'idée d'un moyen chirurgical; elles devoient donc devenir la propriété de ceux qui trouvèrent dans leurs immenses conquêtes ces richesses inappréciables, capables de rendre à l'homme sa santé, et d'agrandir la sphère de son imagination : mais soit prévention contre ces nouveautés transportées de la Grèce (1), soit négligence du nom pour s'attacher à la chose, les Romains n'employoient pas toujours les expressions des médecins Grecs. En vain un savant infatigable, Varron, leur donna la preuve que dans la langue latine on pouvoit exprimer un instrument pour l'extraction des dents, par un composé qui répond à l'odontagra. Les hommes de l'art ne se servirent point du mot dentarpaga, tiré des noms latins *dens* et *harpago* (comme si on disoit : je saisis une dent avec une main de fer). Le nom de dentiducam, dont Cœlius Aurelianus (2) a fait usage pour rendre l'οδονταγωγον d'Erasistrate, paroît n'avoir pas été plus heureux : il est vrai qu'à cette époque la langue latine étoit aussi belle que pure, et le génie de Celse l'avoit conservée telle chez les médecins. Cependant, en lisant ses ouvrages, on sera peut-être étonné de ce qu'il avoit adopté

(1) Caton se montra l'ennemi juré des philosophes et des médecins de la Grèce. *Plutarque, Vie de Caton.*

(2) *Morbor. chronic., lib. II, c. 4.*

pour ces instrumens un terme vulgaire, *forsex* ou *forceps*, suivant les éditions; on ne peut croire que les noms grecs lui fussent inconnus, surtout lorqu'il indique le ριζαγρα pour l'extraction des racines (1).

Comme dans ces temps reculés il existoit des dentistes (2) à qui le nom de leurs instrumens étoient aussi familier que leur usage, n'est-il pas probable que l'élégance du style a entraîné Celse à prendre le genre pour l'espèce? Plusieurs médecins ont donné depuis plus d'extension à cette façon de parler; ainsi on les a vu dire : *instrumento dens evellatur*, *ferrodens*, etc. (3). On ne doit donc pas être surpris de ce que Largus, Macellus (4) et autres aient employé le mot *forceps*; on l'est encore moins de ce que long-temps après la décadence des lettres, lorsque la médecine et la chirurgie ont pris une nouvelle face en Europe, on se soit servi d'un terme qu'on ne trouve plus aujourd'hui que dans les auteurs de la basse la-

(1) *Lib. VII*, c. 3.

(2) Il y avoit en Egypte, au rapport d'Hérodote (*Euterp.*, *lib. II*), des médecins qui s'occupoient des maladies des dents : il y en avoit aussi de semblables à Alexandrie et à Rome.

(3) Lanfranc, Rolfincius, Monget, et les traducteurs de Mesüe et d'Albucasis.

(4) *De Medica.*, c. 12.

tinité, parce que ceux qui les employoient, surtout en France depuis Saint-Louis, formoient dans le monde médical une petite colonie, dont les connoissances furent le plus souvent très-bornées (1). Leur langage devoit donc y être aussi étranger?

L'art du tonnelier auroit-il fourni à la chirurgie l'idée d'un instrument à tirer les dents? Non-seulement il semble avoir emprunté d'une tenaille sa forme et sa manière d'agir, mais encore le nom a établi une sorte de communauté (2). Ainsi, pour les tonneaux et pour les dents on a recours au davier (3). La similitude qu'on remarque ici a pu déterminer cette dénomination : il n'en est pas de même d'un autre instrument appelé pélican; on ne voit pas sous quel rapport il peut être assimilé à l'oiseau dont il porte le nom : que Thevenin (4) qui, avec

---

(1) Tous les règlemens de chirurgie, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, contiennent un article spécial pour la réception des dentistes, oculistes, etc., dont il régloit l'examen et la conduite. *Voyez*, à ce sujet, l'Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France.

(2) C'est ainsi que de nos jours M. Jourdain a donné au levier le nom de traitoir, dont se servent les tonneliers. *Réfl. sur l'art du dentiste*, c. 1.

(3) Dictionn. univers. de Trevoux.

(4) Les OEuvres de M. Fr. Thevenin, chirurg, *in*-4°, 1669, p. 140.

L. Joubert (1), l'appelle policamp (2), fasse dériver ce mot de pollex, parce que c'est, dit-il, avec le pouce qu'on s'en sert, on n'y retrouve nullement l'idée d'un instrument; on ne seroit pas plus avancé quand même, en conservant cette dernière dénomination, on voudroit lui donner une origine grecque (3). Les noms qu'on a donnés aux autres instrumens ne paroissent pas plus propres à satisfaire l'imagination : que peuvent, en effet, exprimer raisonnablement en langage chirurgical *le bec de corbeau*, *le pied de biche*, *le levier*, *le poussoir*, *la clef anglaise* ou *de Garengeot*, etc. (4)?

Il ne faut cependant pas oublier qu'il y a un autre instrument que les coureurs de places publiques, dit Thevenin, appellent Trivélin;

(1) Annotations sur la chirurg., de Guy de Chaulieu, p. 397.

(2) C'est ainsi que Dionis l'a latinisé, on ne sait pourquoi. *Cours d'opér. de chir.*, t. II, p. 618.

(3) Le composé de πολυς, *multos*, et de καμπτηρ, *flexus*, pourroit exprimer un instrument qui a plusieurs crochets et courbures, et rien de plus.

(4) Dionis, *ib.*, p. 618; Garengeot, Inst. de chirurg., t. II; le Chirurg. dentiste, par Fouchard, t. II, c. 10; Recherc. sur l'art du dentiste, par Bourdet, t. II; Heister, Instit. chirurg., p. 11, sect. II; et André, *Disputat. de odont.*, etc.; Lieps, 1784, ont rendu ainsi ces noms en latin : *Pes capræ, rostrum corvinum rectis, impulsatorium, clavis anglicana.*

il est fait comme un poignard, plat et large par sa pointe; ils ne s'en servent que lorsqu'il y a une dent perdue qu'ils veulent arracher; ils passent la pointe et le plat de l'instrument entre les dents qui se touchent, et en tournant le manche ou garde du poignard, ils jettent la dent dehors. Cette description rappelle ici l'image de ces hommes qui, montés sur des tréteaux, se donnent pour dentistes, en criant qu'ils ôtent les dents avec la pointe d'un sabre ou d'une épée : mais doit-on en conclure qu'un de ces hommes, en faisant revivre l'usage de cet instrument, déjà connu dès le septième siècle (1), lui aura pompeusement donné son nom (2)? il vaut mieux croire que sa ressemblance avec le perforatif à main, que Paré nomme *forét* (3), et les Anglais tréphine (4), indique une généalogie italienne de Trivalino, forêt ou tarière (5); mais il est plus convenable de laisser ces termes à ceux qui veulent conserver

(1) *Albucasis, lib.* II, c. 31.

(2) Trivelin fut un des plus fameux acteurs de l'ancienne troupe italienne de l'Hôtel de Bourgogne : auroit-il exercé son adresse dans l'art d'extraire les dents? Tel fut d'abord dentiste, qui aujourd'hui, par son jeu, est un des fermes soutiens de la scène française.

(3) OEuvres de chirurg., liv. IX, c. 19.

(4) Trait. d'op. de chirurg., Sharp., c. 27.

(5) Fabrice d'Aqua l'appelle Trivellinas.

le langage de Rabelais, et seulement dans le sens qu'il en a fait usage : on ne peut croire que le bon curé de Meudon, tout à la fois médecin et prêtre, ait voulu exprimer les instrumens du dentiste, lorsqu'il dit en parlant de Panurge, « un davier, un pélican, un crochet, et quelques autres ferremens dont il n'y avoit ni porte ni coffre qu'il ne crochetât (1). » Pour mieux peindre les espiégleries de son personnage, il lui mettroit dans la main les outils d'un serrurier. Il est plus digne de la science de donner aux instrumens qu'elle emploie des termes expressifs ; ou plutôt il convient de remettre en vigueur ceux dont on doit l'idée aux médecins Grecs, et l'exemple aux Latins. Que Guillemeau et Dalechamps nous servent de guides : le premier, dans sa tradition latine des Œuvres de Paré (2), abandonne les noms de pélican et davier, pour le *forseps dentaria ;* et le second trouve assez de richesse dans la langue française pour la vraie nomenclature technique : plus hardis que nos voisins qui ont adopté un nom générique pour désigner ces instrumens, en conservant les noms particuliers, faisons disparoître ceux-ci de la matière instrumentale

---

(1) Les OEvres de Fr. Rabelais, docteur en médecine, liv. II, c. 16.

(2) Liv. XVI, c. 27.

et chirurgicale, et n'oublions pas cette pensée sublime de Montaigne, en notre langage : « Je trouve assez d'étoffe, mais un peu faute de façon. »

Quant à cet égard nos voisins ne seroient pas satisfaits, pourquoi ne pas tirer parti des langues mortes? Ce seroit encore le cas de dire avec cet homme immortel : « Les formes de parler comme les herbes s'amandent et fortifient en les transplantant (1). » Mais la langue française est à l'abri de ces craintes pour la présente nomenclature; loin de rien emprunter, elle montre de la simplicité à côté des richesses, et de la facilité dans les compositions : si, en effet, les noms nouveaux substitués aux anciens ne sont ni plus longs ni plus difficiles à prononcer, et qu'en même temps ils donnent une idée de l'objet, alors loin de trouver des obstacles à leur acception, il est à présumer que bientôt ils effaceront ceux qui les ont précédés. Il n'est pas besoin ici d'invoquer l'analogie dans l'idiome chirurgical (2), et encore moins la nécessité de faire passer la dénomination chez les Latins (3).

---

(1) Essais de Michel Montaigne, liv. III, c. 5.

(2) Tire-balle, tire-fond, tire-tête, sont des expressions techniques.

(3) Cette mesure paroît d'autant plus nécessaire, que

La variété des termes grecs conduit nécessairement à la distinction de ceux dont il s'agit; à l'οδονταγρα on peut faire répondre le dentarpaga de Varron, ou le vieux mot latin *denticeps* (1), et il sera textuellement rendu par le mot pince-dent, plus court et non moins expressif que celui indiqué par Dalechamps; (2) il retrace, comme dans le grec et le latin, l'idée d'un instrument en forme de tenailles ou de pinces, comme les pinces droites et les daviers: ici Cœlius Aurelianus, traduisoit l'ονταγωγον par tire-dent: sonne-t-il moins bien à l'oreille, et ne frappe-t-il pas mieux l'imagination que levier, trailoix, pélican, clef, etc.? Quant au mot ριζαγρα, qu'on ne peut rendre d'une manière précise, il

---

des auteurs ont employé le même mot sous des acceptions différentes. L'Heister (prax. medic. et institut. chirurg.) emploie le mot *odontagra* pour la douleur de dents et l'instrument qui les ôte: et en changeant le genre de *dentiducum*, donne le nom de l'instrument à celui qui s'en sert: enfin, la variété des noms paroît avoir été poussée au point que le célèbre Hoffman (déjà cité) a désigné le dentiste par le même nom dont un parasite salue celui qui le menaçoit de lui casser les dents, en lui disant: *Vale dentifrangibule.* Plauti, art. IV, sect. II.

(1) Quoique H. Etienne, Ducange et Ménage ne fassent nulle mention de ce terme, pour qu'il devienne technique, il suffit de le trouver dans les ouvrages de Thevenin, p. 618, et dans le Dictionn. de méd. de James.

(2) Empoigne-dent, arrache-dent, *ib.*

faut, en français, lui substituer un nom qui s'accorde avec l'idée de la chose ; s'il n'étoit démontré par l'expérience, que c'est en soulevant les racines qu'on parvient à leur extraction, sans doute il seroit difficile d'indiquer une autre expression que lève-dent, et elle peut remplacer le poussoir, pied de biche, crochet, etc.

Sans doute on ne manquera pas d'observer que l'habitude peut être un obstacle à l'admission de cette nomenclature : mais quelle doit être la conduite de l'homme, où la saine raison et l'ordre méthodique commandent ? La science, pour se perfectionner jusque dans son langage, ne doit pas tenir à ces considérations; déjà la matière instrumentale présente l'exemple d'un pareil changement, quoique moins raisonné. Les noms de *rasoir*, *faux* ou *faucille* (1), ont cédé, il y a long-temps, au mot de bistouri. En vain objecteroit-on aussi que les trois noms proposés ne peuvent convenir à tous les instrumens pour l'extraction des dents; le bistouri démontre encore combien cette objection est peu fondée ; ses distinctions en droit, courbe, convexe et concave

---

(1) Voyez les Annotations de L. Joubert sur la chirurg., de Guy de Chaulieu, p. 356, 374, 379, et les OEuvres de chirurg. de Paré, Guillemeau, Thevenin; les uns et les autres ont commencé par se servir du mot bistouri ou bistouris, et enfin le premier a été généralement adopté.

sur le plat, ne laissent nul doute sur les avantages de notre langue.

La manière de se servir de ces instrumens, n'étoit pas aussi uniforme que leur action; si celle-ci devient la base du nom générique, il faut user de celle-là pour en établir des distinctions particulières très-peu multipliées, alors le langage du dentiste ne paroîtra plus étranger : ainsi, en considérant que quelquefois on ôte les incisives et les canines supérieures avec une pince-droite, et les molaires avec une pince légèrement recourbée sur son plat, bientôt on verra qu'on peut appeler ces instrumens pince-dents droits, demi-courbes; un autre, nommé davier, bec de corbeau, tirant la dent sur le côté, sera suffisamment distinguée sous le nom de pince-dent latéral; enfin il en est une troisième qu'on peut appeler *mixte*, parce qu'il agit d'une manière qui tient des deux premières; c'est le levier de Charpentier et le levier de Perret : cette même division peut également s'appliquer au tire-dent et au lève-dent, comme on en peut juger par l'exposé ci-joint.

C'en est peut-être trop sur un sujet qui, aux yeux de quelques-uns, ne paroît pas susceptible de changement : ici, je l'avouerai, mon intention n'étoit point d'innover; je suis persuadé que ce n'est qu'avec circonspection qu'il faut apporter de la nouveauté en médecine : mais en est-ce une

que de faire rentrer dans le domaine chirurgical, ce que des étrangers en avoient, pour ainsi dire, exilé? Loin de s'écarter des premiers maîtres de l'art, qu'on devroit toujours avoir sous les yeux, que leur langage et leur conduite deviennent les nôtres ; alors nous nous montrerons dignes du temple où nous avons mis le pied. Puisse ce travail, qui ne peut avoir de prix que par l'assentiment de la Société à laquelle j'en fais hommage, être une preuve du zèle que l'art de guérir m'a inspiré dans tous les temps, et lui témoigner le désir de correspondre à cet esprit d'émulation dont elle est animée pour le soulagement de l'humanité!

Nouvelle nomenclature des instrumens destinés à l'extraction des dents.

Tous les instrumens destinés à l'extraction des dents, peuvent se réunir dans trois genres.

1°. Les pince-dents, οδονταγρα, *dentarpaga vel dentiseps.*

2°. Les tire-dents, οδονταγωγον, *denticulum.*

3°. Les lève-dents, ριζαγρα, *dentifer.*

Ces trois genres auront chacun trois espèces, désignées par les mots droit, latéral, mixte ; ce qui fait neuf espèces, dans lesquelles on peut ranger tous les instrumens connus et désignés par des noms français et latins, ainsi :

1°. le pince-dent droit du premier genre, répond à la pincette droite, à la pincette incisive, au davier droit, au bec de corbeau, à la pince demi-courbe, aux noms latins *forceps dentalis*, *vel dentaria*, *odontagra*, *dentragra*, *denticulum*;

2°. Le pince-dent latéral comprend le davier, le bec de corbeau, le bec de grue, *tenacula (deliaria) canis*, *rostrum corvinum*, *rostrum gruinum*;

3°. Le pince-dent mixte, au davier de Charpentier et de Perret, à la griffe de Simpson;

4°. Le tire-dent droit du second genre, répond au levier, au traitoir, au pélican à canule, à l'élévatoire, aux noms latins *tenaculadoliaria*, *canis*, *rectis*, *nucus cum hypomoclio*, *pelicanus cannulatus*;

5°. Le tire-dent latéral, à la clef de Garangeot, à la clef anglaise, au levier anglais, au levier à manivelle, *clavis variorum nominum*, *clavis anglica*.

6°. Le tire-dent mixte; au pélican à branches droites, pélican à branches courbes, pélican à levier latéral, policamp, *pelicanum cum branchis rectis*, *pelicanum cum branchis curvis*, *pelicanus canulatus*;

7°. Le lève-dent droit, qui appartient au troisième genre, remplace les poussoirs, repoussoirs, le pied de biche, le crochet, les noms latins, *impulsorium*

pulsorium pulsorium, pes capræ rectis elevatorium, nucus.

8°. Le lève-dent latéral, au trivelin, au levier de l'Ecluse, au levier coudé du même, *terebra.*

9°. Le lève-dent mixte, espèce de tire-fond.

HISTOIRE NATURELLE
PHARMACIE.

Note sur le Caout-chouc ou résine élastique, par M. Alibert, médecin de l'Hôpital St.-Louis.

Les arbres appelés *Caout-chouc* dans le royaume de Santa-fé et de Quito, forment un genre distinct de L'Hevea du botaniste Aublet, quoique vulgairement on les connoisse tous sous le même nom : celui-ci observa cette plante pendant qu'elle étoit en fruit, et la fit représenter dans la planche 335 de son ouvrage ; mais il ne fit aucune mention de ses fleurs.

Le silence de ce savant, et la ressemblance du fruit avec celui du genre Yatropha, firent soupçonner au fils de Linnæus, que l'Hevea pouvoit bien n'être qu'une espèce du genre Yatropha : en cela il s'est trompé, comme l'a démontré depuis cette époque M. Richard. Ce célèbre botaniste eut le bonheur de voir et d'examiner les fleurs jusqu'alors inconnues; dès lors, il en publia le véri-

table caractère générique dans le Journal de Physique du mois d'août 1785 : il appela en français *Caout-chouc*, l'arbre de la résine élastique, et ensuite dans une lettre écrite à M. Cavanilles, *Cahuchum elasticum*. Il ajoutoit que les Américains le connoissoient sous le nom de *Cahuchu*.

Il est probable qu'on appelle ainsi l'HEVEA dans cette partie de l'Amérique ; mais dans d'autres parties, on donne le même nom à des arbres différens. On nomme *Caucho* dans les forêts de Guaranda et sur la montagne Saint-Antoine, (comme le rapporte M. Née), un superbe figuier, dont le tronc s'élève à trente pieds de hauteur, formant une voûte touffue et impénétrable aux rayons du soleil, à cause de la multitude de ses feuilles, qui sont ovales-lancéolées. On nomme *Caucho* dans le royaume de Santa-fé, un autre figuier, dont le tronc (ainsi que l'assure M. Zéa), a trois pieds de diamètre et douze de hauteur, jusqu'au point où le tronc se divise en rameaux : son écorce est grisâtre et un peu foncée, presque unie, mais avec quelques fissures ; ses rameaux sont horizontaux et si longs, qu'ils cachent cent personnes sous leur ombrage. On voit les autres rameaux se dévier de la position horizontale, jusqu'à ce qu'ils deviennent presque perpendiculaires, avec de petits rameaux bien garnis de feuilles ovales-lancéolées d'un pouce de long : le fruit est de la grandeur d'une noisette ou d'une féve. Il y a enfin un autre fi-

guier dans le même royaume, qui est peut-être une variété du précédent, duquel il diffère néanmoins par ses feuilles et par son fruit. La liqueur laiteuse qui découle de ces arbres, lorsqu'on pratique quelque incision à leur tronc, est très-abondante; elle se condense, acquiert une couleur obscure et noirâtre, et l'élasticité connue dans le commerce sous le nom de *gomme élastique*. Outre ce figuier et *l'hévea*, qui est le *paosyringua* du Brésil, ou du moins du même genre, il y a dans l'Amérique Espagnole plusieurs végétaux qui fournissent la résine élastique. M. Cervantes, professeur de botanique au Mexique, donna dans un discours particulier un catalogue de ces arbres, etc. Au reste, le suc de l'hévea, comme celui de beaucoup d'autres plantes, donne de la résine élastique; mais il diffère beaucoup du caout-chouc.

Procédé économique pour faire de l'acétate de potasse, par M. CADET, pharmacien ordinaire de S. M. I. et R.

Pour obtenir l'acétate de potasse blanc et bien cristallisé, on emploie ordinairement du vinaigre distillé et du carbonate de potasse très-pur et saturé, parce que s'il y avoit de la potasse en excès, cet alkali mettroit du charbon à nu et colorercit la dissolution et le sel.

Pour éviter cet inconvénient et faire de l'acétate de potasse (ancienne terre foliée végétale) avec économie, M. Lenoble a proposé de faire

dissoudre le carbonate de potasse dans du vinaigre commun, d'évaporer la liqueur jusqu'à siccité, de faire subir au sel la fusion aqueuse, de le dissoudre ensuite dans de l'eau pure, de filtrer au travers du charbon, et d'évaporer doucement la liqueur dans une bassine d'argent. On obtient ainsi un sel parfaitement blanc.

HYGIÈNE.

NOTICE sur la préparation de boissons analogues à la bière, destinées à être employées sur les vaisseaux et dans les ports pour le service de la marine, par M. KERAUDREN, médecin en chef des ports, chargé de l'inspection du service de santé près le ministère de la marine et des colonies, membre de la Légion d'Honneur, président actuel de la Société médicale d'Emulation de Paris.

Parmi les objets trouvés à bord de la prise anglaise *le Wood-Bine*, échoué sur la côte de Boulogne, on remarqua plusieurs caisses, dans lesquelles étoient des pots de grès que remplissoient une substance de nature inconnue. Une pièce imprimée fit connoître que cette matière, composée à Québec par Thomas Wilson, et appelée *essence de sapin noir*, étoit destinée à entrer dans la préparation d'une sorte de boisson ou bière, dite sapinette. Cette *essence* prétendue ressemble aux extraits en général, par sa consistance et sa cou-

leur brunâtre. Son odeur est subtile et piquante, sa saveur âcre, résineuse et brûlée. Cette préparation ne paroît pas être un pur extrait de sapin noir : des sommités de cette plante, fournies par M. Thoüin, premier Jardinier du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, ont donné un extrait qui ne ressemble à celui de M. Thomas Wilson, ni par le goût, ni par l'odeur.

La boisson qui résulte de cette préparation, faite suivant l'instruction imprimée, est assez semblable à la bière par sa couleur, sa propriété de mousser, mais elle n'en a ni le piquant, ni l'amertume; son goût et son odeur ont quelque chose de résineux qui la rend désagréable; l'usage ne peut en être cependant nuisible, elle doit être anti-scorbutique au même degré que toute autre bière qui seroit de la même force.

En substituant à l'essence de M. Wilson l'extrait de sapin noir du Jardin Impérial des Plantes, on obtient une liqueur fermentée qui présente les mêmes différences que nous avons déjà dit exister entre les substances composantes, et qui n'aura pas au même degré toutes les propriétés médicamenteuses que peut réunir la liqueur faite avec la composition de M. Thomas Wilson. Quant à la conservation ou à l'altération de l'extrait de sapin dans le cours de la navigation, nul doute que celui qu'on prépareroit en France, et qui ne diffère pas essentiellement des

autres extraits, ne contractât bientôt à la mer de l'altération, ce qui a fait supprimer des tarifs toutes les préparations de ce genre. Celui du Canada me paroît, en raison des qualités qui lui sont propres, susceptible de se conserver plus long-temps. Cependant il se trouvoit dans deux états différens qui annonçoient les changemens qu'il avoit subis ; dans certains vases il étoit moisi et desséché, parce que, malgré le parchemin qui le recouvroit, il avoit perdu, en s'évaporant, l'humidité qu'il renfermoit; dans d'autres, au contraire, il sembloit avoir acquis une grande fluidité en absorbant l'humidité de l'atmosphère.

Il faut donc renoncer à préparer en France des extraits de sapin pour la fabrication de la sapinette ; à la vérité, cette privation ne peut nous être aussi pénible qu'aux peuples maritimes qui manquent de vin. Mais s'il est de la plus grande importance pour les marins, de ne pas manquer d'eau et de pouvoir en corriger l'impureté, il est presque toujours utile aussi d'en changer, jusqu'à un certain point, les qualités, et d'y introduire de nouveaux principes relatifs aux climats dans lesquels on se trouve, à la disposition physique et morale des équipages, et à la nature des maladies qu'on redoute, et qui auroient commencé à se déclarer : les boissons fermentées tiendront toujours un rang distingué parmi les moyens qu'on peut employer pour conserver la santé des gens de mer.

Ces réflexions m'ont conduit à examiner, s'il ne seroit pas possible d'employer, au lieu d'extrait de sapin, des substances également salubres et moins exposées à s'altérer à la mer, soit par l'effet d'un mouvement intestin, soit par l'influence de l'atmosphère. Dans cette intention, j'ai cru devoir préférer d'abord la teinture spiritueuse d'absinthe, celle de houblon, et enfin les baies de genièvre. Les boissons ainsi préparées, plus agréables au goût que celle faite avec les extraits de sapin, ne doivent pas être moins salutaires. La teinture d'absinthe et celle de houblon leur communiquent une saveur légèrement amère, bien propre à soutenir l'action des forces digestives, trop souvent affoiblies chez le marin, par la nature des alimens dont il se nourrit, par les chaleurs excessives qu'il supporte dans les climats équatoriaux, et par l'humidité dans laquelle il vit. La boisson que j'ai préparée avec les baies de genièvre, me paroît cependant préférable; elle flatte à la fois le palais et l'odorat; elle a, par son principe aromatique, plus d'analogie avec la bière de Thomas Wilson, que celle faite avec l'extrait de sapin préparé en France. Cette liqueur doit naturellement avoir la propriété des baies qui entrent dans sa composition, et dont elle conserve la saveur et l'arome. La médecine emploie les préparations de genièvre comme fortifiantes, stomachiques, dia-

phorétiques. A en juger par la dégustation, la boisson dont il est cas n'aura rien perdu de ces vertus, et dès lors on peut pressentir combien elle seroit utile aux marins, comme moyen prophylactique ou même curatif du scorbut et des maladies causées par les dérangemens de l'excrétion cutanée.

Cette liqueur se digère parfaitement; son goût a de l'analogie avec celui du cidre nouveau. On doit en faire usage dans les huit ou quinze premiers jours de sa préparation; elle peut cependant se conserver plus long-temps; deux mois après sa préparation elle étoit encore agréable.

Voici la manière de préparer ces boissons :

Dans une barrique contenant deux cent vingt-huit litres, on a délayé, au moyen d'une vingtaine de litres d'eau bouillante, vingt kilogrammes de mélasse du commerce, et cinq hectogrammes de levure de bière; le tonneau a été ensuite rempli d'eau froide; et un sac contenant 2 kilogrammes de baies de genièvre concassées, y a été plongé : le tout a fermenté pendant trois jours, et on l'a mis en bouteille. Le thermomètre, pendant l'opération, a marqué vingt à vingt-deux degrés + o de température. Dans la préparation de M. Thomas Wilson, au lieu d'y faire digérer des baies de genièvre, on délaye pour la même quantité d'eau, avec la mélasse et la levure, cinq hectogrammes environ de son extrait; le procédé est d'ailleurs le même.

Le litre de cette boisson au genièvre, revient à huit centimes environ (1).

VARIÉTÉS.

RAPPORT fait à la Société Médicale d'Emulation de Paris, sur la Thèse de M. LEFEBVRE, *ayant pour titre,* de Graviditate spuriâ, etc., *par M.* SOUCHOTTE, *docteur en médecine.*

La difficulté d'établir le diagnostic clair et précis d'une maladie rare, qui a, par son siége, sa forme et ses effets, une très-grande analogie et des points de ressemblance bien marqués avec un autre dont elle diffère essentiellement, est la vraie cause de l'erreur et des méprises de quelques hommes de l'art, d'ailleurs très-instruits et très-célèbres. Les différentes espèces de fausses grossesses sont peut-être la maladie à laquelle on peut appliquer ce que je viens de dire : M. Lefebvre le démontre d'une manière bien claire et évidente dans sa dissertation, qui est écrite avec élégance, précision, et une grande connoissance de la langue latine : la diction en est pure, facile et simple : la description des phénomènes de la grossesse, depuis le moment de la conception, jusqu'au dernier terme de l'accouchement; celle des signes

(1) Nous avons nous-même dégusté ces boissons et contribué à leur préparation. Nous pensons que par leur agrément, la modicité de leur prix, leurs propriétés salutaires, elles seroient appliquables à la classe indigente, surtout dans les campagnes, pour les temps de chaleur. Elles sont sans doute bien préférables à ces boissons dites vulgairement *piquettes*, qui sont toujours très-astringentes, très-acerbes, et le plus souvent en putréfaction quand elles seroient nécessaires. (*Note du Rédacteur.*)

ui font reconnoître la fausse, prouvent le grand savoir ans l'auteur, une grande justesse d'esprit, et un jugement ain dans le choix des observations qu'il apporte à l'appui es faits qu'il avance.

L'analise succincte que nous faisons de chaque espèce de ausse grossesse, fera juger de l'importance de ce sujet, si bien traité par M. Lefebvre : cette analise mettra la Société à même de sentir l'utilité de cette dissertation, soit pour les accouchemens, soit pour d'autres points de l'art ; les jeunes accoucheurs pourront y puiser des connoissances sûres pour le diagnostic de chaque espèce de grossesse fausse ; ils pourront éviter par là de grandes erreurs, dans lesquelles sont tombés de grands médecins, et de très-habiles accoucheurs. Je crois ne pouvoir me dispenser de mettre sous les yeux de la Société un aperçu succinct de chaque espèce de fausse grossesse, et de lui rapporter les observations intéressantes que cette dissertation renferme.

M. Lefebvre compte sept à huit affections qui simulent la grossesse. Il est à regretter que les occupations de l'auteur ne lui aient pas permis de traiter plus longuement quelques-unes d'elles. Ces affections sont la môle, le polype, l'hydatide, l'amas de sang dans l'utérus, l'hydropisie, et la tympanite de ce viscère, enfin les affections nerveuses.

La môle est une substance charnue, indolente, spongieuse, ramassée en forme de boule et informe, composée de vaisseaux et de fibres plus ou moins apparens et disposés sans ordre; elle est attachée au placenta, elle jouit de l'action vitale à un foible degré; le tissu de sa substance paroît gorgé de sang, l'intérieur de sa cavité est tapissé d'une membrane qui renferme souvent une grande quantité d'eau : des yeux très-exercés ont cru y voir les rudimens épars çà et là d'un fœtus; un pédicule étroit, différant peu du cordon ombilical, tient ce corps attaché à la matrice.

Il paroît que cette maladie est plus fréquente chez les

femmes mariées que non mariées, malgré le sentiment de *La Noue* et de *Buffon*.

Les signes de cette espèce de fausse grossesse sont les mêmes que ceux de la vraie ; et on ne peut point les distinguer avant le quatrième mois. Cependant un sentiment de pesanteur que la femme éprouve, qui semble se porter sur l'un et l'autre côté, selon celui sur lequel elle se couche, peuvent donner des soupçons ; le léger gonflement des mamelles, quelquefois leur flaccidité, le lombago, l'expansion très-lente de la matrice, la dépression de l'ombilic, le défaut de mouvement ; enfin, le toucher vient confirmer tous ces signes.

La nature emploie le même travail, les mêmes douleurs que dans l'accouchement.

Le polype. Il ne joue pas un rôle bien marquant parmi les espèces de fausse grossesse ; cette affection arrive plus fréquemment chez les femmes qui approchent de leur temps critique, ou qui l'ont passé, que chez de jeunes femmes : rarement on peut être induit en erreur par les signes qui confondent cette maladie avec la grossesse. La marche, le développement de cette affection, l'écoulement qui l'accompagne presque toujours, la font reconnoître facilement.

Les Hydatides. D'après l'observation et les recherches des naturalistes modernes, tels que *Pallas* et *Linnée*, sur les hydatides, ils ont trouvé que c'étoient des animaux de la classe des vers, qui se forment et se nourrissent dans l'intérieur des viscères : on en trouve dans le foie, dans la vessie, dans la matrice, sous la peau, dans le tissu cellulaire formant des tumeurs extérieures.

Les hydatides qui se forment dans la matrice, sont des tumeurs enkistées, contenant de l'eau, et connues sous le nom de *môle vésiculaire*, d'*hydropisie de matrice*, et de *fausse grossesse* ; car les femmes qui en sont affectées rejettent au dehors ces corps avec les mêmes douleurs que dans l'accouchement. Le professeur *Portal* rapporte l'ob-

servation d'une femme de Paris, dont le ventre avoit grossi, dont les mamelles se gonfloient, et qui enfin sentoit comme les mouvemens d'un enfant; arrivée au neuvième mois, elle ressentit les mêmes douleurs que dans l'expulsion du fœtus; et au lieu de ce dernier qu'on attendoit, elle ne rendit qu'une masse vésiculaire semblable à une grappe de raisin.

Aëtius paroît avoir observé cette maladie avec beaucoup d'attention, et en avoir bien établi les signes : il dit, « une tumeur ample, lâche, flatueuse se forme dans le bas-ventre; on entend comme du bruit dans les intestins; pesanteur en marchant, une difficulté dans la respiration; les excrémens sont d'une odeur fétide, les règles et la conception n'ont point lieu; et quand les premières paroissent, c'est sans ordre, d'une manière irrégulière. » Ajoutez à cela que les mamelles se gonflent dans les premiers mois comme dans la vraie grossesse, qu'ensuite elles tombent et deviennent flasques. Le professeur *Percy*, qui a observé fréquemment cette affection, établit un double signe pour la reconnoître : le premier, c'est une ménorrhagie légère, tantôt sanguine, tantôt séreuse, qui commençant le plus souvent au second mois, et reparoissant à différens intervalles, dure jusqu'au temps de l'accouchement; le second signe, c'est l'état particulier de l'orifice de la matrice, qui demeure quelque temps ouvert, et qui ne change ni de position, ni de forme.

L'amas de sang dans l'utérus. Le sang qui doit couler, chaque mois, des parties génitales de la femme, cause, en s'amassant dans la matrice, de graves incommodités, et des phénomènes semblables à ceux de la grossesse; ces cas, à la vérité, sont rares. Le sang peut être retenu dans la matrice par plusieurs causes, dont la plus fréquente est l'oblitération ou de l'orifice de l'utérus, ou du vagin, ou des parties extérieures de la génération. Nous n'entrerons point dans le détail des causes de cette oblitération.

Les signes qui distinguent cette maladie de la vraie grossesse, sont les douleurs périodiques tous les mois, et très violentes pendant quelque temps ; le développement rapide de l'utérus, surtout à l'approche des règles ; le volume du ventre reste beaucoup moins gros pendant cet espace de temps que dans la grossesse ; le col de la matrice n'est point diminué, il paroît, au contraire, plus long que dans l'état naturel ; le toucher et la fluctuation qu'on sent achèvent de compléter le diagnostic de cette espèce de fausse grossesse.

L'hydropisie de matrice, ou *amas d'eau dans la matrice*. Cette affection, hors le temps de la grossesse, est si rare, dit l'auteur de cette thèse, qu'à peine s'en trouve-t-il deux exemples dans un siècle ; à moins qu'on ne prenne pour hydropisie cet écoulement plus ou moins grand, quelquefois périodique, auquel sont sujettes quelques femmes. *Guillemeau* rapporte, dans son livre *de Partu*, l'histoire d'une femme qui se croyoit grosse, et qui étoit arrivée au dernier terme de sa prétendue grossesse, crut accoucher d'un enfant, lorsqu'elle rendit une grande quantité d'eau.

Les signes sont, une tumeur de l'hypogastre croissant insensiblement selon que l'eau augmente ; elle cède à la pression ; elle est fluctuante ; elle prend la forme de la matrice ; elle est accompagnée d'un bruit dans les intestins, d'un sentiment incommode de pesanteur ; de difficulté de marcher, et de se fléchir en avant ; de suppression des règles ; de douleurs du ventre, des lombes et des aines, quelquefois d'œdème aux pieds. Très-souvent la leucorrhée, la difficulté des menstrues ont précédé cette affection ; les douleurs devenant très-fortes, l'eau sort avec impétuosité : c'est ce qui confirme le diagnostic.

Ceux qui la distinguent de la vraie grossesse, sont une tumeur égale, molle et ronde ; fluctuation devenue plus sensible par le toucher, et par la compression sur une partie quelconque de l'hypogastre ; aucun mouvement de l'enfant

senti par la mère, absence d'oscillation : les incommodités de la santé qui s'altère; la mollesse; la dépression, et la flaccidité des mamelles; l'expansion plus ou moins prompte de l'utérus, laquelle a lieu d'une manière plus uniforme dans la grossesse.

L'hydropisie de l'ovaire présente une observation bien intéressante : elle prouve la difficulté de distinguer cette maladie d'avec la grossesse; c'est M. *Murat* qui l'a fournie à M. Lefebvre... Il y avoit dans un certain monastère de Toulouse trois femmes religieuses, qui, sans aucune altération apparente dans leur santé, voyoient leur ventre grossir de jour en jour : ces femmes, qui étoient liées d'amitié, ne purent pas se cacher leur état : le couvent en fut bientôt instruit; bientôt après le bruit s'en répandit dans le public, ce qui lui fournit matière à gloser. On fit appeler plusieurs médecins pour examiner la chose; comme ils étoient de sentiment différent, on fit venir des environs de la ville un chirurgien-accoucheur. Il affirma que ces trois femmes étoient grosses, et son jugement prévalut. Quelque temps après une d'elles vint à mourir; on l'ouvrit, et on trouva une hydropisie de l'ovaire : on ignore ce que devinrent les deux autres.

Ce qui distingue cette affection de la grossesse, c'est l'accroissement lent de la tumeur, la continuation du flux menstruel, le toucher, la vacuité de l'utérus, le col dans son entier; la fluctuation de la tumeur, lorsqu'elle est volumineuse; l'intumescence constante d'un seul côté de l'hypogastre; la compression de l'utérus par l'ovaire, se portant tantôt en bas, tantôt du côté opposé.

La tympanite de l'utérus. Il peut s'amasser des vents dans la matrice comme dans les autres viscères : les exemples en sont rares. Le professeur *Baudelocque* rapporte une observation toute particulière de cette affection : une femme mariée depuis peu de temps, n'est pas réglée; elle éprouve un dégoût pour les alimens, elle a un ptyalisme, nausée,

vomissement, gonflement des mamelles. Vers le huitième mois de la suppression de ses règles, elle sent intérieurement des mouvemens qu'elle rapporte à ceux d'un enfant; du reste, la santé est bonne, la digestion des alimens se fait bien; le bout des mamelles commence à devenir noir, il coule un fluide pareil à du lait; tout le monde la croit grosse, et la félicite sur sa belle grossesse. M. *Levret*, qui devoit l'accoucher, étoit dans cette persuasion; comme il étoit très-occupé ailleurs, le professeur fut appelé auprès de cette femme pour remplacer M. *Levret*. Le fameux *Lorry*, qui s'y trouvoit également, et qui avoit tâté le ventre, affirmoit aussi la grossesse. M. *Baudelocque* reconnut des mouvemens intérieurs, il est vrai, mais différens de ceux du fœtus, et qu'il regarda comme un météorisme des intestins: les assistans, et Lorry, ne pouvoient concilier cette espèce de maladie avec l'apparence de la meilleure santé. Vingt-quatre heures après cet examen, sur le soir, la femme éprouva des grandes douleurs; déjà elle croyoit accoucher, car elle étoit au neuvième mois passé. Elle se coucha, et dormit tranquillement; le lendemain tout étoit disparu: neuf jours après les règles revinrent, et l'utérus reprit son état naturel.

Cette affection se reconnoît par la résistance du ventre, par le résonnement de la tumeur, son élasticité, par la rapidité du commencement et de l'augmentation de la tumeur, et par la légèreté de l'utérus.

Les affections nerveuses. Obs. Une femme âgée de 30 ans, d'une habitude grêle, molle et maigre, ayant déjà eu un enfant, crut être grosse d'un second; elle a des nausées, perte d'appétit, vomissement, suppression de règles, gonflement des mamelles, et autres signes d'une grossesse commençante, qui durèrent jusqu'au huitième mois: après ce temps elle sentit des mouvemens comme ceux d'un enfant; son ventre augmenta en volume jusqu'au neuvième mois, temps où elle s'attendoit à accoucher, ce

qui n'eut pas lieu. Deux mois s'écoulèrent ainsi dans cette alternative de gonflement et d'affaissement du ventre ; du reste, sa santé étoit assez bonne : lorsqu'elle se couchoit sur un côté quelconque, elle sentoit un poids qui s'y portoit précisément. Désirant connoître l'état dans lequel elle se trouvoit, elle fut consulter le professeur *Dubois*, qui, ayant examiné par le toucher les organes de la génération, les ayant reconnus sains, assura à la femme qu'elle n'étoit point grosse, et que sa maladie étoit simplement une affection nerveuse des intestins. Il lui prescrivit un traitement particulier qu'elle ne fit point. Son mari, qui est militaire, venant de recevoir des ordres pour aller en Italie, guérit sa femme de son affection nerveuse par le chagrin qu'elle eût de ce départ. Maintenant elle se porte bien, et est grosse de cinq mois.

Cette dissertation peut être d'une très-grande utilité aux jeunes accoucheurs, et à ceux qui, par leur grande pratique, n'ont pas le temps de lire beaucoup : elle est courte, suffisamment étendue pour établir les signes distinctifs de la vraie grossesse d'avec ces affections : elle renferme des observations intéressantes et bien choisies ; elles prouvent combient il faut apporter d'attention dans l'examen des maladies, lorsqu'on voit de grands praticiens se tromper. J'ai déjà dit qu'il étoit à regretter que l'auteur n'ait pas pu traiter plus longuement l'article des hydatides. Ce sujet est encore neuf ; les observations sont peu nombreuses, encore sont-elles répandues dans des *in-folio*, qui demandent beaucoup de temps pour les recherches.

La Société ayant pris ses vacances, depuis le premier Septembre, nous ne donnerons point, dans ce Numéro, d'extraits de ses séances.

BULLETIN
DES
SCIENCES MÉDICALES.

NOVEMBRE 1807.

Extrait du Discours prononcé en séance de la Société Médicale d'Emulation de Paris, le 4 novembre 1807, à l'occasion de la reprise de ses travaux à cette époque du renouvellement de l'année littéraire, par M. Keraudren, président de la Société.

Messieurs,

En vous entretenant un instant des avantages que les réunions savantes procurent aux sciences, aux beaux-arts, et aux savans eux-mêmes, je n'aurai pas cessé de m'occuper de cette société, de son utilité, de sa gloire, ni des travaux distingués des membres recommandables qui la composent.

Il est si naturel que des hommes livrés à l'étude des sciences en accélèrent les progrès en se communiquant leurs productions et leurs idées, qu'on doit s'étonner que ces réunions ne paroissent pas s'être formées plus tôt. L'u-

tilité de ces institutions est une vérité qui entraîne avec elle une telle conviction, qu'il est superflu de vouloir en faire une démonstration rigoureuse. L'Europe, plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, n'a pu sortir de cet état qu'avec la plus extrême lenteur, et l'on peut dire qu'elle n'a vraiment été éclairée par le flambeau des sciences, que lorsqu'on a commencé à y voir briller ces sociétés qui ont été comme des globes lumineux disséminant au loin leurs rayons. Quoique les Français aient, au moins des premiers, donné l'exemple de ces précieuses associations, quelle étoit encore parmi nous la forme du langage avant la fondation de l'académie française, que savions-nous de l'état des arts chez les anciens avant l'académie des inscriptions et belles-lettres ?

En effet, que pouvoient pour la restauration des sciences quelques érudits séparés par des distances plus ou moins grandes, et ne communiquant pas entr'eux? Rien que ce qu'ils ont fait; des travaux, dans lesquels on admire, à la vérité, leur constance, et quelquefois leur sagacité; mais trop souvent empreints des préjugés du temps ou de ceux de leurs auteurs. L'esprit des sociétés savantes, nécessairement plus étendu, ne se prête pas à ces foiblesses de

l'homme privé, et l'oblige d'être à la hauteur de leurs conceptions. Les anciens ont eu des sectes philosophiques, et les modernes des sectes religieuses : les unes et les autres ont dû leur origine à l'ascendant qu'un homme supérieur, adroit ou entreprenant exerça sur quelques disciples, et bientôt sur un plus grand nombre d'hommes crédules, séduits ou timides. Quel que soit le génie qui vienne aujourd'hui proclamer une doctrine nouvelle dans l'enceinte de nos sociétés, il n'y trouvera ni enthousiastes ni fanatiques, mais la réfutation des erreurs qu'il voudroit propager, ou un assentiment éclairé aux vérités qu'il auroit découvertes.....

On peut dire qu'il en est des corps savans comme de la formation des sociétés politiques. L'homme sauvage, menant une vie errante et solitaire, reste dans une enfance perpétuelle, au moins sous le rapport de ses facultés morales : on diroit qu'il est privé de cette perfectibilité qui, dans l'ordre social, est son plus bel attribut. La leçon du temps, de l'expérience, de la douleur même, semble perdue pour lui : il souffre des injures de l'air, et il a à peine l'instinct du castor pour s'en garantir. Ici je le vois habiter les arbres comme les singes; là, s'accroupir derrière un simple auvent formé de branchages, et dont il se fait un rem-

part contre les vents froids et impétueux qu'il redoute. Tel est l'effet de l'isolement et du défaut de communication des idées. Les sciences et les arts ne pouvoient naître et se perfectionner sans que les hommes se rapprochassent entr'eux, sans qu'ils missent, pour ainsi dire, en commun les produits de leur imagination et de leur industrie. Voilà pourquoi l'imprimerie a été si favorable à la propagation des lumières; elle a en quelque sorte réuni les savans de tous les pays, elle en a formé comme une société unique, et dès lors on a pu dire qu'il existoit un monde savant, une république des lettres.

Il ne faut pas cependant se persuader que la lecture et le travail du cabinet suffisent à l'homme d'ailleurs instruit, pour produire ces beaux ouvrages, qui font faire tout à coup un grand pas à la science, et semblent, pour ainsi dire, étendre les bornes de l'entendement humain. Les savans et les sages de la Grèce, quoique d'abord formés dans les écoles des plus grands maîtres, ne se bornoient pas aux connoissances qu'ils avoient puisées dans leurs leçons; ils alloient chercher au loin de nouvelles idées, de nouveaux sujets de méditations, et revenoient ensuite étonner leurs compatriotes, par l'étendue et la variété de leur savoir. Les jeunes Romains se rendoient à Athênes pour

y perfectionner leur éducation; cet usage a passé parmi nous; et quoique tous les peuples de l'Europe aient aujourd'hui des écoles et des maîtres célèbres dans tous les genres, on voit néanmoins les hommes qui veulent parcourir, avec distinction, la carrière scientifique, visiter tour à tour les sociétés savantes et les génies supérieurs de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, etc.

Faut-il s'étonner que des voyages entrepris pour un tel but, aient procuré de si grands avantages, en compensation des fatigues qui en sont inséparables? L'intelligence humaine a, dit-on, ses bornes; mais cela se diroit, sans doute avec plus de vérité, de l'esprit d'un peuple, et surtout d'un homme quel qu'il soit, considéré individuellement. Chacun de nous n'a peut-être, en effet, qu'une manière de concevoir; les premières impressions de l'enfance ont d'abord porté atteinte à la rectitude de nos idées, l'éducation domestique en a plus ou moins restreint le cercle; les préjugés ou les mœurs du pays leur ont imprimé une direction vicieuse, mais d'autant moins corrigible, qu'elle est fortifiée par l'exemple du plus grand nombre. Le premier effet des voyages, est de détruire ces préjugés nationaux, en présentant sans doute à l'observateur, d'autres préjugés ou des usages

différens et même contraires à ceux de son pays; ses idées sont fréquemment modifiées, restreintes ou agrandies par celles qu'il voit régner autour de lui, et il en acquiert de nouvelles dans la fréquentation des hommes éclairés ou dans le sein des assemblées formées pour la culture des sciences et des arts.

C'est une erreur de croire que, pour s'illustrer par des ouvrages immortels, le savant doive rester dans son cabinet : je conviens que c'est là qu'il rassemble ses idées, qu'il les coordonne, qu'il les fortifie par des preuves morales ou des expériences physiques; en un mot, c'est là qu'il exécute et perfectionne ses travaux; mais ce n'est pas toujours là qu'il en a conçu la pensée fondamentale, ce n'est pas là non plus qu'il trouve les moyens de l'étendre et de l'embellir. C'est dans ses communications avec des hommes éclairés, c'est au milieu des discussions d'une société, telle que celle dans laquelle je parle, qu'une idée échappée au hasard vient frapper son attention et germer dans son esprit : l'impression est produite, elle se retrace sans cesse à son imagination, elle ébranle tour à tour, s'il est possible de s'exprimer ainsi, tous les points sensibles de son entendement; elle se présente successivement sous tous ses rapports, et l'ouvrage est déjà fait, quoi-

que l'auteur n'ait pas encore pris la plume pour l'écrire.....

Oui, Messieurs, Horace, en disant il n'y a rien de nouveau sous le soleil, *nil sub sole novum*, me semble avoir proclamé une grande vérité. On est toujours, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas, plus ou moins influencé par l'esprit de son siècle, par ses lectures et par le génie des hommes avec lesquels on vit. Que nous manque-t-il pour connoître la source des idées que nous admirons dans le plus bel ouvrage? Un peu plus d'instruction ou de mémoire, le hasard d'avoir été placé dans les mêmes circonstances que son auteur, et peut-être cependant le talent d'avoir pu saisir et féconder les mêmes rapports; car ne croyez pas que je veuille réduire les opérations de l'entendement humain à des fonctions purement mécaniques. Mais nous pouvons répéter, sans rougir, ce qu'a dit un des plus beaux génies dont notre espèce puisse s'enorgueillir. Quelle différence y a-t-il, en effet, entre cette maxime d'un des plus illustres écrivains de l'ancienne Rome, peut-être encore plus grand observateur que grand poëte, et ce principe si rigoureux et pourtant si vrai de notre métaphysique, *nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu?* Plus l'on médite ces axiomes, en s'étudiant de bonne

foi, plus on en reconnoît la profondeur et la vérité.

Parmi les causes de l'immense supériorité des capitales sur les autres villes des mêmes états, dans la carrière des sciences et des arts, je dois encore citer la présence des sociétés savantes. Autant les capitales l'emportent sur les villes du second ordre par la multiplicité et la perfection des productions du génie, autant ces dernières laissent loin derrière elles les autres villes de l'Empire. L'écrivain abandonné à lui-même, et privé du commerce et des conseils des savans, exprime ses idées comme il les a conçues; il ne peut ni les rectifier ni les enrichir, et le mérite de ses ouvrages en souffre nécessairement. En effet, les idées naissent les unes des autres, elles se prêtent un mutuel appui; elles s'épurent ou se fortifient en s'opposant entr'elles : on peut appliquer ce que Cicéron disoit des sciences, qu'elles sont sœurs et se tiennent comme par la main : *et manu quasi continentur*. Je ne pense donc pas que le climat ou les qualités de l'air aient une influence absolue sur les facultés ou les productions de l'esprit; mais je crois devoir faire surtout dépendre l'état florissant des sciences et des arts dans les capitales, des réunions fréquentes des savans, et de leurs communications réciproques. C'est dans ce sens

que j'interpréterai cette pensée de Baglivi : *scribo in urbe Roma et in aere romano*...

Pourquoi insisterai-je plus long-temps sur les avantages que nous procurent les sociétés savantes? Tout ici en atteste l'importance et l'utilité. Ici chacun de nous s'éclaire en se pénétrant des idées de tous; mais ce n'est pas à nous seuls que se borne ce bienfait; il se répand avec une partie de vos travaux dans toute la France et jusque chez les nations étrangères. Ainsi, cette société aura aussi contribué à étendre le cercle de nos connoissances; elle aura bien mérité des sciences et des savans, elle aura acquis des droits incontestables à l'approbation et à la reconnoissance des hommes.

MÉDECINE, CHIRURGIE.

Observation d'une hydrocèle avec engorgement cancéreux cartilaginiforme des membranes communes du testicule, opérée par la castration, par M. GILBERT, *chirurgien en second de l'hospice des Vénériens de Paris.*

M. Mages, âgé de 57 ans, né de parens sains, à Murat, département du Cantal, exerçant la

profession de chaudronnier, doué d'une constitution naturellement robuste, mais détériorée par des travaux pénibles, et surtout par l'abus des plaisirs et par des excès dans lesquels l'entraîna une jeunesse ardente; d'un tempérament bilioso-sanguin, la peau d'un brun cuivreux, et les cheveux très-noirs, étoit parvenu à sa trente-troisième année sans avoir jamais éprouvé la plus légère altération dans sa brillante santé.

A cette époque, en 1782, il eut une blennorrhagie, laquelle, gagnée dans une orgie, se supprima dans une autre, le dixième jour de son apparition, et donna lieu à un engorgement inflammatoire très-douloureux du testicule gauche. Quelques remèdes généraux, employés sans méthode et sans suite, calmèrent les douleurs, mais le gonflement du testicule resta dans le même état. Un an après cette première infection, acquisition d'une nouvelle syphilis, caractérisée par des chancres bénins à la verge, et des bubons aux aines; les bubons abscédèrent et furent guéris, sans qu'on ait cherché à détruire le principe contagieux; cependant il ne se manifesta depuis aucun symptôme vénérien consécutif et bien évident.

En 1796, quatorze ans après la suppression de la blennorrhagie, Mages reçut d'un cheval un coup de pied sur l'organe affecté; la dou-

leur fut très-vive, et la tumeur augmenta presque subitement de plus de la moitié de son volume: elle étoit dure, rénitente, lisse et sans changement de couleur à la peau; des bains, des cataplasmes, des boissons délayantes calmèrent les accidens douloureux sans diminuer la tumeur, qui continua, au contraire, à augmenter insensiblement, au point qu'en 1804 elle avoit acquis le volume d'un très-gros œuf d'oie.

Le malade qui, jusque-là, n'avoit cessé ni ses occupations pénibles, ni ses vicieuses habitudes, devenu plus inquiet, consulta un chirurgien, d'après l'avis duquel il fit tous les jours, pendant les trois premières semaines d'août, l'immersion de la tumeur dans l'eau de puits très-froide; au sortir de ce bain elle paroissoit être diminuée de volume; mais quelques instans après, elle avoit repris ses premières dimensions: depuis elle a toujours augmenté lentement, elle a acquis de la dureté et causé, par intervalle, quelques douleurs.

En septembre 1805, je fus consulté par le malade. Les circonstances commémoratives, telles que la suppression de la blennorrhagie suivie du gonflement du testicule; la seconde infection syphilitique négligée, les excès réitérés du malade dans les plaisirs de toutes espèces, et quelques pustules que lui, son épouse

et ses enfans avoient eus sur le corps en différens temps, m'engagèrent à administrer un traitement anti-syphilitique, non point comme moyen radical capable de résoudre la tumeur et de soustraire le malade à une opération indispensable, mais seulement dans l'intention de prévenir les effets d'un virus latent qui, par suite de l'opération, pourroit se développer avec plus ou moins de danger. Je donnai donc au malade 3 kilogrammes (six livres) de sirop sudorifique, et 1 gramme un dixième (20 grains) de muriate sur-oxygéné de mercure dissous dans 1 kilogr. (2 livres) d'eau distillée. Ce traitement, qui dura trois mois et demi, ne procura à la tumeur aucun changement en mieux ; au contraire, sur les derniers jours elle se développa dans tous ses points, particulièrement vers l'anneau : les douleurs devinrent plus lancinantes; et un sentiment insupportable de pesanteur pendant la station, força le malade à garder le lit.

Le 2 janvier 1806, quinze jours après le traitement, parut à la partie antérieure moyenne de la tumeur, près le raphée, et dans l'intérieur des membranes du scrotum, un petit dépôt qui, huit jours après, abscéda par trois ouvertures fistuleuses, lesquelles communiquoient par un trajet sineux dans la cavité de la tunique vaginale, et donnèrent issue à plus d'une

pinte d'un ichor épais, grisâtre, floconneux et très-fétide; alors la tumeur étant diminuée de volume, il me fut plus facile d'en examiner la nature, et je crus reconnoître que la désorganisation étoit moins dans le testicule que dans l'épaississement skirrho-cartilaginiforme de la tunique vaginale. La peau de la partie antérieure, altérée dans sa texture, étoit adhérente au corps de la tumeur, et sillonnée par des vaisseaux variqueux; elle étoit aux environs des fistules, libre, mince, et d'un rouge violet dans une étendue assez grande; elle sembloit être étiolée. A la partie postérieure et inférieure de la tumeur, on sentoit un corps dur, inégal, fixe, que l'on crût être et qui étoit effectivement le testicule; on sentoit aussi une assez grande quantité de fluide. Bientôt toute cette peau s'altéra davantage, et de jour en jour la tumeur offrit un caractère plus marqué de dégénérescence cancéreuse; l'engorgement de son pédicule devint plus considérable; le malade tomboit dans l'affoiblissement et le marasme; enfin, tout contribuoit à rendre le pronostic fâcheux. L'amputation me parut le seul moyen d'arracher le malade à une mort certaine: mais je ne voulus point la faire sans avoir, avant, consulté plusieurs maîtres de l'art. MM. Boyer et Cullerier furent donc appelés; ils trouvèrent une

tumeur pyriforme ayant 8 à 9 pouces de circonférence, oblongue, se propageant jusqu'au-devant de l'anneau par une sorte de pédicule fort gros, et ayant 10 à 11 pouces depuis son sommet jusqu'à sa base, lisse dans la plus grande partie de son étendue, et peu douloureuse, malgré l'extrême désorganisation : la verge étoit effacée, comme enchâssée dans cette masse. Le malade, couché sur le dos, les muscles du bas-ventre relâchés par une position convenable, la tumeur saisie par son pédicule près de l'anneau, et renversée sur l'abdomen, on sentoit distinctement la terminaison de l'engorgement; on ne sentoit point dans l'épaisseur du pédicule un corps dur, allongé, inégalement engorgé, ce qui m'avoit déjà porté à diagnostiquer que le pédicule de la tumeur étoit formé par l'engorgement du tissu cellulaire folliculeux qui entoure le cordon des vaisseaux spermatiques, et que celui-ci étoit sain, et qu'il ne participoit point à l'engorgement; que le testicule lui-même pouvoit être sain aussi, ou tout au moins que s'il étoit engorgé, ce n'étoit que secondairement à la dégénérescence de la tunique vaginale, qui, avec un liquide puriforme, constituoit la tumeur : aussi, quoiqu'elle offrît tous les signes d'une hydro-sarcocèle, m'étois-je cru fondé à la nommer hydrocèle

avec engorgement cancéreux des membranes communes du testicule.

Les symptômes précités, le résultat d'un examen attentif, la marche lente de la maladie, le poids de la tumeur peu proportionné à son volume et de beaucoup inférieur à celui qu'on devoit présumer en raison de la masse, engagèrent M. Boyer à confirmer mon diagnostic, et même à l'appuyer de deux observations analogues qu'il a recueillies récemment dans sa pratique particulière. Il prononça sur l'indispensabilité et l'urgence de l'opération, et en pronostiqua le succès, parce que Mages, quoiqu'affoibli par la maladie, n'avoit jamais éprouvé ni fièvre, ni coliques, ni douleur dans la distribution du plexus lombaire; en un mot, aucun des symptômes qui annoncent ces engorgemens abdominaux, qu'on ne rencontre que trop souvent dans les sarcocèles.

Le malade fut, par quelques boissons délayantes, des bains de siége, et un minoratif, préparé à l'opération décidée, et qu'il désiroit lui-même ardemment.

Le volume de la tumeur, et surtout celui de son pédicule, qui avoit environ six pouces de circonférence, et la tuméfaction des tégumens de l'abdomen qui le recouvroient, me firent commencer à quelques lignes au-dessus et

au-devant de l'anneau. Ma première incision semi-lunaire, dirigée suivant la position du cordon, et prolongée jusqu'à la partie inférieure postérieure et externe de la tumeur, fut réunie à la seconde incision semi-lunaire, de manière à comprendre entre ces deux sections, toute la peau adhérente au corps de la tumeur, celle altérée dans sa texture et dans sa couleur, et celle excédante pour une prompte cicatrice. Ensuite la tumeur fut disséquée d'abord par sa partie supérieure et externe, puis dégagée du scrotum dans plus de ses trois quarts supérieurs et postérieurs, et isolée avec précaution du corps caverneux gauche et du bulbe de l'urètre, qui en étoient en partie recouverts, et avec lesquels elle avoit quelques adhérences. Toute la cloison fut comprise dans l'incision, en raison de la nature de l'engorgement et de la désorganisation des membranes du scrotum.

Le très-gros pédicule qui retenoit encore la tumeur, fut disséqué avec un bistouri dirigé par une sonde cannelée; je l'amincis en divisant, couche par couche, les nombreux feuillets; et par ces incisions successives, faites avec précaution, le cordon fut enfin dégagé de la masse cellulaire engorgée qui l'entouroit et avoit prêté à l'illusion; car il fut trouvé très-sain et ayant son volume ordinaire.

Enfin,

Enfin, le cordon ayant été lié près de l'anneau et médiocrement serré, j'en fis la section. Un des vaisseaux qui laissoit encore couler du sang, fut serré par une ligature immédiate.

La surface irrégulière de la plaie pouvoit se comparer à celle des deux mains réunies; son fond fut garni de charpie saupoudrée de colophane, les lambeaux conservés recouvroient le testicule restant et la racine de la verge disséquée; le tout fut maintenu convenablement.

L'opération fut laborieuse et longue; la dissection présenta, dans quelques points, un tissu cellulaire plus serré que dans d'autres, où il étoit lâche et facile à séparer; les vaisseaux étoient plus dilatés que dans l'état naturel, néanmoins ils n'ont donné que peu de sang et sans jet. Le malade, un peu affoibli à la suite de son opération, a très-bien passé le reste de la journée, et a dormi quelques heures pendant la nuit.

Le quatrième jour, la fièvre de suppuration s'est annoncée avec des signes très-foibles, elle n'a duré que vingt-quatre heures : une partie de l'appareil fut levé. Le cinquième jour de l'opération, tout l'appareil fut renouvelé. Le septième jour, j'ai enlevé la ligature du cordon, et le huitième, celle de l'artère spermatique est tombée. La plaie, pansée avec de la charpie

sèche, a suppuré peu, mais convenablement, et a parcouru ses périodes d'une manière prompte et rapide. La cicatrice étoit complétement achevée le vingt-huitième jour de l'opération.

Examen de la Tumeur.

La tumeur ayant été incisée en avant et dans toute sa longueur, il s'en écoula à peu près un demi-verre de matière d'une fétidité insupportable, puriforme, grisâtre, semblable à celle qui s'échappoit par les ouvertures fistuleuses du scrotum, et dans laquelle nageoient des flocons albumineux. L'intérieur de la tunique vaginale présenta une organisation toute particulière et propre à l'affection carcinomateuse; à la partie postérieure et inférieure de ce sac séreux, étoit le testicule qui, quoiqu'un peu plus volumineux que dans son état naturel, étoit cependant tout-à-fait sain : il sembloit même que sa tunique albuginée n'étoit point altérée. Le cordon incisé confirma ce que le toucher m'avoit fait reconnoître, il étoit très-sain; et ayant été pressé immédiatement après l'opération, il n'exuda pas cette matière pultacée et blanchâtre qui indique et accompagne toujours la suppuration du testicule et du conduit déférent.

La masse de la tumeur étoit formée par une dégénérescence cancéreuse du feuillet externe ou fibreux de la séreuse et du tissu cellulaire environnant.

La face interne de la tunique vaginale étoit altérée, dans toute sa surface, de couleur brunâtre inégalement bosselée, et présentoit des mamelons de grosseurs différentes, qu'on pouvoit assez justement comparer aux circonvolutions cérébrales, et que recouvroit une matière albumineuse, blanchâtre et pultacée, qui s'enleva facilement en râclant avec le bistouri, et qui ne sembloit n'être qu'un dépôt du liquide renfermé dans la tumeur. La substance de quelques-uns de ces tubercules étoit grise, dure et squirreuse ; d'autres étoient noirs et formés d'une substance qui se détruisoit facilement.

La partie antérieure de la face interne du sac, étoit rougeâtre et grenue ; le reste de sa surface nous a présenté les divers degrés de la décomposition précitée. La portion de la séreuse qui se réfléchit sur le testicule, avoit acquis l'épaisseur d'une ligne et demie ; sa substance étoit grise, lardacée, presque cartilagineuse, et parsemée de points noirs et de petits foyers ichoreux qui sembloient être le produit d'une altération plus grande.

MM. Lamotte et Boyer sont les seuls qui aient

vu des cas semblables et qui en aient parlé.

Voyez Lamotte, tome II, page 356.

M. Boyer en parle dans ses cours.

Réflexions.

Les causes, les phénomènes, la marche lente de la maladie, et la désorganisation exercée sur les diverses enveloppes du testicule, démontrent assez évidemment les caractères du carcinome; mais ce virus cancéreux a primitivement attaqué le tissu fibreux ou feuillet externe, et la séreuse n'a participé à l'affection que consécutivement et par la superposition des parties, sans cesser ses fonctions; car dans les derniers temps de la maladie, la tumeur avoit augmenté de volume, moins par l'engorgement de ses parois, que par la quantité de fluide continuellement exhalé de cette membrane séreuse; ce qui confirme l'opinion établie d'après les nouvelles recherches anatomiques sur les séreuses, qu'elles ne sont jamais atteintes primitivement par le virus cancéreux, lequel n'agit sur elles que très-secondairement et par contiguité de tissu.

L'autopsie de la tumeur nous a démontré que le testicule, au milieu de cette affreuse désorganisation, étoit demeuré parfaitement sain;

que sa tunique albuginée paroissoit même intacte, et que le cordon, dont on avoit suspecté l'engorgement en raison des nombreux feuillets épaissis qui l'entouroient, étoit aussi très-sain : n'eût-il donc point été possible de conserver cet organe essentiel en le débarrassant de toutes les parties cancéreuses et désorganisées qui l'enveloppoient de toute part, et en le préservant ainsi de la contagion, à laquelle il avoit si long-temps résisté (1)?

Notes sur la plique, par M. MOUTON, *chirurgien major à la Garde Impériale.*

La première fois que j'eus l'occasion de voir cette maladie, et de prendre des renseignemens exacts sur sa nature, ce fut dans un bourg de Pologne, où nous couchâmes la veille de notre arrivée à Posen. Je logeai chez le médecin, qui me parut fort au courant des connoissances modernes, et qui me montra le seul cas de plique qui existât dans cette terre : elle étoit peu considérable; les cheveux étoient comme cardés; dans quelque partie, il y avoit des

(1) L'abondance des matières nous a forcé à remettre au Bulletin prochain une Observation analogue de M. Larrey, chirurgien en chef de la Garde Impériale.

espèces de nœuds ou d'entrelacemens plus considérables ; le paysan ne souffroit point.

Je lui témoignai ma surprise de voir une maladie, dont les descriptions données par les anciens faisoient une peinture si terrible, n'offrir que des symptômes très-bénins (1). Ne croyez pas, me dit-il, que toutes les pliques se ressemblent : celle-ci a toujours eu un caractère de simplicité ; mais la plique est quelquefois une maladie aiguë ; c'est alors que le malade court de véritables risques, il est saisi de la fièvre et d'autres symptômes alarmans ; c'est alors aussi que l'expérience a démontré que la tonte des cheveux est presque constamment suivie des accidens les plus funestes et quelquefois de la mort. Il ajouta qu'à certaines époques, la plique se montroit avec un plus grand degré d'intensité.

La seconde fois que je rencontrai cette affection, ce fut à Bischoffwerder (2), et ce fut sur un cheval qui en étoit atteint ; il appartenoit à un teinturier qui demeure près de la place. Ce cheval étoit de taille moyenne, la crinière étoit parsemée

---

(1) Je raconte un fait et ne garantis nullement l'opinion de ce médecin, dont je regrette bien de n'avoir pas conservé le nom.

(2) Bischoffwerder, petite ville de Prusse, sur la route de Thorn à Finkenstein.

de nœuds et d'entrelacemens; mais la queue de l'animal paroissoit plus particulièrement le siége de la maladie portée à son plus haut période. Cette partie présentoit un inextricable entrelacement des crins, qui sembloient enduits d'une matière glutineuse; son volume me parut beaucoup plus considérable que dans l'état naturel, et son poids étoit plus que doublé. Je fis venir le propriétaire du cheval, à qui je demandai s'il y avoit long-temps que son cheval avoit cette maladie: il me dit qu'il y avoit environ un an. Je lui demandai alors si cela le privoit de se servir de l'animal : il répondit que pendant un temps il n'avoit pu le faire, mais que maintenant en prenant la précaution que j'avois dû remarquer de suspendre sa queue, il s'en servoit comme à l'ordinaire. Il ajouta que lorsque sa queue n'étoit point ainsi arrangée, le cheval ne vouloit pas marcher. La queue étoit, en effet, attachée à son extrémité par un cordon assez long, qui venoit ensuite se fixer vers l'origine de cette partie, c'est-à-dire, à l'endroit où elle s'unit à l'épine dorsale. Je lui fis cette dernière question: Pourquoi ne coupez-vous pas la queue de ce cheval? il seroit bientôt mort, me répondit-il.

Qu'on me permette quelques réflexions sur les observations que je viens de citer, elles ne paroîtront peut-être pas déplacées dans un moment

où un de nos collègues (1), instruit et recommandable à plus d'un titre, vient d'imprimer, sur cette affection, des notes qui sembleroient donner à penser que la plique n'est point une maladie, mais seulement le résultat de la malpropreté qui, selon lui, en deviendroit l'unique cause. Je soumets ces réflexions à l'auteur de cet opuscule, bien persuadé que c'est le servir que de lui présenter des objections : en effet, s'il n'étoit bien sûr d'y répondre, auroit-il avancé qu'une maladie regardée depuis long-temps, et par d'habiles médecins, comme souvent dangereuse et quelquefois mortelle, pouvoit toujours être guérie avec un peigne ou par un barbier. Je dois d'abord dire que je pense comme M. Roussille-Chamseru, que dans l'état chronique de la plique, on peut impunément tondre l'individu (2) qui en est affecté : mais pourroit-on le faire de même dans l'état de fièvre et de crise, dont le médecin que j'ai cité m'a parlé ; il me semble que les cas que cite notre auteur n'ont rapport qu'au premier état.

M. Roussille dit dans sa première note, insérée dans le Recueil de la Société de Médecine, nº. CXXXIII, page 65, qu'un chien affecté de plique *couvrit quelques femelles et donna nais-*

---

(1) M. Roussille-Chamseru.

(2) C'est sans doute le cas dont parle M. Roussille, quand il dit qu'on tond sans danger les recrues polonaises affectées de pliques.

sance à des petits bien portans; mais un homme peut avoir un lipôme au bras ou à la cuisse, des nodosités aux mains, et cependant ses enfans naissent sans tumeur et sans difformité. La question ne me semble pas être celle-ci : La plique est-elle déterminée par un virus contagieux? mais bien : la plique est-elle une maladie *sui generis* qui a son siége dans les cheveux, les poils, etc., et qui est endémique en Pologne ou dans les pays voisins, ou un entrelacement plus ou moins compliqué de ces parties produit par la malpropreté?

Je ne m'arrêterai point à la citation que fait l'auteur, lorsqu'il compare la plique à la *dent d'or.* Un charlatan a pu publier qu'un jeune allemand avoit une dent d'or, le peuple a pu croire à ce merveilleux; mais une telle fable n'a pas dû séduire les médecins et les physiologistes éclairés. La plique existe réellement, l'auteur lui-même ne nie point son existence; il s'agit donc de déterminer maintenant, s'il est bien vrai qu'elle soit due à la seule malpropreté, ou si le climat, les eaux, le genre de vie des Polonais peuvent aussi influer sur son développement. L'auteur dit, page 67, que *les cheveux* et *les poils* courts ne contractent jamais le plica (1).

---

(1) Je pense comme lui, et crois bien fermement qu'un mahométan qui passeroit sa vie entière au sein de la Pologne,

J'ajouterai que si la seule malpropreté produisoit la plique, et si le climat et d'autres circonstances particulières n'étoient pas des causes prédisposantes, pourquoi la rencontreroit-on si rarement dans nos climats ? Les personnes qui ont séjourné dans les villages isolés de la Basse-Bretagne, attesteront que les paysans ne sont pas plus propres que les Polonais; qu'ils portent, comme eux, les cheveux épars sur les épaules; et cependant, quoique j'aie habité pendant plus d'un an le long de ces côtes, je n'y ai jamais entendu parler de rien qui ressemblât à la plique.

Je dois aussi faire remarquer que le propriétaire de la maison où j'ai vu le cheval pliqué, avoit une des maisons les plus propres de la ville de Bischoffwerder, que l'écurie étoit élevée, et qu'elle me parut assez saine.

On doit, ce me semble, en médecine, être très-circonspect avant de se former une opinion; en effet, dans le moment où M. Chamseru semble ne regarder la plique que comme un produit de la malpropreté, M. Schuller, professeur de chimie, etc., à Cracovie, dans la Galicie, pays où les pliques sont communes, écrit à la Société Médicale d'Emulation de Paris, qu'il compte lui en

---

avec sa tête rasée, selon l'usage de ceux de sa nation, ne contracteroit jamais le plica.

envoyer plusieurs, et qu'il a soupçonné la présence de l'acide urique dans les cheveux atteints de cette affection; sans doute il seroit heureux que la maladie n'eut pas d'autres causes que celles que lui assigne M. Chamseru, la vigilance des pères de famille et quelques règlemens de police remplaceroient très-avantageusement et seroient beaucoup plus efficaces que tous les efforts de la médecine : mais on peut suspendre encore, je crois, son jugement, jusqu'à ce que de nouvelles recherches aient été faites.

D'ailleurs, le court séjour que les médecins Français ont fait en Pologne, leur a-t-il bien permis de distinguer toutes les espèces de la maladie; et si, comme quelques praticiens du pays l'assurent, la plique se montre sous des formes et avec des symptômes plus effrayans, à des époques différentes, ne convient-il pas d'attendre, pour fixer son opinion, les rapports que ne manqueront pas de nous faire ceux de nos confrères qui sont encore dans ces contrées (1).

---

(1) J'apprends à l'instant que M. Larrey, aussi recommandable par le zèle éclairé qui l'anime pour tout ce qui tient à l'art de guérir, que par les emplois importans qu'il occupe, a fait un travail étendu sur cette matière; on ne peut qu'en désirer la prompte publication.

Idées du docteur Frank sur la plique polonaise, communiquées par M. Demangeon, *docteur-médecin* (1).

La plique polonaise, plus particulièrement endémique sur les confins de la Russie, se rencontre souvent dans le département de Posen. Elle est surtout commune dans les cantons polonais, où des villages entiers s'en trouvent fréquemment attaqués, et où elle passe, en droite ligne et sans interruption, comme un héritage de père en fils. La plique ou le kulton se trouve, pour ainsi dire, placée hors de la juridiction médicale, parce que le peuple, qui en est presque seul attaqué, a la supers-

(1) M. Hufeland a inséré dans le vingt-quatrième volume de son *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques*, une topographie médicale du département de Posen, par le docteur et conseiller de salubrité Frank, laquelle est fort bien faite, et d'un assez grand intérêt pour mériter l'analise générale et détaillée que j'en ai donnée dans le numéro LII de la *Bibliothéque Médicale*. Comme quelques-uns de nos médecins les plus célèbres ont, depuis peu, manifesté des opinions différentes sur la plique polonaise, j'ai cru faire plaisir aux amis de la vérité, en reproduisant ici la traduction d'un passage qui me paroît propre à jeter du jour sur le véritable caractère de cette maladie.

tition de la regarder comme l'effet d'un sort ou d'un enchantement. Il est entretenu dans ce préjugé pernicieux par des prêtres ignorans, dont quelques-uns conjurent ou exorcisent la maladie. On voit des légions de pliqués se rendre chez eux ainsi que chez des pâtres et de vieilles femmes, qui ne manquent pas, quel que soit le mal dont se plaint le consultant, de lui barbouiller incontinent la tête d'onguent et de l'envelopper ensuite, en donnant même des médicamens à l'intérieur, jusqu'à ce que les cheveux s'entortillent ou que la calotte soit formée. Telles sont les causes qui paroissent avoir fixé la plique comme une prérogative inamovible chez le paysan polonais, auquel il ne vient pas même à l'idée de recourir au médecin pour sa guérison, qu'il croit n'être pas de sa compétence. C'est peut-être à cela qu'il faut attribuer l'ignorance de la plupart des médecins à l'égard de la plique; ignorance qui va jusqu'à lui disputer le nom de maladie, qu'elle ne mérite que trop, puisqu'elle cause les maux les plus douloureux, les plus opiniâtres et les plus dégoûtans, et que tous les ans elle immole des victimes.

Des observations récentes et suivies viennent à l'appui de l'opinion de ceux qui font dépendre la plique d'un miasme spécifique, sembla-

ble à celui de la syphilis ; il devient même de jour en jour plus vraisemblable que ce n'est qu'une modification de cette dernière maladie, puisque sa guérison radicale s'obtient par les mêmes médicamens, nommément par les préparations mercurielles combinées avec les excitans diffusibles et permanens, et avec les bains tièdes stimulans. Le caractère contagieux de la plique est également mis hors de doute par les mêmes observations, qui portent fortement à croire que les infâmes charlatans qui se mettent en possession du traitement de cette maladie, inoculent extérieurement ou intérieurement la matière exprimée des cheveux d'un pliqué à ceux chez qui le kulton doit être développé. Une autre preuve de la contagion de cette maladie, c'est qu'elle se communique successivement à tous les individus d'une même famille. On ne peut nier qu'elle ne soit aussi principalement occasionnée par la malpropreté des Polonais, par leur peu de soin à se peigner, et par leur habitude de porter hiver et été, jour et nuit, un bonnet de fourrure. Je ne puis encore déterminer positivement si l'usage de l'huile de lineuse contribue à cette maladie, comme on le soupçonne également. Le docteur Frank ajoute qu'en 1804, année sur laquelle porte son tableau nosographique, il est mort sept person-

nes de la plique sur une population de 607,316 individus que contient le département de Posen.

Notice sur les phénomènes que présentent la paralysie et l'insensibilité, par M. HÉBREARD, *chirurgien en second de la Maison Impériale de Bicêtre.*

La première de ces affections dépend de l'abolition de la contractilité animale, et la seconde, de celle de la sensibilité de même nature. Il est rare que ces propriétés soient entièrement abolies dans un membre, plus rare encore qu'elles le soient simultanément : une foule de nuances intermédiaires se font observer entre l'état où elles jouissent de toute leur activité, et celui dans lequel elles sont entièrement abolies; néanmoins, nous considérerons chacune de ces affections, isolée l'une de l'autre et dans leur degré extrême, afin de mieux distinguer les effets qui appartiennent à chacune d'elles.

Voici ce que j'ai observé sur les membres paralysés :

1°. Leur volume diminue;

2°. La chaleur y est moins grande; la peau est ordinairement lisse, luisante, et ne passe presque jamais à l'état de moiteur;

3°. La sensibilité y est ordinairement moindre que dans l'état naturel;

4°. Les inflammations qui s'y développent parcourent leurs périodes avec plus de lenteur, et se terminent souvent par la gangrène;

5°. Les solutions de continuité ne paroissent pas exiger un plus long temps pour la cicatrice;

6°. A l'ouverture des cadavres on trouve, dans les membres paralysés, beaucoup moins de graisse et de tissu cellulaire; les muscles sont plus pâles, moins forts, et quelquefois même changés en un tissu jaunâtre comme graisseux; les os sont plus fragiles, la moelle plus coulante que dans les membres non paralysés.

Ces phénomènes sont d'autant plus marqués, que l'abolition de la contractilité animale est plus complète; ils le sont encore davantage quand l'insensibilité y est jointe.

Je n'entrerai pas dans l'énumération des causes qui peuvent donner lieu à la paralysie, elles sont toutes assez connues; il en est une cependant dont presqu'aucun auteur ne parle: c'est l'affection de l'âme. Parmi plusieurs faits que je pourrois rapporter de paralysie produite par cette cause, je me contenterai du suivant:

Le nommé Dugitgros fut attaqué, à l'âge de 66 ans, de paralysie à l'extrémité inférieure du

du côté droit, à la suite d'un violent accès de colère. La cuisse, la jambe et le pied furent privés de mouvement pendant deux mois, et ne le recouvrirent qu'à l'aide d'un traitement excitant. Parvenu à l'âge de 70 ans, il éprouva soudainement une paralysie complète de l'avant-bras et de la main du côté gauche, par la joie qu'il eut de retrouver ses enfans, que depuis long-temps il n'avoit vus et qu'il croyoit morts. Deux vésicatoires appliqués successivement, l'un à la partie interne, l'autre à la partie externe du bras, des frictions avec le liniment volatil, ont ramené insensiblement la contractilité dans les muscles qui meuvent l'avant-bras, et quelques jours après, dans ceux qui meuvent la main et les doigts. Une circonstance remarquable, c'est que le retour de la contractilité animale a toujours été précédé de douleur très-aiguë dans les muscles qui en avoient été privés, en sorte que le malade pronostiquoit sa guérison à mesure qu'il éprouvoit ces douleurs.

L'abolition totale de la sensibité animale est bien moins fréquente que celle de la contractilité. Voici le seul fait que j'aie observé dans la maison de retraite de Bicêtre, où les maladies asthéniques se rencontrent très-communément. L'individu qui en est le sujet, se trouve encore dans l'hospice, il est âgé de 50 ans. Tout le

membre thorachique du côté droit est dans un état d'insensibilité absolue depuis 14 ans ; il n'a point diminué de volume, il paroît même un peu plus gros que celui du côté opposé ; le malade exécute tous les mouvemens avec la même force et la même agilité, qu'avec le bras sain. Cet homme, il y a environ 4 ans, fixa mon attention : un flegmon de la grosseur d'un œuf s'étoit développé à la partie interne du bras, la chaleur, la rougeur et la tension étoient extrêmes ; cependant le malade disoit n'y éprouver aucune douleur. On pouvoit impunément comprimer de toute manière cette tumeur inflammatoire ; pendant environ 15 jours elle resta dans cet état, qui annonçoit la plus grande inflammation ; elle a diminué ensuite d'une manière insensible sans avoir pu arriver à la suppuration. Je fis au malade diverses questions, dont le résultat fut qu'il avoit le bras insensible depuis 14 ans, que cette insensibilité avoit été déterminée par une chute sur le moyeu de l'épaule, où l'on aperçoit encore plusieurs cicatrices ; que du reste elle ne l'empêchoit nullement de se livrer à ses travaux. Il ajouta que le feu agissoit bien moins vivement sur le bras insensible que sur le sain, et me fit voir qu'il pouvoit garder dans sa main, sans se brûler, un charbon ardent pendant plus d'une minute ; qu'il pouvoit plonger sa main dans

l'eau bouillante sans qu'il s'y manifestât aucune rougeur. Cependant ayant reçu sur cette main un pot de lessive bouillante, il y survint des plaies qui ont été très-longues à guérir; j'ai profité de cette circonstance pour explorer jusqu'à quel point la sensibilité étoit éteinte. Des irritans très-actifs furent appliqués sur les chairs découvertes; ils n'ont produit qu'un obscur sentiment d'une cuisson légère.

Au mois de janvier 1807, étant occupé à relever des plâtras avec une pelle, il éprouva un craquement soudain dans les mains; il crut avoir cassé sa pelle; mais bientôt s'assurant qu'elle étoit intacte, il voulut continuer de travailler, quand il s'aperçut que son avant-bras se ployoit; il discontinua son travail; et comme il ne ressentoit aucune douleur, il ne se présenta que le lendemain à l'infirmerie. Les deux os de l'avant-bras étoient fracturés à leur tiers inférieur, et ployés à angle droit; à l'endroit de la fracture on remarquoit beaucoup de gonflement, et de chaleur dans l'avant-bras et la main, il n'éprouvoit cependant aucune douleur. Les extensions nécessaires pour réduire la fracture ne lui arrachèrent pas le moindre cri. Il nous disoit n'éprouver qu'un sentiment obscur de l'existence de son bras, mais aucune douleur. L'appareil ordinaire pour ces espèces de fractures fut main-

tenu exactement pendant un mois et demi : à sa levée, la consolidation paroissoit opérée ; cependant, lorsque le malade a exécuté des mouvemens, l'avant-bras s'est fléchi dans le lieu de la fracture, comme si le cal n'eût été que fibreux : j'ai remis l'appareil ; et au bout d'un mois, la consolidation étoit complète, mais avec une légère courbure.

Parmi les phénomènes intéressans que présente cette observation, on remarquera, je pense, les suivans :

1°. Que la sensibilité est absolument distincte et indépendante de la contractilité ;

2°. Que la sensibilité animale peut-être détruite sans que la contractilité de même nature ait subi la moindre altération ;

3°. Que la sensibilité animale n'est pas absolument nécessaire au développement de l'état inflammatoire ;

4°. Que l'afflux des humeurs dans une partie peut avoir lieu sans douleur, quoique l'axiome, *ubi dolor, ibi fluxus*, soit vrai, dans l'état naturel ;

5°. Que l'état inflammatoire du tissu dermoïde qui produit de si grandes douleurs dans l'état ordinaire, ne peut que développer une légère sensation d'engourdissement, lorsque la sensi-

bilité animale est éteinte dans le membre où l'inflammation a lieu;

6°. Que cet état d'engourdissement n'est pas même perçu lorsque l'inflammation a lieu dans les systèmes fibreux, osseux, médullaires d'un membre qui ne possède plus la sensibilité animale;

7°. Que la sensibité animale peut s'éteindre dans une partie, sans que la nutrition de cette partie paroisse en souffrir;

8°. Que l'absence de la sensibilité animale ne s'oppose pas à la cicatrice des solutions de continuité, soit des parties molles, soit des parties dures, mais seulement, qu'elle la retarde.

Quelques observations sur le traitement de l'épilepsie, présentées à la Société médicale d'Emulation de Paris, par FRANCOIS DONATI, *docteur en médecine, membre de la Société de Médecine pratique et médicale de Montpellier.*

MESSIEURS,

L'expérience journalière et les recueils d'observations nous apprennent que les cures des épileptiques ont été opérées, la plupart, par le changement d'air, en passant d'un climat froid dans un climat chaud, ou en menant une vie toute opposée à celle que l'on menoit auparavant, ou en éprouvant quelqu'autre maladie, ou par les

cautères ou autres écoulemens purulens; enfin, les expériences et les observations concourent encore à prouver que les prétendus spécifiques de cette maladie n'ont eu, en général, que peu de part à sa guérison.

Hippocrate regarde le changement d'air comme le point le plus important du traitement des épileptiques. Vanswieten dit avoir connu un grand nombre de ces maladies, qui ont été guéries en faisant des voyages; mais l'expérience nous montre, en outre, que toutes ces guérisons ont éprouvé des rechutes.

Débarrasser le corps des substances âcres, et irritantes, ou d'une autre qualité capable de nuire, ou empêcher l'action de la cause de l'épilepsie, seroit, je pense, la meilleure méthode pour guérir cette terrible maladie, et les observations suivantes prouvent ce que j'avance. M. Thomas, âgé de dix-huit ans, me consulta, en l'an XI, pour se faire guérir des accès épileptiques auxquels il étoit sujet depuis quelque temps, et qui, pour l'ordinaire, le prenoient trois ou quatre fois la semaine. Je lui fis administrer divers médicamens, mais sans aucun succès; je lui ordonnai ensuite de prendre trois grains de tartre stibié dans un demi-verre d'eau; le malade vomit de la bile verdâtre; il eut encore trois ou quatre légers accès; mais depuis, ils

ont entièrement disparu, et l'individu peut vaquer à ses affaires et jouit d'une parfaite santé.

Autre observation.

Marie, fille de 19 ans, au commencement de l'an XI, me consulta pour être guérie d'accès épileptiques; voici le compte qu'elle me rendit de sa maladie : environ cinq ans avant le temps où nous étions, elle avoit été attaquée du premier accès, et cela après avoir senti un embarras dans la région épigastrique; au bout de trois mois, elle eut un second accès, et quelque temps après ils se répétèrent davantage, il lui en prenoit un pour l'ordinaire une fois par mois, vers le temps de la pleine lune; mais depuis peu ils se renouveloient plus fréquemment; ils commençoient par un tremblement et par des mouvemens vifs du pied droit; la malade sentoit souvent des douleurs lancinantes dans la cuisse droite, et ce qu'elle appeloit des tremblemens convulsifs dans la jambe et le pied droit; cependant ses règles revenoient régulièrement : lorsque cette fille me consulta, elle avoit la fièvre, elle éprouvoit une langueur, un sentiment de foiblesse, une difficulté de se mouvoir, et un malaise quand elle se levoit, avec des fréquens bâillemens et des extensions des membres : en même temps la face et les extrémités deve-

noient pâles; les traits de visage s'altéroient, le volume de chaque partie externe diminuoit, et toute la surface de la peau éprouvoit un resserrement pareil à celui que produit l'action du froid. Il se joignoit à ces symptômes un refroidissement des extrémités peu sensible pour la malade, mais que toute autre personne pouvoit apercevoir; enfin, la malade éprouvoit une sensation de froid qui commençoit ordinairement au dos, et gagnoit ensuite toutes les parties du corps, quoiqu'alors sa peau parût très-souvent chaude à toute autre personne. Cette sensation de froid augmentoit jusqu'à produire un tremblement dans tous les membres, avec des secousses fréquentes du tronc : les effets qu'elle produisoit ayant duré quelque temps, ils devenoient moins violens; il y avoit des alternatives de chaleur et de rougeur au visage; le froid cessoit par degrés, et la chaleur devenoit plus vive et plus générale : la peau se coloroit, la rougeur même devenoit plus marquée qu'à l'ordinaire, surtout à la face : la surface du corps devenoit souple et unie, après être restée quelque temps dans un état de sécheresse : les traits du visage et les autres parties du corps recouvroient leur volume ordinaire, devenoient même un peu gonflés.

Après que la chaleur, la rougeur avoient aug-

mentées et continuées pendant quelque temps, on apercevoit à la face une légère moiteur, qui, peu à peu, devenoit une sueur marquée et générale dans toute l'habitude du corps; à mesure que cette sueur continuoit à couler, la chaleur du corps diminuoit : la sueur, après avoir duré quelque temps, cessoit enfin par degrés, le corps revenoit à sa chaleur naturelle, et la plupart des fonctions reprenoient leur cours ordinaire : elle n'eut pas d'accès jusqu'au commencement de l'an XII; pour lors je lui fis prendre, deux fois par jour, des pilules d'assa fœtida et le julep camphré, ce qui n'empêcha pas que les accès ne se renouvelassent fréquemment; cette malade prit successivement du quinquina, de la valériane et des purgations, et elle fit usage des bains chauds; mais tout cela n'eut aucun succès : alors je lui fis prendre trois grains de tartre stibié; elle fut évacuée assez abondamment, et il ne lui est plus revenu d'accès épileptiques; à la vérité elle eut, durant quelque temps, des légers tremblemens; mais l'usage des remèdes cordiaux anodins dissipèrent entièrement ces légers symptômes de la maladie.

Réflexions sur l'opium, traduites de l'italien de M. ANANIAN, *Arménien, docteur en médecine de l'Université de Rome, médecin de son excellence l'ambassadeur Ottoman, à Paris.*

Si dans la nature il y a une substance qui ait un grand empire sur l'économie animale, c'est sans doute l'opium. Combien ne voyons-nous pas, en effet, de maux insupportables qui cèdent subitement à sa puissance, ou au moins se calment pour quelque temps; il n'est nul besoin de rappeler ici tous les prodiges que ce remède a opérés, puisque chacun de nous peut en être chaque jour le témoin.

Je ne vous entretiendrai pas des propriétés naturelles et physiques de cette substance intéressante sous tous les rapports, elles ont été suffisamment développées par plusieurs auteurs, et particulièrement par M. le docteur Alberty, dans sa Matière Médicale, où l'on trouve tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Quant aux propriétés chimiques, M. Vauquelin nous ayant annoncé un travail sur cette matière, nous ne pouvons que nous en rapporter à ce célèbre chimiste, dont les talens et l'exactitude sont si connus.

Ayant exercé la médecine pendant l'espace de sept ans dans la capitale de l'empire ottoman, où l'on fait un grand usage, ou plutôt un grand

abus de cette substance, devenue, pour ainsi dire, de première nécessité, je puis offrir à la Société quelques observations sur son usage raisonné et sur les maux qui suivent les abus qu'on en fait.

J'ai observé que tous ceux qui font un usage modéré de l'opium, contractent plus difficilement les maladies vénériennes ou qu'ils n'en sont que foiblement attaqués. Je ne crois pas qu'on doive attribuer cet effet à la chaleur atmosphérique, comme quelques auteurs l'ont fait, puisque ceux qui n'en font pas usage dans le même pays, en sont attaqués comme les habitans des autres contrées. On l'a encore attribué à la fréquence des bains; mais leur usage qui est prescrit par la religion, est de même commun à tous les croyans; il faut qu'il y ait chez eux quelques effets particuliers de l'opium; ils guérissent plus facilement et en bien moins de temps, sauf pourtant les circonstances accidentelles.

En second lieu, j'ai vu que ceux qui faisoient un usage modéré, mais continuel, de l'opium, étoient difficilement attaqués de fièvre périodiques ou intermittentes. Laissant pourtant à part beaucoup d'exemples que je pourrois citer dans les familles que j'ai eu occasion de traiter à Constantinople, je citerai seulement ce qui nous est arrivé dans le voyage que j'ai fait avec l'ambassadeur ottoman, en 1803, pour venir

de Constantinople à Paris : arrivés dans la capitale de la Valachie, à Buckaret, où il règne ordinairement des fièvres intermittentes pernicieuses, nous fûmes presque tous attaqués de ces fièvres, exceptés trois qui faisoient usage de l'opium, sur vingt que nous étions ; je n'ai pas seulement été le témoin oculaire de ces faits, ayant aussi contracté une fièvre tierce avec des symptômes ataxiques.

En troisième lieu, j'ai eu occasion d'observer que l'usage modéré de l'opium rend l'homme plus gai, plus robuste et plus apte aux plaisirs vénériens ; que son usage abusif le rend mélancolique, langoureux, et peu propre à la génération ; je puis citer entre autre exemple celui d'un derviche ou moine turc, qui, à l'âge de 35 ans, en faisoit un grand usage, et qui étoit un exact observateur de sa règle ; il avoit continuellement sur lui une tabatière pleine de pastilles d'opium, et il en prenoit de temps en temps. J'eus occasion de le voir souvent, et nous devînmes même amis. Je lui demandai pourquoi il prenoit si souvent de cette substance : il me dit qu'il en usoit ainsi pour n'avoir aucun désir vénérien, et qu'il s'en trouvoit très-bien, qu'il étoit arrivé au but désiré.

J'ai eu aussi occasion de voir beaucoup d'accidens causés par l'abus de l'opium ; en voici un

exemple : un enfant de dix-huit mois étoit, depuis quelques jours, tourmenté de coliques violentes et de diarrhée ; sa mère, occupée de ses affaires domestiques, lui donna, pour appaiser ses cris, le quart d'une pilule dont faisoit usage son mari, c'est-à-dire, la cinquième partie d'un grain; elle la lui donna dissoute dans du lait, et le quitta ; bientôt les douleurs s'aggravèrent au lieu de se calmer, et l'enfant mourut dans des convulsions horribles, victime de l'imprudence de sa mère. Je pourrois donner plusieurs autres exemples aussi terribles : j'ajouterai quelques réflexions sur les maladies qui surviennent par l'usage abusif de l'opium.

Il y a des turcs qui boivent ordinairement du vin, et d'autres liqueurs spiritueuses, et qui, cependant, sont exacts observateurs de leur *ramazan* ou carême ; pendant ce temps ils ne prennent pas de vin, et pour remplacer ce stimulant habituel, ils font usage de l'opium, et ceux qui étoient accoutumés à en prendre en augmentent la dose ; ils deviennent alors mélancoliques, perdent l'appétit et maigrissent ; ceux qui sont d'un tempérament sanguin ou bilieux, contractent des fièvres inflammatoires ou bilieuses très-graves ; et ceux qui sont d'un tempérament pituiteux et d'une lâche constitution, deviennent stupides et inhabiles à toutes les actions ; et s'ils n'en di-

minuent pas prudemment et graduellement la dose, ils contractent des maladies chroniques.

Un seigneur turc, mon client, faisoit un usage continuel d'opium, mais très-modérément, puisqu'il n'en prenoit que deux grains par jour; ayant eu des peines d'esprit, il se donna à l'usage du rhum, et il avoit déjà commencé à excéder un peu la dose ordinaire du somnifère quand il fut arrivé au carême; alors il abandonna totalement le rhum, et en quinze jours il augmenta encore la dose de l'opium jusqu'à douze grains pour la journée; il se développa une fièvre inflammatoire si violente, que je fus obligé de répéter l'application des sangsues jusqu'à cinq fois; et ce ne fut qu'en buvant abondamment de la limonade légère, en prenant fréquemment des lavemens rafraîchissans, dans lesquels entroit le miel, qu'il eut le bonheur de se sauver.

Nous pourrons donc conclure de nos observations, que l'opium est une des substances les plus utiles de la matière médicale, quand elle est prudemment administrée, et dans les occasions convenables; et que c'est un poison dangereux quand on en fait abus, ou qu'on l'administre en grande dose, et comme une panacée universelle, à l'exemple des partisans de la doctrine de Brown.

Observation sur une hernie étranglée et guérie, par M. Souchotte.

Les hernies sont des maladies, où la nature, souvent abandonnée à elle-même ; ou bien contrariée par les efforts impuissans de l'ignorance et du charlatanisme, nous montre combien elle est sublime dans ses opérations et grande dans ses ressources ; l'observation dont il va être question, en est un exemple frappant.

Pierre Leblanc, âgé de 36 ans, d'une taille moyenne, système musculaire bien prononcé, habitué aux travaux les plus rudes du labourage, en domesticité depuis l'âge de 17 à 18 ans, portoit, depuis quelques années, une hernie inguinale au côté gauche, sans qu'il ressentît aucun malaise de cette affection. Comme cette hernie rentroit aussi facilement qu'elle sortoit, il n'avoit aucune inquiétude sur son état, étant loin de prévoir les accidens fâcheux et souvent mortels qui peuvent arriver par une coupable insouciance, ou peut-être par l'ignorance de la gravité de la maladie, ce qui malheureusement n'est que trop répandu et accrédité dans les campagnes ; ils ont recours à l'homme de l'art, souvent quand il n'est plus temps. Le sieur Leblanc, au commencement du printemps de 1790, labourant dans des terres fortes, fit de grands efforts pour soulever sa char-

rue; il ressentit aussitôt de vives douleurs dans sa hernie, avec augmentation de volume des parties; il fut obligé de cesser son travail, et de revenir à la maison, où il crut pouvoir faire rentrer sa hernie; il ne put pas réussir : il resta ainsi à souffrir pendant trois ou quatre jours, après lesquels il vint dans une petite ville voisine de son village, pour y chercher du secours. S'étant mis en pension dans une auberge, il envoya chercher M***, chirurgien, qui ayant examiné sa hernie avec toute l'attention possible, tenta de la réduire, mais inutilement. Il prescrivit une forte saignée, des bains, des cataplasmes émolliens, après lesquels il essaya encore de réduire les parties; mais il n'eut pas plus de succès que la première fois; c'est ce qui l'obligea à dire au malade, qu'il n'y avoit plus de ressource que dans l'opération. Le malade hésita, et demanda jusqu'au lendemain pour se décider. Comme il logeoit chez un homme qui se mêloit de ramasser des *simples*, ce dernier lui conseilla de renvoyer son chirurgien, et lui promit de le guérir sans opération. Le malade accepta très-volontiers la proposition, et obéit à tout ce que lui dit son nouveau mentor : de suite on appliqua sur la tumeur des *simples* qui déterminèrent une vive inflammation, à laquelle succéda une abondante suppuration avec déperdition des tégumens, et du canal intestinal : les

matières

matières fécales ayant là une nouvelle issue, prirent leur route par cette voie. Le malade et le guérisseur étoient dans un grand embarras; ne sachant plus à quel saint recourir, ils résolurent de rappeler l'homme de l'art qu'ils avoient renvoyé trois ou quatre jours avant; il revint, et porta un pronostic fâcheux pour le malade; le désordre des parties l'autorisoit à penser ainsi; la grande perte de substance des intestins ne donnoit pas de grandes espérances; mais la nature, plus sage, et pleine de ressource, se joua ici de la prudence humaine. Le malade fut transporté de la ville, dans un village à une demi-lieue de distance: ce fut là qu'il fut pansé deux fois par jour, pendant deux mois. Il est difficile de concevoir comment cet homme a pu guérir, après avoir mangé autant qu'il le faisoit. Quelquefois il arrivoit qu'après avoir fait le pansement, il falloit le recommencer, parce que ses excrémens, qui étoient en grande quantité, forçoient à renouveler l'appareil, et cela plusieurs fois dans un jour: il ne vouloit rien écouter; on lui disoit en vain que s'il continuoit à se livrer à son grand appétit, il auroit un anus contre nature; rien ne l'épouvantoit et ne l'empêchoit de manger. Enfin, on fut obligé de le laisser faire à sa volonté. Pendant six semaines, les choses ne présentèrent

aucun changement ; mais après ce temps, l'ulcère commença à se cicatriser à la circonférence ; le malade, vers le deuxième mois, rendit par l'anus un mucus assez abondant; quelque temps après, au grand étonnement des personnes qui le soignoient, il sortit par cette ouverture naturelle quelque peu de matières fécales, la nature sembloit essayer de retrouver et rétablir ses anciennes voies pour l'excrétion des matières. Insensiblement la quantité augmenta, et celle qui sortoit par l'aine diminua en proportion; de sorte que deux mois et demi après l'accident, toutes les matières avoient repris leur ancienne route; il n'y avoit pas même le plus léger suintement à travers la cicatrice, qui se consolida assez fortement pour permettre au malade de vaquer, dans la suite, à ses affaires, moyennant un bandage. Voilà une de ces cures de la part de la nature, que j'ai cru assez importante pour en faire part à la Société.

CHIMIE.

Recette du lut blanc des distillateurs Anglais, communiquée par M. CADET, Pharmacien ordinaire de S. M. I. et R.

Ce lut a l'avantage de pouvoir être employé à 40 et 50 reprises, sans d'autre peine que de le

piler et de le pétrir ; il passe promptement de l'état d'une grande dureté à celui d'un lut plastique en l'humectant seulement d'eau ; on le fait de la manière suivante :

On prend 3 parties de craie (carbonate calcaire), une partie de farine de froment, une partie de sel blanc (muriate de soude), et moins d'une partie d'eau. Il faut mesurer les ingrédiens secs en remplissant le vase sans y comprimer les matières ; on les mélange bien ensemble avant d'y ajouter l'eau. Le blanc de craie sert de base à ce lut. La farine donne de la ténacité ; le sel tend à le rendre compact et dur étant sec ; il le dispose également à se ramollir lorsqu'on l'humecte une seconde fois : veut-on rendre ce lut un peu plus tenace ; on y ajoute un peu plus de farine : s'agit-il de faciliter sa solution pour s'en servir une seconde fois, il faut augmenter la dose du sel.

En se servant de ce lut, il faut le pétrir pendant quelques minutes entre les mains pour former des pièces longues et cylindriques qu'on place sur les jointures de l'alambic. On réunit les morceaux avec les doigts mouillés que l'on passe dessus. Avant d'enlever le chapiteau, on mouille le lut sur les jointures pour faciliter sa séparation.

VARIÉTÉS.

Sociétés de Médecine.

L'Ecole Spéciale de Médecine de Paris a ouvert ses cours le 4 novembre. M. le professeur Sue, bibliothécaire, a fait le rapport des travaux de l'année; les prix de l'Ecole pratique et ceux des élèves sage-femmes, ont été distribués avec la pompe ordinaire.

La Société de Médecine du département de la Seine a tenu, le premier novembre 1807, une séance publique.

Après le compte rendu des travaux de la Société, par M. Sedillot jeune, secrétaire général, M. le docteur Lafisse a fait l'éloge de M. Baumé; M. Heurteloup, celui de M. Manne, chirurgien en chef de la marine du port de Toulon; M. Double, celui de M. Barthez : on a lu divers Mémoires intéressans; on y a distribué des prix et des encouragemens : M. Hébréard a obtenu une médaille pour un Mémoire, en réponse à une question proposée en l'an II.

La Société a retiré les prix qu'elle avoit proposés sur le Tétanos traumatique, et sur la Topographie de Paris; elle propose un prix de 300 francs, qui sera adjugé dans la Séance publique du mois d'octobre 1808, au meilleur Mémoire sur cette question : « Déterminer, d'après des » recherches historiques et comparatives puisées dans les » annales de la science, les avantages et les inconvéniens » qui résultent des nouvelles nomenclatures médicales, pour » la médecine, soit spéculative, soit pratique. »

Prix de 300 francs qui sera adjugé dans la séance publique du mois d'octobre 1809 :

« Exposer le caractère, les causes et le traitement de » la gangrène, considérée spécialement dans les parties » molles. »

La Société Médicale d'Emulation de Paris a repris ses travaux : dans sa première séance, le mercredi 4 octobre, M. le Président a prononcé, à l'occasion du renouvellement de l'année littéraire, le discours que nous avons placé au commencement de ce fascicule : la Société en a voté l'insertion au Bulletin.

M. Hébréard fait connoître à la Société l'ouvrage de M. Desessartz, sur le Croups; il paye à cet estimable auteur le tribut d'éloge qui lui est dû pour les vérités pratiques, et les vues lumineuses qui règnent dans tous ses ouvrages.

On lit une observation sur une apoplexie, qui donne lieu à une discussion intéressante.

Le docteur Gall a été présent à cette Séance.

Dans la Séance du mercredi 18 novembre, M. le Secrétaire Général a annoncé à la Société, qu'il s'étoit tenu un comité d'administration, auquel avoit été adjoints divers membres, et dans lequel il avoit été question de la publication d'un volume de Mémoires.

Tous les membres de la commission se sont inscrits pour un travail. M. le Président a été invité à se charger de l'éloge de M. Barthez, ancien Président de la Société.

Tous les associés résidans et correspondans, sont invités à concourir à ce recueil; les Mémoires devront être parvenus à la Société, avant le 30 février 1807.

M. Larrey a fait un rapport sur une nouvelle machine de l'invention de M. Banau, et destinée à contenir les

fractures. L'auteur annonce encore une nouvelle espèce de tenette, qui porte, au lieu de serres, un sac de toile qui enveloppe la pierre et facilite son extraction, en garantissant les parties divisées de ses aspérités. M. Larrey lit un Mémoire sur la plique; il rappelle que par une lettre datée d'Osterode, il a annoncé à la Société, que la plique n'étoit pas une maladie particulière; il paroît que cette affection, appelée aussi Tricoma, a dégénéré par son union avec la maladie vénérienne, dont elle offre plusieurs symptômes, comme douleurs et tumeurs dans les os, surtout au cubitus et au tibia. L'auteur indique les différentes espèces de pliques, ainsi que le traitement qui leur convient; il regarde la maladie comme locale et comme non contagieuse.

Jusqu'au seizième siècle, cette maladie a été peu considérable, et on pouvoit l'attribuer à la pratique particulière aux Polonais, de s'enduire les cheveux avec une pommade de poix-résine et d'axonge de porc; mais il paroît qu'elle est devenue plus grave depuis sa complication avec la maladie vénérienne. Le sentiment de M. Larrey est contraire à celui qui existe en Pologne; M. Lafontaine, qui pratique dans cette contrée, regarde la plique comme endémique et comme pouvant se communiquer par l'usage des coiffures qui ont servi à des personnes atteintes de cette maladie; il prétend que les animaux domestiques, et même ceux sauvages, en sont quelquefois affectés (1).

Ouvrages parvenus à la Société.

Procès-verbal de la Séance publique de la Société d'Emulation de....

(1) M. Roussille-Chamseru a vu des traces de cette maladie sur un lion empaillé, au Muséum de Cassel, et qui avoit existé pendant dix ans dans la ménagerie de cette ville. (*Journal général de Médecine, octobre* 1807.)

Première notice de la Société des Amateurs des Sciences physiques et naturelles de Paris.

Anatomie des animaux domestiques, par M. Girard.

Troisième coup d'œil sur la folie, par M. Prost.

Discours sur l'anatomie, par M. Vigné.

Essai sur les scrofules, par le même.

Observations médicales faites à Auch, par M. Tougues, médecin des épidémies.

Une brochure en allemand de M. Ballard.

Mémoire sur les Ethers, par M. Boullay, pharmacien à Paris.

Une thèse intitulée : syntheses pharmaceuticæ et chimicæ, professoribus utriusque scholæ, tum medicæ tum pharmaceuticæ, designatæ et publicæ exponendæ, à Laurentio Maria *Sablé*.

Considération sur la Scarlatine, suivie d'observations sur une oblitération complète du vagin, par M. Voisin, docteur en médecine.

Dissertation physique et médicale sur l'humidité, par M. Rouillard.

Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle durant la grossesse, par M. J. B. Demangeon, docteur en médecine et en philosophie.

Description d'un nouveau bandage de l'invention de M. Banau, communiquée par M. Schulter.

Le N°. 51 de la Bibliothèque Médicale.

N^{os}. 132 et 133 du Journal de Médecine, rédigé par M. Sedillot.

Nouvelles Scientifiques.

M. de Fourcroy a fait l'analise de l'oignon (alium cæpa); il a trouvé dans le suc de cette plante, une huile volatile odorante, une petite quantité de soufre, une matière sucrée,

du mucilage en très-grande quantité, de l'acide phosphorique, du nitrate de chaux, etc.

Le suc de l'ognon, mis à fermenter, s'est changé en vinaigre, et a laissé déposer, pendant la fermentation, une assez grande quantité d'une matière semblable à la manne. Il paroît que dans toutes les fermentations acéteuses, il se forme de cette substance, et que la manne que l'on recueille sur différens arbres, pourroit bien être le produit de la fermentation acéteuse de leurs sucs.

Dans un travail sur les éthers, M. Thenart a formé, avec tous les acides végétaux et l'alcohol, une matière identique pour les propriétés; il verse dans un mélange d'alcohol et d'acide végétal, une petite quantité d'un des acides minéraux sulfurique, muriatique ou nitrique; il distille à moitié, il précipite par l'eau, et il reste une matière brune qui a la consistance d'un sirop et qui retient l'odeur de l'alcohol. On peut la décomposer en la distillant sur de la potasse caustique; l'alcohol en est séparé, et il reste au fond du vase un sel formé de l'acide végétal et de l'alcali. Il n'y a que l'acide acétique qui, distillé plusieurs fois avec de l'alcohol, passe à l'état d'éther.

M. Adam écrit que sur les bords de la Léna en Sibérie, on a trouvé dans un amas de glace le cadavre d'un éléphant mammouth, encore couvert de sa peau, garnie d'un poil frisé, ce qui indique que cet animal étoit destiné à vivre dans les climats froids.

M. Portal a fait un travail intéressant sur les pseudo-membranes, rejetées dans un grand nombre de maladies; il les considère toutes comme privées d'organisation, et formées principalement d'albumine concrétée; il n'est pas de membranes séreuses, fibreuses, muqueuses, qui n'en soient quelquefois recouvertes; c'est surtout dans le larynx que leur présence est dangereuse, puisqu'elle donne lieu à cette maladie terrible, appelée le croups.

Extrait des Journaux.

Mémoire de M. Pagès, sur les vertus de la plante connue au Pérou et en Espagne, sous le nom de Ratanhia (*krameria triendria de Linné*). Cette plante est éminemment astringente; elle contient une très-grande quantité de tanin, comme le démontre l'analise rapportée par M. Pagès: on peut administrer le ratanhia à la dose d'une demi-once, bouilli dans deux livres d'eau, réduite à une demi-livre pour une seule prise dans les cas très-pressans d'hémorragie, ou en plusieurs prises, si le danger n'est pas si imminent; on peut aussi employer son extrait à la dose d'un gros pour trois onces d'eau. Sa décoction légère s'emploie, avec succès, dans les affections de la bouche, telles que les ulcérations des gencives. (*Journal général de Médecine.*)

Observation d'une sueur chronique, par J.-C. Dupont, (des Landes), docteur médecin. Cette sueur, qui avoit résisté à tous les traitemens, et même à plusieurs grossesses et fausses couches, a été guérie par l'usage de l'extrait d'aconit, qui fut d'abord donné à la dose d'un demi-grain, et porté, par une augmentation successive, à huit grains le matin et autant le soir. (*Id.*)

Observation sur le retour de la vue chez les vieillards, par M. Emmanuel père, chirurgien à Boissy-sur-Yon.

M. Emmanuel rapporte plusieurs exemples de vieillards âgés de 70 à 102 ans, qui ont recouvré la vue et pouvoient lire et écrire sans se servir de lunettes; il explique ce phénomène singulier; il l'attribue à la diminution des liquides dans l'âge avancé. (*Id.*)

Observation, par M. Laurie, docteur médecin à Villeneuve-sur-Lot, sur une hydropisie guérie en seize jours, par

l'usage de l'acide nitrique alcoholisé, à la dose, pour 24 heures, de 36 et jusqu'à 48 gouttes dans une pinte d'eau d'orge; l'acide nitrique n'a pas été employé seul, d'autres diurétiques y ont été joints. Ce moyen étoit déjà connu comme agissant puissamment sur le système lymphatique, mais on n'avoit pas encore obtenu de son usage un succès aussi prononcé dans l'hydropisie. Sans doute, quelques praticiens emploîront ce nouveau moyen, et publieront leurs observations.

(*Annales de Médecine pratique de Montpellier.*)

Emploi médical du Tanin. M. Pezzoni, médecin à Constantinople, donne les caractères chimiques du tanin, et fixe la dose de cette substance, prise sous forme de pilules, à 90 ou 100 grains, en différentes fois dans l'espace de 24 heures; il l'unit, suivant les indications, avec l'opium, le camphre, le musc, l'extrait du jusquiame, d'aconit, de digitale pourprée, le fer très-pur, l'émétique, etc. Il prit d'abord lui-même du tanin, lorsqu'il étoit dans un état d'anorexie et de foiblesse extrême; après l'usage pendant 15 jours de cette substance pure, il éprouva beaucoup de mieux; après un mois, il fut, suivant son expression, comme régénéré.

Il l'a ensuite employé dans sa pratique avec le plus grand succès, chez un jeune homme atteint de consomption dorsale, qui a été guéri après deux mois. Une toux asthénique et chronique fut guérie en peu de jours par ce moyen; l'auteur rendit à une autre personne le ton nécessaire aux digestions qui ne se faisoient plus depuis long-temps. Plusieurs femmes chlorotiques ont été guéries par l'usage du tanin seul, d'autres par son mélange avec l'opium et le fer; il a été très-utile dans la cachexie et dans les fièvres chlorotiques. (*Id.*)

Annonces.

Description des maladies de la peau observées à l'hôpital

Saint Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par J.-L. Alibert, médecin de cet hôpital, et du Lycée Napoléon; membre de la Société de l'École, et de celle de Médecine de Paris, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid, de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Turin, du Collége Royal de Médecine de Stockolm, etc., avec figures magnifiquement coloriées, imprimé sur papier vélin, avec les beaux caractères de Crapelet; ouvrage publié par livraisons, grand in-folio. Prix 50 fr., à Paris, chez Barrois l'aîné et fils, libraires, rue de Savoie, N°. 13.

On applaudit à l'écrivain laborieux qui, dans le silence du cabinet, se livre à des recherches pénibles, à des méditations profondes, et qui, par des efforts constans d'imagination, enfante un grand ouvrage littéraire, où l'esprit le dispute au savoir : mais quels éloges ne doit-on pas au praticien éclairé, patient et courageux, qui, dans le seul but d'être utile, consacre les plus belles années de sa vie à l'étude repoussante et dangereuse des maladies les plus hideuses qui affligent l'humanité; qui les observe dans toutes leurs périodes; qui les décrit dans un ordre nouveau, en trace les caractères distinctifs, et riche de ses découvertes, enseigne les routes certaines qui conduisent à la guérison! Si l'on eut dit à une société savante : la nosographie de l'homme est incomplète; il y manque une branche importante à peine entrevue, celle des maladies cutanées. Remplissez ce vide, décrivez avec soin tous les exanthèmes : les teignes, les dartres, les gales, les lèpres, l'éléphantiasis, la syphilis, et toutes ces affections morbifiques qui altèrent la peau; distinguez dans ces maladies celles qui sont aiguës, de celles qui sont chroniques; remarquez leurs symptômes, leurs caractères, leurs variétés; observez leur marche, leurs progrès, leur dégénérescence, leur guérison; dites

quelle influence ont sur elles les âges, les sexes, les tempéramens, les climats, les saisons, les mœurs, les professions; enseignez-nous les rapports sympathiques des différens organes avec le système cutané; remarquez attentivement tous les désordres qui suivent les rétropulsions des maladies de la peau; reconnoissez les différentes complications de ces maladies avec les autres affections morbifiques; cherchez quels sont les maux dont on peut être préservé par les exanthèmes; discutez tous les procédés curatifs employés jusqu'à ce jour, et faites connoître ceux qui sont propres à chaque espèce de maladie; enfin, donnez à la médecine un Traité complet sur ce sujet important, et n'appuyez votre théorie et vos préceptes que sur des faits constans, et des observations nouvelles; il est permis de douter qu'on eût trouvé une Société savante assez patiente, assez unie, pour oser entreprendre un pareil travail.

M. *Alibert* a néamoins rempli cette tâche si difficile. Placé dans un grand hôpital, où la bienfaisance rassemble tous les malheureux qu'affligent ces maladies rebutantes et contagieuses, il ne s'est point borné à distribuer des secours généraux, à prescrire des traitemens usités; il a été frappé de l'étonnante variété des affections cutanées, et du peu de lumière que les auteurs avoient répandue sur ces maladies. Moins elles étoient connues, plus il a senti le besoin de les étudier, la nécessité de les décrire, l'honneur de perfectionner leur traitement. Si cette partie de la médecine est restée incomplète, il ne faut pas en conclure que les médecins ont été découragés par l'aspect affreux de la plupart de ces maladies, ou par le danger de la contagion. Depuis long-temps les médecins ont prouvé, dans les camps, dans les hôpitaux, sur les mers et dans les horreurs de la peste, que rien n'étoit au-dessus de leur dévouement généreux; mais il en est peu qui aient eu l'occasion de réunir sous leurs yeux,

comme M. *Alibert*, tous les genres d'exanthèmes; ou s'ils ont eu cette possibilité, c'étoit à une époque où la méthode analitique, si favorable à l'étude, n'avoit pas encore été adoptée par les Écoles de Médecine.

En commençant le travail long et pénible qu'il a entrepris, M. *Alibert* a dû éprouver un grand embarras; ce qu'il nous a rendu avec tant de clarté, d'ordre et de précision, a dû lui paroître bien obscur, bien confus dans les premières observations. Il entroit dans une carrière non frayée, où chaque chose nouvelle qu'il trouvoit demandoit une expression nouvelle. Comment se faire entendre en décrivant des maladies qui changent d'aspect à chaque période, ou qui ont entr'elles une physionomie analogue?

Ce qui se distingue facilement à l'œil exercé, se confond aisément dans le langage; et, en effet, les descriptions d'une dartre, d'une lèpre, d'une gale, peuvent avoir beaucoup de ressemblance; et le jeune étudiant qui voudroit apprendre à connoître ces maladies par une simple lecture, auroit autant de peine que celui qui, n'ayant jamais vu de minéraux classés par ordre, voudroit apprendre la minéralogie, en lisant le savant Traité de M. *Haüy*. Dans une pareille matière, la vue doit aider l'intelligence; mais pour voir ce que M. *Alibert* a si bien observé, il faudroit que tous les accidens qu'il a décrits, et qui établissent des nuances importantes entre les affections du même genre, pussent se présenter souvent dans le cours de la pratique médicale; et pour la consolation de l'humanité, il est beaucoup de ces maladies qui, quoique importantes à connoître, sont heureusement fort rares. Il falloit donc trouver un moyen de les conserver, de les perpétuer, pour ainsi dire, afin d'apprendre à les détruire : c'est ce qu'a fait M. *Alibert*, en appelant à son secours le pinceau fidèle d'un peintre habile, et le burin exercé d'un graveur intelligent. Une pareille galerie

nosologique exigeoit des avances considérables, un temps fort long, des sacrifices de toute espèce. La beauté des gravures coloriées entraînoit un certain luxe typographique, et l'ouvrage s'élevoit à un prix que peu de lecteurs pouvoient atteindre; mais rien n'a ralenti le zèle de M. *Alibert*, et la hardiesse de son exécution est égale au courage de son entreprise. L'hôpital Saint-Louis est dans l'univers entier le seul établissement où les maladies cutanées soient réunies; et grâce à l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, cet hôpital multiplié va devenir nomade. Les Souverains, amis des arts, et jaloux des richesses que nous avons conquises sur la Grèce et l'Italie, achètent à grands frais la copie des chefs-d'œuvres que renferme notre Muséum : les amis de l'humanité se procureront et répandront le livre de M. *Alibert*, pour l'instruction des médecins qui ne peuvent trouver dans leurs pays les moyens d'étudier sur la nature les nuances de ces horribles maux.

Le style d'un pareil ouvrage devoit être simple, concis, clair et méthodique; c'est aussi celui de l'auteur, qui a trop de goût pour charger d'ornemens superflus un sujet didactique.

J. C. C.

Voyage de découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, sur les corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste*, et la goelette *le Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, publié par décret de S.M. l'Empereur et Roi, sous le ministère de M. de Champagni, et rédigé par M. Péron, naturaliste de l'expédition, correspondant de l'institut, pensionnaire de S.M., membre de la Société Médicale d'Emu-

lation de Paris, etc. A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, N°. 23. De l'imprimerie impériale. Deux volumes in-4°., avec atlas de 41 Planches; prix broché, 72 franc; et 80 fr. franc de port par la poste.

L'expédition de découvertes aux Terres Australes étoit sur le point de mettre à la voile, lorsque le rédacteur de l'ouvrage que nous annonçons témoigna le désir d'en faire partie comme authropologiste; sa demande fut accueillie et vivement appuyée par l'École de Médecine, les professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle, et beaucoup d'hommes recommandables par leur mérite et les places éminentes qu'ils occupoient dans l'État; ils apercevoient dans M. Péron une ardeur extraordinaire pour les sciences, et tous les moyens de profiter d'une entreprise aussi belle. Il fut compris comme naturaliste dans le nombre des savans destinés à recueillir sur ces plages éloignées ce qui se présenteroit à eux d'intéressant en histoire naturelle et en observations utiles de tout genre. Le but qu'il se proposoit, en demandant le titre d'authropologiste, a été atteint, malgré qu'il eût à supporter, pendant cette longue campagne, toutes les fatigues, les intempéries des divers climats, les dangers inséparables de recherches en histoire naturelle dans des pays inconnus et habités par des hommes sauvages, et qu'il lui fallut même souvent lutter contre la mauvaise volonté du chef. Il ne s'est pas borné à l'histoire naturelle, les mœurs, les habitudes bizarres de ces hommes dans l'état de nature, et qui pour cela n'en sont ni meilleurs ni plus heureux, ont aussi été le sujet de ses observations; elles portent encore sur les habitans policés des vastes contrées qu'il a parcourues; il en a étudié le physique, le moral, les lois, l'industrie, et a su en tirer des vérités utiles. M. le Sueur, un des peintres de l'expédition, et dont il se

fit un ami, l'a beaucoup aidé dans ses travaux. S'il appartient à l'écrivain de décrire un objet physique, d'en faire connoître les propriétés, la nature, l'origine, etc., il ne peut cependant parvenir à fixer son image dans la mémoire aussi facilement et d'une manière aussi sûre que le peintre, qui présente l'objet même aux yeux de l'observateur, dans toutes ses modifications de forme et de coloris.

Des expériences physiques, chimiques et de physiologie lui ont donné les moyens d'éclairer plusieurs points intéressans d'hygiène et de médecine navale, ainsi que des pays où il a séjourné. Son Mémoire sur la température de la mer, a contribué à résoudre un des problèmes les plus importans de la géologie, la température du centre du globe. Enfin, les grandes considérations politiques ne lui ont point échappé ; il sembloit, lorsqu'il fit à l'Institut la lecture de son Mémoire sur les phoques, entendre l'historien des établissemens européens dans les deux Indes, parler du commerce du monde, en établir la balance, prévoir les résultats futurs, avec cette différence cependant, que l'abbé Raynal n'avoit pas vu ce dont il parloit, et que M. Péron venoit de parcourir ces mêmes lieux en observateur éclairé.

Cet ouvrage fera le plus grand honneur à la France, au Gouvernement qui l'a ordonné, et à tous ceux qui ont contribué à son exécution.

Les Associés résidans sont prévenus que la Société s'assemblera, à l'heure ordinaire, le 15 décembre, le 7 janvier, le 21 du même mois, etc.

BULLETIN
DES
SCIENCES MÉDICALES.

DÉCEMBRE 1807.

ANATOMIE. PHYSIOLOGIE.

Doctrine de GALL.

Rapport fait à la Société Médicale d'Emulation de Paris, par M. TARTRA, *professeur d'anatomie et de physiologie, secrétaire général.*

MESSIEURS,

La Société Médicale d'Emulation de Paris, livrée depuis long-temps à l'étude de tout ce qui intéresse la science de l'homme, ne devoit pas être étrangère à la nouvelle doctrine enseignée par M. le professeur Gall.

Déjà plusieurs écrivains avoient essayé de la faire connoître. Tous les journaux français et ceux d'Allemagne nous l'avoient annoncée; mais aucun écrit n'avoit été publié par le docteur Allemand sur son système.

On savoit que M. Gall faisoit, depuis plusieurs

années, des cours particuliers, dans lesquels il professoit de vive voix sa théorie, que ses leçons avoient été successivement entendues à Vienne, à Berlin, à Munick, à Hambourg, à Copenhague et dans d'autres villes principales du Nord. Elles nous avoient été transmises plus ou moins fidèlement, mais de manière à laisser beaucoup à désirer.

Jusque-là tout n'étoit qu'incertitude, puisque l'auteur n'avoit encore consigné ses idées dans aucun ouvrage. En effet, nous ne connoissons de lui qu'un Traité sur la nature et l'art; relativement à sa nouvelle théorie, un opuscule, ayant pour titre, *Justification de l'inculpation de Matérialisme*, publié pour le gouvernement Autrichien; et enfin sa réponse aux objections du docteur allemand Akermann, dont il regarde la traduction française comme très-inexacte. Les premiers ouvrages n'ont pas encore été traduits; il fait espérer que sa disculpation de matérialisme le sera bientôt.

L'arrivée du docteur Gall à Paris, met enfin les savans de la capitale en état d'établir une opinion sur sa doctrine; c'est de lui-même qu'ils ont appris que tout ce qui a été publié à cet égard, jusqu'à ce jour, est fort imparfait.

Plusieurs membres de notre Société se sont donc empressés de recueillir des notions posi-

tives sur ce nouveau système, que votre comité d'administration se croit obligé de vous faire connoître.

Il vous sera présenté successivement des rapports circonstanciés, dans lesquels vous trouverez le tableau complet de la théorie dont il s'agit.

Ce premier rapport renfermera la démonstration anatomique du cerveau, et ceux qui viendront après comprendront les nouvelles vues de physiologie. Le docteur Gall annonce qu'il doit à une idée physiologique sur les fonctions du cerveau, la manière dont il envisage l'état anatomique de cet organe. Tel est, à ce qu'il dit, le principe de ses découvertes qui, au premier coup d'œil, ne sembleroient pas devoir résulter de cette marche rétrograde.

La doctrine qui nous occupe se compose donc de deux parties : l'exposition particulière de l'anatomie du cerveau, et celle de ses fonctions, ou de sa physiologie. Je vais commencer par rendre compte de la partie anatomique.

Je crois répondre aux intentions de la Société, en me bornant à présenter les idées de ce professeur, comme il les a lui-même énoncées dans des séances publiques ou des réunions particulières, en présence des savans les plus distingués de la capitale. La tâche qui m'est imposée m'oblige à faire connoître à tous les membres de

cette Société, avec la plus rigoureuse exactitude, les principes qui constituent la nouvelle doctrine. Il est donc de mon devoir de m'en tenir à un narré fidèle, et d'écarter toute réflexion ou discussion critique ou apologétique.

Par là j'espère mettre nos collaborateurs en état de se former eux-mêmes une opinion, que je ne veux en aucune manière influencer.

M. le docteur Gall procède d'une manière qui lui est propre, pour la démonstration du cerveau et des nerfs. Il assure qu'en général les os du crâne sont plus minces dans la vieillesse, quoique plusieurs anatomistes aient prétendu le contraire. Selon lui, l'âge atténue le cerveau; en même temps les os du crâne s'amincissent; mais il n'est pas rare de les rencontrer plus épais dans quelques parties, et même dans toute leur étendue : les crânes qu'il avoit sous les yeux ont présenté ce dernier caractère. Il a observé, à cet égard, que les parties du cerveau qui correspondent aux endroits les plus épais, sont celles qui s'atténuent les premières, ce qui entraîne l'affoiblissement, ou même l'abolition des facultés qui en dépendent.

A ces considérations générales il a ajouté que les cerveaux, dans l'homme, sont très-différens les uns des autres. Il a fait remarquer cette différence dans les cerveaux préparés pour la

démonstration : le lobe moyen de quelques-uns offroit un développement beaucoup plus considérable que le même lobe dans plusieurs autres. C'est à cette occasion qu'il a énoncé l'idée fondamentale de sa physiologie, c'est-à-dire, que la diversité de développement des différentes parties du cerveau détermine la variété infinie des penchans et des facultés intellectuelles.

Après ces premières données, il exécute la démonstration proprement dite, à laquelle il procède d'une manière inverse de celle ordinaire. Il annonce que le cerveau n'est pas la source des nerfs; que chaque système nerveux ou paire nerveuse a une origine particulière et indépendante.

Il appuie cette opinion sur l'anatomie comparée, qui présente, dans les mollusques et les vers, un système nerveux sans cerveau, et sur ce que, dans beaucoup d'animaux, la moelle épinière existe seule, et se trouve même peu développée.

Le véritable acéphale a un système nerveux complet, quoiqu'il soit privé de cerveau : dans ces cas, dit M. Gall, il n'y a point eu d'hydrocéphale , quoiqu'elle soit admise par beaucoup d'anatomistes. Il pense qu'elle ne peut avoir lieu que dans les acéphales, où il reste une partie du cerveau; telle que, par exemple, les

quatre éminences jumelles; on peut supposer alors que le cerveau a existé auparavant, et a été détruit par la maladie.

Il fonde son assertion sur ce qu'il a vu souvent avec le fameux anatomiste Loder, dans la dissection de plusieurs monstres : un d'eux étoit surtout remarquable, en ce qu'il présentoit un fœtus qui n'avoit que les parties inférieures jusqu'au nombril; les reins et les intestins n'en existoient pas moins, et chaque partie étoit pourvue de ses nerfs. Il attribue de pareilles monstruosités au vice de l'organisation primordiale. C'est aussi l'opinion de Morgagni, de Sandifor et de Sœmmering. Ceci est contraire à l'idée des anatomistes, qui, considérant le cerveau comme l'origine des nerfs, supposent toujours qu'il existe avant eux.

On a prétendu autrefois, dit-il, que le cerveau étoit la continuation de la membrane vasculaire qui l'enveloppe : cette opinion des anciens anatomistes étoit fondée sur les nombreuses communications des vaisseaux rendues très-évidentes par des injections bien faites. La membrane vasculaire se rencontre partout où il y a des nerfs et des ganglions, et on a cru qu'elle contribuoit à former la substance corticale, qui elle-même engendreroit ensuite la substance médullaire ou les nerfs.

Pour découvrir la véritable organisation du cerveau, le professeur prétend qu'on doit en faire l'examen par son plan inférieur plutôt que par le supérieur, comme on a coutume de le pratiquer. Il consulte aussi la nature dans ses opérations les plus simples. La végétation, selon lui, offre une liaison et une disposition des parties analogues à celles des nerfs, et qui s'en rapprochent à certains égards. Ses recherches commencent par l'étude des animaux, dont le système nerveux est très-simple. Il rappelle que dans le polype on n'aperçoit qu'une masse gélatineuse, tremblante et quelquefois transparente; c'est, en quelque sorte, la première base de l'animalité, dans laquelle le système nerveux est confusément épars.

Lorsqu'on considère les animaux d'un ordre un peu plus élevé, tels que la chenille, on découvre une espèce de chapelet, c'est-à-dire, un cordon qui offre des renflemens à certaines distances: c'est la matière gélatineuse grisâtre et pulpeuse qui engendre les nerfs distribués des deux côtés; l'origine d'un nerf a toujours lieu dans un renflement. Les gros nerfs correspondent aux renflemens plus volumineux; les petits nerfs répondent aux petits renflemens. Cette substance grisâtre ne doit point être appelée corticale, parce qu'on la trouve dans l'intérieur du cerveau, et très-diversement distribuée; elle doit être

considérée comme la substance mère ou nourricière des nerfs, qui n'existent que par elle, et dont elle est la source commune.

Une féve est composée de deux parties égales ou cotylédons formés par une substance pulpeuse et gélatineuse, analogue à celle qui appartient au système nerveux des animaux : c'est de cette matière que la plante tire son origine et sa nourriture.

Dans les poissons, on trouve une moelle épinière qui présente des renflemens de distance en distance, comme ceux que nous avons indiqués dans la chenille ; c'est aussi de ces renflemens que partent tous les nerfs, pour se rendre dans les diverses parties du corps. La même chose s'observe aisément dans les mammifères encore mieux que dans l'homme.

Ce qui a fait dire que la moelle épinière et les nerfs dérivoient du cerveau, c'est que cet organe occupant la partie la plus élevée, dans la position ordinaire, c'est-à-dire, dans la station verticale, la moelle épinière et les nerfs paroissent descendre, et semblent en effet en dériver. Mais si la moelle de l'épine dérivoit du cerveau, elle seroit plus grosse en haut et diminueroit successivement.

Chez les mammifères, la moelle épinière est alternativement petite et grosse ; mince

dans le cou, elle grossit dans le dos; plus mince de nouveau, elle augmente beaucoup à son extrémité pour la naissance des nerfs qui se rendent aux membres abdominaux. En général, ces renflemens paroissent plus considérables à l'origine des cordons nerveux antérieurs; plus rapprochés que dans la chenille, ils se voient beaucoup moins, et forment la moelle épinière, qui a l'air d'être de la même grosseur, mais qui est successivement grosse et petite, ou, pour ainsi dire, noueuse : dans le cou, les nerfs sont petits et la moelle épinière est également petite.

Les nerfs ne vont pas du cerveau aux extrémités; c'est le contraire, et il en est de même de la moelle de l'épine : on doit considérer cette dernière comme une suite ou chaîne de systèmes nerveux différens les uns des autres. Il y a autant de systèmes nerveux distincts, qu'il y a de paires de nerfs et de vertèbres : les renflemens qui se rencontrent dans les poissons, les oiseaux et les vers, représentent cette série d'appareils.

On a cru que les fibres nerveuses affectoient une position parallèle ; mais il est bien démontré que chaque nerf offre des fibres ou racines divergentes qui vont, les unes de haut en bas, et les autres de bas en haut, pour se réunir

et former un cordon qui entre dans une matière grisâtre, où il est renforcé. Cette matière est un véritable ganglion; en sorte qu'il y a, le long de la colonne épinière, une suite de pareilles masses ganglionaires, d'où partent des rameaux nerveux très-multipliés qui vont se distribuer aux différentes parties.

Une autre preuve que la moelle épinière n'est pas la continuation du cerveau, c'est que dans les poissons elle est fort grosse, et le cerveau fort petit. Cette disposition avoit été remarquée par Bartholin, qui vouloit aussi qu'on examinât le cerveau par sa base.

La moelle épinière est très-forte dans le veau et dans le bœuf, dont le cerveau est proportionnellement peu considérable. Les renflemens ont lieu là où se trouve plus de matière gélatineuse grisâtre pour fournir à l'origine des nerfs nombreux qui en partent. Des animaux qui auroient la moelle épinière sans renflemens, seroient privés des sens ou des fonctions auxquelles leur nerfs répondent.

Ces renflemens sont les uns plus gros, les autres plus petits; il y en a de sensiblement plus volumineux pour la naissance des nerfs, soit thoraciques, soit abdominaux : toutes les moelles épinières sont ainsi formées.

M. Gall a présenté une moelle épinière de veau conservée dans l'alcohol, sur laquelle la

direction des filets nerveux, la naissance de chaque cordon par de nombreux filamens disposés en éventail, s'observent parfaitement.

La moelle allongée se compose d'une collection de petites masses gélatineuses, pour la formation des 3e., 4e. et 5e. paires de nerfs cérébraux; elle est aussi l'origine de quatre gros cordons nerveux : deux antérieurs s'étendent et s'épanouissent largement de chaque côté pour former le cerveau ; deux autres postérieurs se développent et se ramifient pour constituer le cervelet.

La moelle allongée est plus forte dans les animaux que dans l'homme, où elle est trop petite pour être née d'un si gros cerveau : il en est de même des nerfs optiques, de ceux de la cinquième paire et des nerfs acoustiques, dont le plus gros volume paroît dû à la masse plus considérable du corps qui les produit. Tous les faisceaux se dirigent de bas en haut, même avant de se séparer de la masse commune.

Dans l'homme, les deux faisceaux nerveux qui vont former le cerveau, sont plus gros que dans tous les animaux; chez ces derniers, il est aisé de voir que les nerfs sont ascendans, et qu'ils sont rangés assez superficiellement les uns à côté des autres.

Les corps pyramidaux sont manifestement

plus larges dans l'homme : ce sont eux qui donnent naissance aux deux cordons épanouis dans les hémisphères, dont la masse très-considérable, nécessitoit une origine plus forte. Ils sont plus petits dans le veau.

Huit faisceaux forment ordinairement les corps pyramidaux ; deux gros cordons postérieurs se trouvent derrière ces pyramides pour la formation des deux parties latérales du cervelet. Il en sort aussi de petits faisceaux assez nombreux qui vont produire d'une autre part les éminences quadri-jumelles, aussi nommées *nates et testes.*

Dans l'examen attentif de la moelle allongée, on voit évidemment qu'un faisceau, né à gauche et continu à la moelle épinière, passe à droite, et qu'un autre tout pareil, né à droite, passe à gauche ; le premier, pour former le corps pyramidal droit; et l'autre, pour former le corps pyramidal gauche. Les filets nerveux qui composent ces faisceaux se croisent et s'entrelacent : il est aisé de les voir. Santorini parle de cet entrecroisement des cordons qui se rendent de la moelle épinière aux corps pyramidaux ; mais il insiste très-peu sur cette disposition, qui semble avoir été négligée, et même oubliée depuis.

Sans doute les anatomistes qui ont nié cet entrecroisement, avoient mal préparé les parties ; il est vrai que tous les cordons ne s'entre-

croisent pas, mais il n'y a aucun doute à établir sur l'entrecroisement de ceux qui forment les corps pyramidaux. C'est pour cette raison que la paralysie des membres arrive constamment au côté opposé à la lésion. Cette paralysie inverse ou opposée a-t-elle lieu pour tous les organes sans exception ? Cette question n'est point encore décidée.

Beaucoup d'anatomistes ont cru qu'on ne pouvoit prouver cet entrecroisement; les modernes eux-mêmes l'ont cru douteux, et ont pensé qu'il dépendoit de la manière d'opérer; mais il est très-aisé de voir les filets se diriger vers le haut et s'entrecroiser. Il n'y a que les fibres destinées aux corps pyramidaux qui s'entrecroisent pour aller former les hémisphères : ces hémisphères peuvent influer sur toute la moelle épinière et ses dépendances.

Les cordons formant les corps pyramidaux, sont visiblement ascendans; ils passent au-dessous de la protubérance annulaire ou pont de Varolle, pour aller constituer le cerveau.

Comment une partie plus petite peut-elle ainsi produire une partie plus grosse? A leur passage sous le pont de Varolle, ces deux cordons rencontrent un amas de la substance gélatineuse grisâtre, qui a été indiquée comme nourricière.

Dans la végétation, dit M. Gall, on trouve une disposition analogue : les branches commencent par la formation de bourgeons, qui passent à travers une espèce de congestion de la matière nutritive amassée sous la forme d'un gros bourrelet. C'est ainsi que la substance grisâtre abonde dans la protubérance annullaire pour renforcer les cordons nerveux très-considérables, connus sous le nom de jambes du cerveau.

La substance médullaire ne se trouve qu'à la superficie du pont de Varolle. Le professeur fait apercevoir que les corps pyramidaux sont composés de fibres nerveuses longitudinales, dont il montre la continuité et la marche en enlevant les fibres annulaires ou transversales : on les voit alors très-sensiblement au milieu de la substance grisâtre qui les accompagne.

M. Gall a compté jusqu'à treize couches transverses. Vieussens les avoit à peu près désignées.

Sans la substance grisâtre qui renforce les jambes du cerveau, il n'y auroit sans doute point assez de masse nerveuse pour former les hémisphères auxquels elles se rendent. Or, on observe précisément la même chose dans un arbre pour la formation des bourgeons, qui ne naissent jamais que dans les endroits où il s'est formé une accumulation de substance nourricière.

C'est ainsi qu'une branche peut être considérée en quelque sorte comme un arbre implanté sur un autre arbre.

Les jambes du cerveau enfoncées ensuite dans les couches optiques, y rencontrent encore une nouvelle masse grisâtre ou de matière nourricière; là naît, pour se joindre aux autres, une grande quantité de filamens nerveux qui, se réunissant aux premiers, grossissent le faisceau principal, lequel s'avance de plus en plus pour s'épanouir et former toute la membrane médullaire qui compose les hémisphères.

Chaque hémisphère n'est, en effet, qu'une membrane repliée sur elle-même, de manière à former des masses plus ou moins distinctes, qui sont les lobes cérébraux. Cela est particulièrement remarquable pour les lobes moyens. Les ventricules ne sont que des vides que laissent entr'eux les replis de la membrane cérébrale, et leur forme est due à la manière dont la membrane est plissée et rebroussée en dessous.

Cette membrane nerveuse est donc repliée en en bas et en dedans, pour former la base du cerveau, excepté au point de la commissure antérieure. C'est ainsi que la nature a disposé les parties.

Vers le milieu du cerveau se trouve une masse

de substance gélatineuse grisâtre, qui offre une forme ovoïde, et qui se fait reconnoître par quelques stries. Cette masse, appelée *corps strié*, est située au-dessous de la couche optique. Willis et Vieussens l'ont parfaitement décrite, mais ils n'ont pas su indiquer ses connexions et ses liaisons.

Les couches optiques appartiennent aux hémisphères du cerveau, ainsi que les corps striés: ce sont des espèces de gros ganglions, à travers lesquels passent les cordons nerveux pyramidaux, qui se trouvent ainsi assez fortifiés et renforcés pour aller former les hémisphères. Dans l'épaisseur des corps striés, il est très-facile de distinguer les faisceaux nerveux de la substance grisâtre qui les investit.

Monro a connu cette continuation des fibres des corps pyramidaux dans les jambes du cerveau; et Vic-d'Azir a donné une belle planche qui représente cette disposition. Les nerfs qui ont passé à travers les masses grisâtres destinées à les renforcer, ont une direction excentrique ou en éventail.

Le docteur Gall a eu occasion d'observer beaucoup d'aliénés et d'hydrocéphales : on a cru, en général, que les individus qui présentoient ce dernier état, étoient privés d'intelligence : telle étoit l'opinion de Vésale, qui a

vu

vu plusieurs fois la masse cérébrale très-distendue et offrant la forme d'une poche. On pense vulgairement que le cerveau est désorganisé dans cette maladie; notre professeur est d'un avis différent : il a rencontré une vieille femme, chez laquelle il a soupçonné la présence de 4 livres de liquide dans la tête, d'après la distension considérable du crâne; cependant elle n'étoit privée d'aucune faculté intellectuelle, et son cerveau étoit bien conformé. Les hydrocéphales de cette grandeur, même d'un volume supérieur, n'offrent-elles pas plutôt une simple distension qu'une véritable désorganisation? Il seroit possible que les circonvolutions cérébrales ne fussent que des plis, que les hémisphères ne présentassent qu'une expansion nerveuse qui, dans cette maladie, auroit été successivement, et plus ou moins complétement déplissée par l'accumulation du liquide. Un assez grand nombre d'hydrocéphales observées à Vienne, a justifié cette manière de voir. On ne sauroit trop recommander les précautions à prendre pour ouvrir le crâne dans les hydrocéphales, afin de bien constater l'état des organes : le liquide est toujours amassé dans l'intérieur des ventricules, et l'épaisseur du cerveau se trouve quelquefois réduite à une ligne ; jamais on ne rencontre rien de déchiré, de dissous ou désorganisé; c'est pour cette raison qu'on ne trou-

ve pas le liquide trouble, comme quelques anatomistes l'ont pensé.

L'expansion qui constitue les hémisphères, est une continuation des corps striés et de l'épanouissement de leurs filets nerveux. La substance grisâtre forme une espèce de membrane qui est plus épaisse que celle médullaire.

M. Gall a trouvé toutes ces conditions dans le cerveau de la femme hydrocéphale, âgée de 48 ans, dont il est parlé plus haut, qu'il n'avoit pas perdue de vue lorsqu'elle mourut, et qu'il avoit observée pendant huit ans. Le cerveau étoit fort distendu, il contenoit dans son intérieur environ quatre livres de liquide; tous les faisceaux nerveux étoient manifestement épanouis. Il nous en a présenté un modèle en cire qui nous a paru fort curieux, et qu'il a obtenu en introduisant une masse de plâtre liquide dans les cavités du cerveau; tout l'organe étoit déplissé, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il est fort remarquable qu'avec un pareil état, les fonctions intellectuelles n'aient point été altérées. Il a rencontré à Copenhague un hydrocéphale qui avoit treize livres de liquide dans les ventricules, et dont la moitié du corps étoit paralysée. A Wurtzbourg, il en a vu un autre qui restoit toujours couché dans son lit, mais qui avoit beaucoup d'esprit et de connoissance. Un enfant de Fribourg, âgé de 7

ans, hydrocéphale , s'amusoit à lire journellement les gazettes, et avoit la mémoire si fidèle, qu'au bout de quinze jours il les rapportoit presque textuellement.

Après sa mort, on a vu que le corps calleux étoit appliqué à la partie la plus supérieure de la voûte du crâne, et que les hémisphères étoient aussi presqu'entièrement déplissés. Le cerveau étoit uni en dedans et en dehors, et distendu comme une vessie énorme : dans un pareil état les nerfs rentrans deviennent très-visibles.

Un homme considérable de l'Allemagne, également hydrocéphale, a pu acquérir beaucoup de connoissances; mais il s'endort partout, au théâtre, à la promenade; son front est très-saillant en devant.

L'art de l'anatomiste peut répéter et représenter cette opération de déplissement opérée par la nature dans le cas d'hydrocéphale; c'est ainsi que le cerveau se réduit, en quelque sorte, en une membrane composée de deux couches, l'une médullaire et l'autre grisâtre.

Pour cela, il faut couper ou enlever la membrane pie-mère qui s'applique aux circonvolutions, les retient ensemble, et dans le cas d'hydrocéphale, prête par degré au développement : introduire ensuite deux doigts dans le ventricule, en coupant ou déchirant quelque partie, puis

secouer légèrement les hémisphères : alors le déplissement s'opère de lui-même; on rompt, à la vérité, quelques fibres, parce que l'on fait en un seul moment ce que la nature effectue par degrés insensibles, et dans l'espace de plusieurs années. Le cerveau n'est donc pas pétri comme une pâte, ainsi que plusieurs anatomistes l'ont prétendu, mais il est étalé en membrane, et ses plis sont roulés les uns sur les autres.

Les faisceaux nés à côté de la cinquième paire sont très-considérables; mais comment ces deux cordons peuvent-ils engendrer de grandes masses?

Au milieu du cervelet est un corps dentelé, qui est un véritable renflement ou ganglion pour le cervelet.

Si on soulève la moelle allongée, le cerveau étant renversé de haut en bas et comme pendant, qu'on la tienne verticalement, et qu'on entame obliquement et à peu de distance les masses latérales du cervelet, on divise en deux parties égales ce gros ganglion, dont on voit les distributions et ramifications former l'arbre de vie : ces divisions sont au nombre de cinq principales, très-apparentes, qui fournissent ensuite un grand nombre de rameaux distribués dans les masses latérales du cervelet.

Des cordons nerveux naissent à côté des tubercules quadri-jumeaux, dans lesquels ils se

fortifient, puis côtoient les couches des nerfs optiques, forment les nerfs du même nom, arrivent enfin à la rétine, où ils trouvent encore la même substance grisâtre. Dans l'oreille interne ainsi que sur la membrane pituitaire, on trouve encore la même matière grisâtre et gélatineuse à laquelle arrivent les nerfs olfactifs et acoustiques.

Quelle peut être l'utilité de cette substance qui se trouve si généralement répandue, qui recouvre les hémisphères et le cervelet ? Jusqu'à ce jour elle a été appelée substance corticale : tout porte à la faire considérer comme la matière première des nerfs : il n'est pas une masse, pas de dilatation nerveuse, pas de ganglions qui ne soit recouverts ou formés de cette substance. Là, les filets nerveux sont plus sensibles qu'ailleurs ; en s'épanouissant ils enfoncent leurs pointes ou ramifications les plus déliées dans cette même matière.

Ces filamens ont une direction convergente dans les ganglions, et ils divergent ensuite.

Les diverses commissures de la masse encéphalique sont composées de filets nerveux ; la protubérance annulaire ou pont de Varolle doit être regardée comme la véritable commissure du cervelet.

Le corps calleux est la grande commissure des deux hémisphères du cerveau; elle est formée par

des filamens transversaux prolongés dans les deux masses latérales, et qui en proviennent.

La commissure antérieure est composée de filets nerveux rentrans du lobe moyen de chaque côté; elle se présente sous la forme d'un gros cordon médullaire.

Quant à la commissure du cervelet ou pont de Varolle, sa composition de filamens nerveux est très-évidente; et c'est avec beaucoup de raison que Vicq-d'Azir l'a regardée comme une masse médullaire qui n'étoit pas confusément pétrie; ces filets nerveux prennent leur origine dans les deux moitiés du cervelet, où ils sont divergens, et deviennent de véritables nerfs rentrans par leur convergence vers la protubérance annulaire, à laquelle ils arrivent, et qu'ils forment manifestement.

Cette direction est précisément inverse de celle des nerfs sortans, qui divergent en éventail dans toute la masse du cervelet.

Par là on voit qu'il s'établit deux systèmes nerveux distincts : l'un, né de la superficie, va et converge vers le centre; un autre, précisément contraire, va du centre à la circonférence, ou à l'extérieur.

Les cordons nerveux qui forment les deux hémisphères du cervelet passent au-dessous de ceux qui convergent pour la formation du pont de Varolle,

et s'enfoncent d'arrière en avant dans la profondeur de cet organe.

De toute la circonférence et périphérie des hémisphères du cerveau, naissent également les nerfs rentrans ou convergens qui vont former des réunions ou commissures; ils sont opposés aux nerfs sortans ou divergens.

Ainsi donc il n'est aucune partie de la superficie de la masse cérébrale qui n'ait des nerfs rentrans et qui ne leur donne naissance; mais il ne faut pas oublier que cette surface est repliée sur elle-même, et qu'ainsi quelques-uns de ses points semblent faire partie de son intérieur. La commissure antérieure, qui est la réunion des nerfs rentrans du lobe moyen, est voisine du septum lucidum. Cette cloison transparente est une espèce de commissure formée par des fibres superficielles venant de la base du cerveau entre le lobe moyen et le lobe antérieur. M. Gall est le premier qui ait remarqué cette disposition particulière et qui en ait entrevu l'action; tous les autres anatomistes avoient vu l'organisation des parties centrales ou commissures, excepté celle du *septum lucidum.*

Mais ce qui n'a point été remarqué par les anatomistes anciens ou modernes, c'est la liaison de toutes ces parties, le déplissement de toutes les

circonvolutions, l'analogie des diverses commissures et la disposition pareille de la cloison transparente.

L'origine de la commissure antérieure et sa divergence en éventail dans les lobes moyens, se trouvent très-bien dessinées dans une des planches de Vic-d'Azir.

On pourroit, jusqu'à un certain point, comparer la disposition des nerfs, dont les uns sont sortans et divergens, et les autres rentrans et convergens, à la disposition du système sanguin, qui présente des vaisseaux sortans et allant dans toutes les parties, c'est-à-dire, les artères; et d'autres vaisseaux revenant de toutes les parties et convergent vers le centre, c'est-à-dire, les veines. En sorte qu'il y auroit des nerfs artériels et des nerfs veineux; hypothèse séduisante, puisqu'elle se lie assez bien à quelques idées et même à quelques faits physiologiques.

On remarque que les animaux dépourvus du lobe moyen du cerveau, tel que le veau, ont leur commissure antérieure formée par la convergence de deux racines principales ramifiées dans les lobes antérieurs.

Le corps calleux, fort improprement appelé ainsi, puisqu'il offre beaucoup de mollesse, forme la plus grande de toutes les commissures; il est replié et plus épais en devant et en arrière; il

se trouve continu aux deux hémisphères, qui peuvent être déplissés et épanouis.

Le docteur Gall a très-ingénieusement simulé ce plissement du cerveau sur lui-même, en se servant d'une serviette : il est difficile de décrire ce procédé, je dirai sommairement que le corps calleux se trouve représenté par un rétrécissement dans la partie centrale, et que les quatre angles du linge, repliés en en bas et en-dessous, donnent des masses latérales elliptiques qui représentent les lobes et les hémisphères du cerveau.

Mais le docteur Gall n'a donné que comme une hypothèse, les deux espèces de nerfs, divergens et convergens.

Un fait très-positif, et d'une inspection facile, c'est que les fibres nerveuses ou médullaires sont de deux classes, sous le rapport de leur direction : celles longitudinales et celles transversales.

Le corps calleux ou grande commissure du cerveau, la commissure proprement dite antérieure, celle postérieure, le pont de Varolle ou commissure du cervelet, etc., sont composés de fibres transversales continues en éventail dans les masses latérales du cerveau ou du cervelet. Ce sont là les nerfs rentrans ou convergens.

La moelle épinière, les corps pyramidaux, les jambes ou pédoncules du cerveau et du cervelet,

les nerfs dessens, sont plus ou moins longitudinaux: ce sont les nerfs divergens de la nouvelle doctrine. L'entrecroisement très-manifeste des deux faisceaux de la moelle allongée au-dessous des corps pyramidaux, est un fait très-important et dont il faut tenir un compte particulier.

Dans les corps striés, rien de plus évident que les faisceaux nerveux qui y prennent naissance pour fortifier ceux qui viennent des éminences pyramidales.

Ne seroit-il pas possible que chaque faisceau fût un organe propre à chaque faculté de l'esprit?

Les nerfs olfactifs, les nerfs optiques et acoustiques, sont des assemblages d'une grande quantité de filets nerveux réunis en cordons : n'y a-t-il pas une certaine analogie entre eux et ceux des corps striés? A la vérité, ces nerfs optiques et olfactifs sont séparés, et ceux des corps striés sont réunis; mais cette différence est-elle essentielle? M. Gall ne le croit pas.

Les nerfs des sens sont séparés, parce qu'ils reçoivent chacun des impressions isolées et indépendantes les unes des autres.

Les filamens nerveux des corps striés ne seroient-ils pas rapprochés à cause de la liaison et de la série des facultés intellectuelles auxquelles ils appartiennent? Des considérations d'anatomie comparée fortifient cette présomption. En effet,

pour avoir des notions lumineuses sur l'homme, qui est l'être le plus parfait et le plus composé, il faut le rapprocher sans cesse des animaux.

Dans le polype, par exemple, le système nerveux est épars dans la substance grisâtre, et la nature ajoute dans les animaux qui s'en rapprochent le plus, des amas particuliers pour la formation des nerfs olfactifs, optiques, etc.; c'est ainsi que naissent les sens.

Dans les poissons, la nature ajoute de nouvelles masses, fort petites à la vérité, et qui ne procurent encore que des facultés très-bornées.

En agrandissant ces masses, la nature agrandit proportionnellement les facultés.

Dans la souris et dans le rat, dont le cerveau est, pour ainsi dire, comme un sac, et privé de circonvolutions, il y a peu de facultés cérébrales et peu d'entendement : on doit en conclure que l'intelligence augmente avec les masses et avec les circonvolutions plus grandes et plus multipliées.

Dans les mammifères, le cerveau augmente dans ses masses et dans le nombre de ses parties : l'augmentation proportionnelle des facultés se rencontre toujours simultanément.

Le cerveau de l'homme est le plus parfait, le plus volumineux et le plus subdivisé.

S'il étoit possible d'ajouter des masses au

cerveau des poissons, on pourroit, en quelque sorte, en faire un cerveau humain; de même qu'en retranchant successivement les masses, les parties et les circonvolutions du cerveau de l'homme, on pourroit former, en décroissant, le cerveau d'un bœuf, d'une souris, d'un poisson, et ainsi de suite.

Quand on voudra comparer le cerveau des animaux dans ses masses et ses parties, on est sûr de trouver constamment cette proportion, par rapport à l'état des facultés intellectuelles.

Le cerveau du bœuf manque des parties moyennes, il a seulement les circonvolutions inférieures : ces dernières sont le siége des fonctions cérébrales communes à l'homme et au bœuf.

Le cerveau de l'homme est celui dont le développement antérieur ou frontal est plus considérable; le bœuf n'a presque rien dans cette partie; donc il y a là des organes qui manquent dans le bœuf et se trouvent dans l'homme : un très-grand nombre d'animaux présente la même disposition

La substance grisâtre est la source de tous les rameaux nerveux, chaque masse grise donne naissance à des filamens de nerfs différens.

Constamment les nerfs sont renforcés par des ganglions ou masses ganglionnaires destinés,

sans doute, à modifier les directions ou les fonctions des nerfs.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici gravés, les dessins que nous avons faits des diverses démonstrations anatomiques de M. Gall ; mais nous espérons pouvoir les placer à la suite de l'exposition de cette doctrine. Il sera plus facile de saisir les différentes parties à l'aide de ce moyen que nous nous empresserons de présenter à nos correspondans, par la voie de ce Bulletin.

MÉDECINE. CHIRURGIE.

Observation d'une anorexie produite par une tumeur de la membrane muqueuse de l'estomac, par AND. MATTHEY, *docteur-médecin, correspondant de la Société à Genève.*

Ce n'est que par les signes extérieurs que nous pouvons distinguer et connoître les maladies, même les plus cachées ; et lorsque ces signes viennent à manquer, ou n'offrent point de caractère propre à rapprocher la maladie actuellement observée, de quelque maladie déjà connue, on voit le médecin errer dans le vaste champ des conjectures.

C'est alors que sont bien fondés les reproches faits à la médecine, ou plutôt aux médecins, qui, par un malheur attaché à la condition humaine, est sujet à se tromper, faute de lumières ou de connoissances. Ne craignons donc point d'avouer nos erreurs, et faisons en sorte que cet aveu, qui n'a rien de déshonorant, soit profitable à nos collègues.

M. C***, âgé de 75 ans, d'une bonne constitution, avoit eu des ulcères gangreneux aux jambes, et un catarrhe pulmonaire dans le courant de l'hiver 1804. Tant qu'il garda le lit l'appétit fut bon; il se perdit lorsque le malade se leva et quitta la chambre pour se promener en plein air, ses ulcères étant cicatrisés.

Au mois de mars 1805, dégoût très-prononcé, langue saburrale, douleur obtuse dans l'hypocondre gauche, surtout pendant l'acte de l'inspiration; d'ailleurs, point de mal de cœur, point de vomissement, point de douleur à l'épigastre, point d'oppression, peu de toux; pouls naturel, ainsi que les digestions. — Je prescrivis un vomitif et un vésicatoire sur le côté douloureux; il n'y eut point de soulagement, le dégoût fut le même.

Ce dégoût, cette horreur de tout aliment solide ne put être vaincu par les remèdes toniques de toute espèce: rhubarbe, vin amer de la phar-

macopée de Genève, etc.; la résine de quinquina parut seule diminuer un peu cette aversion pour la nourriture ; mais son heureuse influence dura peu; l'anorexie surmonta le remède, quoiqu'on l'eût porté à une haute dose ; il fallut y renoncer.

Il ne fut pas possible de faire prendre des acides, pas même l'acide citrique, le malade ayant toujours témoigné une répugnance invincible pour ces substances, qu'il assimiloit à quelque chose de *gâté*, de *tourné*, ce sont ses expressions. La langue se couvroit d'un enduit noirâtre; il augmenta chaque jour, jusqu'aux approches de la mort.

Au mois d'août, le malade étant dans le même état, je demandai les conseils d'un ancien praticien, lequel, après avoir bien palpé le malade, et s'être assuré qu'il n'y avoit obstruction ni squirre nulle part dans l'abdomen, pensa pourtant que le foie pourroit bien être le siége du mal, ses fonctions étant altérées d'une manière particulière et cachée. En effet, les selles étoient naturelles, bien colorées; le malade ne se plaignoit point de mauvais goût, ni de douleur à l'hypocondre droit, lors même que les mains le pressoient avec force. Les urines étoient naturelles, citrines, la peau de couleur ordinaire ; mais cette noirceur de la langue, cet insurmon-

table dégoût... On essaya les sucs d'herbes joints à un élixir tonique et purgatif dont on augmenta progressivement les doses.

Le 29 août, trois jours après l'emploi de ces remèdes, rougeur de la face, malaise général, sentiment pénible à l'épigastre, pouls fréquent. — Quatre sangsues appliquées au fondement soulagèrent un peu le malade.

Le 30, impossibilité de se soulever, perte du mouvement du côté gauche; il ne répond que par monosyllabes; pouls fort et fréquent. — Vésicatoire à la nuque et aux jambes; potion éthérée.

Le soir, il remue également tous ses membres; il souffle en avalant. — Emulsion huileuse.

1er. septembre. Même état; douleur générale, pouls moins fréquent, enrouement augmenté, plaintes. — Forte décoction de quinquina avec l'esprit de nitre dulcifié (acide nitrique alcoholisé).

2 septembre. Perte de connoissance, rougeur et sueur de la face, pouls fréquent, résistant, pupilles contractées, urines involontaires d'une odeur piquante, ammoniacale, rendues avec douleurs; (les plaintes du malade augmentoient au moment de leur émission); serrement des mâchoires et des lèvres, lorsqu'on veut le faire boire.

3 idem. Mêmes symptômes; chaleur vive de la

la peau sans sueur ; pouls très-fréquent, foible ; respiration plus courte.

Le soir. Respiration précipitée, yeux ternes ; mort à deux heures de la nuit.

L'ouverture du cadavre fut faite par M. Jurieu, fils ; nous trouvâmes :

1°. Une adhérence de la dure-mère au crâne dans toute son étendue, avec apparence d'inflammation ; le cerveau d'une consistance mollasse ; dans les ventricules, liquide troublé par la substance macérée du cerveau ; à la base du cervelet, matière puriforme, une cuillerée à bouche environ ;

2°. Dans la poitrine ; adhérence légère du poumon à la plèvre costale du côté gauche ; adhérence semblable à une colonne charnue de la longueur d'un pouce et de six lignes de diamètre. Rien de particulier dans le poumon et dans le cœur ;

3°. Dans l'abdomen, forte adhérence du côlon et de l'estomac au foie. Cet organe, verdâtre à l'extérieur, nous parut très-sain à l'intérieur ; la vésicule remplie d'une bile ordinaire, sans concrétion biliaire. L'estomac légèrement phlogosé à l'extérieur, fit voir à son ouverture toute la membrane muqueuse couverte d'une mucosité rosée semblable à de la lie de vin rouge ; et à la face postérieure et près du pylore, une

tumeur fongueuse de la membrane muqueuse, assez semblable à une saucisse de foie de porc, de l'étendue de deux pouces, et de la hauteur d'un pouce environ. Le pylore et les autres viscères étoient dans l'état sain.

Cette histoire, et l'inspection cadavérique, ne prouvent-elles pas également l'insuffisance de l'art médical dans le traitement des altérations profondes du tissu des organes essentiels à la vie, et l'avantage inappréciable de bien connoître les maladies, pour être à même de les soigner convenablement, et de prévoir leur terminaison heureuse ou funeste?

Si non prosis saltem, non noceas.

Observation sur une occlusion complète de la glotte, par le développement graduel de deux hydatides, qui n'ont pu être reconnues qu'après la mort; par M. DELORME, *chirurgien de première classe de la marine à Brest, correspondant de la Société.*

Les maladies qui peuvent affecter l'œsophage ou la trachée artère, produisant presque toujours des accidens très-graves, ont été, dans tous les temps, un sujet de recherches sur les moyens de les prévenir, ou d'y remédier. Le savant mémoire d'Hévin, inséré dans le premier volume de ceux de l'Académie royale de chirurgie, ne

laisse rien à désirer relativement aux corps étrangers venus de l'extérieur; mais la circonstance la plus funeste, et, en même temps, la plus insidieuse, est celle où un polype, ou une tumeur quelconque, annoncés par des signes équivoques, se développent dans ces parties. La terrible maladie désignée sous le nom de *croups*, a dû être long-temps rangée dans cette classe. Aujourd'hui même, que cette affection est mieux connue, il résulte de toutes les observations publiées, qu'elle est particulière à l'enfance et à certaines régions du globe; tantôt primitive, tantôt consécutive, quelquefois épidémique, elle est presque toujours mortelle avant l'âge de trois à quatre ans.

La maladie qui fait le sujet de l'observation que j'ai été à même de recueillir à l'hospice principal de la marine à Brest, dans la salle qui m'est confiée, tout-à-fait étrangère à la marche et à la forme des angines tonsillaires, étant, je crois, le premier exemple de cette nature, sa publicité peut avoir un but utile relativement à l'histoire du *croups*, affection avec laquelle elle a peut-être quelque analogie, relativement à son siége. J'en soumets la discussion à la Société médicale d'Emulation de Paris, dont je recevrai les avis avec reconnoissance; je me bornerai à rapporter le fait, aussi exactement qu'il me sera possible.

Pierre Joly, cap de forçats à Brest, d'Angers (Mayenne et Loire), âgé de 44 ans, tempérament bilieux, sec, né de parens sains, dont la profession étoit celle de cultivateur, au service depuis douze ans, eut, en 1802, une blénorrhagie qui fut bien guérie, et, depuis cette époque, deux fois la gale, qui fut aussi guérie par les moyens ordinaires. Impliqué dans un vol, et se trouvant dans l'attente d'un jugement, il fit, en mai 1807, dans notre salle, une fièvre adynamique, après laquelle il y eut tendance à l'hydropisie ascite. On le mit pendant dix-sept jours à l'usage de la teinture de digitale, et il sortit guéri le premier juin.

Le 13 du même mois, il fut apporté à l'hôpital dans la même salle, se disant malade depuis neuf à dix jours, et présentant les symptômes suivans : oppression ; respiration sifflante pendant le sommeil, qui n'en étoit cependant pas troublé ; bruit plus fort dans l'inspiration que dans l'expiration ; face décolorée, jaunâtre ; œil abattu, sclérotique légèrement teinte de jaune, lèvres pâles et grosses ; langue large, humectée, et marquée suivant sa longueur, de stries jaunâtres à la base ; peau sèche et chaude ; pouls foible. Le malade indique que quelque chose le gêne dans le larynx ; ni douleur, ni chaleur, ni gonflement, ni changement de couleur à la peau.

L'intérieur de la bouche exploré, ne présente rien de particulier; le malade n'a avalé aucun corps étranger; cette gêne n'a pas paru tout à coup, mais a augmenté graduellement; la première impression a été ressentie pendant le jour, et il n'a jamais rien éprouvé de semblable. Du reste, nul dérangement marqué dans l'exercice des fonctions; seulement, constipation.

Le 14, onzième jour de la maladie. Eau minérale, tisane d'orge oxymellée; vomissemens abondans de matières bilieuses, deux selles; un peu de mieux le soir.

Le 15, douzième jour. Le sommeil a été profond, mais la respiration tellement sifflante, qu'elle s'entendoit de très-loin dans la cour de l'hospice; déglutition difficile, surtout des boissons; infusion de bourrache oxymellée, looch avec l'ipéca.

Le 16, treizième jour. Il a été vu par M. Duret, qui n'a rien aperçu, malgré l'exploration la plus exacte.

Même prescription, plus huit grammes (deux gros) d'acétate d'ammoniaque (esprit de mendererus) par pinte de tisane.

Le 17, quatorzième jour. Même bruit, sommeil profond; même prescription; application d'un cautère potentiel à la nuque; difficulté d'avaler. Le bruit est moindre pendant l'état de veille;

même prescription; scarification de l'escarre.

Le 18, quinzième jour. Même bruit, sommeil profond.

Le 19, seixième jour. Idem; un $\frac{1}{2}$ décigramme (un grain) d'extrait d'opium en deux pilules pour tâcher de provoquer la transpiration.

Le 20, dix-septième jour. Même prescription que les jours précédens; le bruit a beaucoup diminué; un peu d'appétit.

Depuis le 20 juin jusqu'au 10 juillet, état stationnaire; le bruit avoit cessé pendant trois ou quatre jours; il a reparu le 10 juillet.

Le 13 juillet au matin, messieurs les officiers de santé en chef faisant leur tournée, je leur montrai ce malade qui se promenoit dans la salle. Il leur dit qu'il n'éprouvoit autre chose, qu'un sentiment de gêne dans le larynx.

Le 14 au matin, quarantième jour de la maladie, on est venu m'annoncer qu'on avoit trouvé ce malade mort dans son lit, à deux heures et demie.

Pendant le séjour de cet homme dans la salle, le pouls a presque toujours été foible, mais régulier. Il n'y a eu aucun trouble dans les idées. L'appétit a été assez bien jusqu'au 7 juillet; le malade étoit seulement retenu par la gêne qu'il éprouvoit en avalant, surtout les liquides, qui excitoient la toux.

Ouverture du cadavre.

Nulle lésion extérieure. La face et les lèvres violettes; écume à la bouche.

Tout le bas-ventre dans l'état naturel. Dix-neuf lombrics vivans, dans le jejunum et l'iléon.

Les poumons affaissés et mollasses, de couleur ordinaire à l'âge. L'oreillette et le ventricule droits gorgés de sang, ainsi que la veine cave supérieure; les cavités gauches presque vides.

Le cerveau et ses enveloppes dans l'état naturel.

Une incision a été faite horizontalement d'une des branches de la mâchoire inférieure, à l'autre, dans la direction de la bouche. Les apophyses condyloïdiennes sciées, la mâchoire abaissée sur le cou a laissé apercevoir facilement l'intérieur de la bouche, qui, à la première vue, n'a rien présenté de particulier. Une autre incision horizontale, faite au-dessus du sternum et des clavicules, et comprenant avec les tégumens de la partie antérieure du cou, le muscle peaucier, les sterno-cleïdo-mastoïdiens, omoplato-hyoïdiens, sterno-hyoïdiens, et sterno-thyroïdiens, a isolé ces parties du sternum et de la moitié interne des clavicules qui ont été sciés; ainsi la trachée artère et l'œsophage ont été conservés dans leurs rapports, et découverts le plus

bas possible. La mâchoire a ensuite été detachée de la langue, et des muscles formant le plancher inférieur de la bouche. Alors, on a aperçu très-distinctement, derrière, et sous l'épiglotte, à l'endroit de l'union de l'œsophage avec la partie postérieure du larynx, deux vésicules demi-transparentes, de la grosseur d'une petite noix, ovalaires, compressibles, ayant leur grand diamètre d'avant en arrière, adossées l'une à l'autre, occupant une partie des ventricules (surtout la vésicule droite), et s'avançant vers les ligamens épiglottiques, ayant leur bord libre en avant et en dedans, et oblitérant totalement la glotte. Une des deux ayant été crevée parce qu'un des assistans, plus curieux que discret, y porta le doigt, il s'en écoula une matière claire, filante, semblable à de l'albumine, et elle s'affaissa. L'œsophage ayant été divisé postérieurement suivant sa longueur, la maladie fut parfaitement à découvert.

Cette pièce a été présentée à MM. les membres du conseil de santé de la marine, qui l'ont examinée avec le plus grand intérêt. M. Duret, chirurgien en chef adjoint au département de la marine de Brest, a pensé, que si un cas semblable, se présentoit de nouveau, la laryngotomie faite sur la membrane crico-thyroïdienne dans le lieu d'élection, anticipant même un peu sur le cartilage thyroïde, pourroit être avantageuse; et il l'a prati-

quée sur la pièce. Les bords de la division écartés, on a aperçu les deux vésicules, qui auroient pu être facilement enlevées, avec les précautions convenables, si leur existence eût été soupçonnée : le succès de l'opération eût été d'autant plus certain, que la trachée artère, examinée intérieurement au-dessous de cette incision, jusqu'aux bronches, n'a rien présenté de semblable à la maladie de la glotte.

Curieux d'observer plus exactement ces petites poches, je m'empressai de recueillir la pièce, pour les comparer aux descriptions d'hydatides, données par Valérian Brera, Bonnafox, Mangeot et Bosc, dont les ouvrages étoient ouverts devant moi.

La petite vésicule restée intacte, a été conservée en place, crainte de la déchirer. Lisse et polie, demi-transparente, d'une consistance plus ferme que celle du côté opposé, adhérente aux parties voisines par sa demi-circonférence externe, libre en devant, et seulement adossée à l'autre par le bord interne, elle contenoit une liqueur limpide, dans laquelle nageoit un flocon blanchâtre, semblable à celui qu'on trouve dans le blanc d'un œuf frais, mais beaucoup moins gros. Ce corps occupoit la partie antérieure de la vésicule; et en l'examinant de plus près, j'y ai aperçu, dans le centre, un

point brun gros comme la tête d'une petite épingle. Privé du secours d'un microscope, je n'ai pu, à la simple loupe, y découvrir aucun mouvement, ni aucune organisation. Peut-être qu'avec de bons instrumens j'aurois été plus heureux; peut-être, aussi, le temps qui s'étoit écoulé depuis la mort du malade, et une température différente avoient-ils fait périr l'animal; ou bien même, l'hydatide n'étoit-elle pas encore parvenue au point d'accroissement nécessaire pour laisser apercevoir ses organes. La poche ouverte avec précaution, la liqueur a été recueillie dans une cuiller; elle étoit absolument insipide, et sans odeur; mêlée avec l'acide acéteux et l'alcohol, séparément, elle leur a donné une couleur louche, mais n'a point formé de flocons; le corps blanchâtre seulement a un peu durci. Placée dans une petite cuiller, au-dessus de la flamme d'une chandelle, elle est restée fluide au centre, et s'est coagulée vers les bords.

L'opinion des auteurs a singulièrement varié sur la nature des hydatides; elles sont moins communes dans l'homme que dans les animaux. Ce qui paroît bien extraordinaire, c'est que le célèbre Lecat a été jusqu'à dire (1) que l'œil étoit une

(1) Traité des Sens, vol. II, page 165.

hydatide parfaite, et celle-ci, un œil ébauché. Hartmann découvrit, dit-on, un des premiers (1), leur animalité, confirmée depuis par les travaux de Cuvier, Bosc, Lamarck, et plusieurs autres. Cependant, M. Bosc dit (2) qu'il faut une longue suite de tentatives, lors même qu'on est certain de leur présence, pour pouvoir découvrir leur tête. M. Mongeot rapporte (3), que le corps n'est pas toujours facile à reconnoître; et ce qui l'atteste, ce sont les descriptions variées qui en ont été données. Quelle que soit, au reste, l'origine de ces bizarres productions, des faits nombreux ont prouvé qu'elles sont rarement une maladie primitive, mais bien le résultat d'un état atonique local ou général dans les sujets qu'elles affectent, et qu'elles n'entraînent pas essentiellement la mort, puisqu'on en a trouvé chez des hommes qui ne s'en étoient jamais plaints.

Le malade dont il est question dans notre observation, s'est trouvé dans une circonstance extraordinaire, et la maladie a marché avec des symptômes insidieux, contre lesquels il seroit bien

---

(1) Éphémér. des Curieux de la Nature, IVme. année, décembre 1686.

(2) Obs. LXXIII. Hist. nat. des vers, vol. I, pag. 314.

(3) Dissert. sur les Hydatides, page 24.

important de se prémunir dans un cas semblable! On a pu remarquer qu'il n'y a eu aucun signe patognomonique, si ce n'est le sentiment de gêne dans le larynx, ce qui peut encore se rapporter à toute autre affection de la même partie. Dès l'entrée du malade à l'hôpital, le sifflement et la gêne dans le larynx ayant présenté quelqu'analogie avec le croups, lors de son invasion, ont été combattus par les moyens appropriés. L'établissement du cautère à la nuque avoit paru opérer du soulagement; seulement la déglutition (des liquides surtout) étoit toujours difficile.

Sans doute l'introduction d'une sonde de gomme élastique dans la trachée artère, par la glotte, ou l'opération de la laryngotomie, auroient été les moyens employés, s'il y avoit eu la moindre apparence du danger de suffocation pendant les quarante jours qu'a duré la maladie; mais cet homme n'a jamais indiqué, ni paru éprouver qu'un sentiment de gêne. Comment expliquer sa mort subite? seroit-ce parce que, pendant son sommeil, il se sera trouvé dans une situation telle, que les deux vésicules auront présenté tout à coup leur bord libre à l'ouverture de la glotte, et l'auront fermée absolument? seroit-ce parce qu'elles auront été remplies tout d'un coup? Les hydatides jouissoient-elles d'un mouvement propre? ou bien, cette cause pre-

mière, parfaitement inconnue, qui préside à la vie de tous les organes, avoit-elle abandonné le poumon, alors même que l'air pouvoit encore y pénétrer? C'est ce que je n'ose décider.

L'élasticité, la consistance ferme des cartilages du larynx, et le siége de la maladie à sa partie postérieure et supérieure, expliquent le non-gonflement apparent des parties environnantes. La formation graduelle, et lente, d'un corps mou, compressible, lisse et poli, dont l'accroissement a paru se faire d'arrière en avant, explique le défaut de douleur, et l'existence du sentiment de gêne, et le plus de difficulté dans la déglutition que dans la respiration. La chaleur, et le changement de couleur à la peau et aux parties intérieures, qui auroient annoncé une inflammation active, ont dû manquer par la même raison.

PHYSIQUE.

Instruction sur l'usage du Baromètre à la mer; Mémoire du professeur MULTEDO, *membre de l'Institut de Gènes, traduit de l'italien par* J.-B. MONZIE-LASSERRE, *docteur en médecine, chirurgien entretenu de la marine, correspondant de la Société.*

Parmi les nombreuses découvertes faites en

physique pendant le dix-septième siècle, on doit une place distinguée à celle de Richer qui, le premier, a fait connoître que la force de gravitation diminue progressivement du pôle à l'équateur : c'est au pendule que ce savant dut cette vérité. Envoyé à Cayenne par l'Académie des Sciences de Paris, pour faire des observations astronomiques, il fut surpris, en arrivant dans cette île (5 degrés latitude nord), de voir que le pendule de son horloge oscillatoire donnoit par jour 148 vibrations de moins qu'à Paris, et déterminoit conséquemment un retard quotidien de 24′ 28″, ce qui l'obligea à diminuer d'une ligne et un quart la longueur du pendule, pour réduire précisément à 24 heures par révolution diurne celles des indicateurs qui en mesurent la durée.

Plusieurs autres célèbres physiciens vérifièrent cette découverte après lui. En se transportant sur différens points du globe, ils reconnurent que ce phénomène général se déduisoit de la combinaison des deux forces centripète et centrifuge, que la longueur exacte du pendule qui bat les secondes, étoit de 3 pieds 9 lignes 17 centièmes pour la Laponie, de 3 pieds 8 lignes 67 centièmes à Paris, et de 3 pieds 7 lignes 70 centièmes sous l'équateur; d'où il résulte que la gravité diminue progressivement du pôle à la ligne

équinoxiale. En mesurant cette diminution par le racourcissement du pendule, on peut établir qu'il est plus long de 2 lignes 40 centièmes aux pôles que sous l'équateur.

Bouguer, se trouvant en Amérique, voulut déterminer la longueur du pendule à différens degrés d'élévation au-dessus du niveau de la mer. A Quito, pays situé à o de latitude, étant parvenu sur le sommet d'une montagne à 1466 toises au-dessus du niveau de la mer, il trouva qu'il falloit diminuer le pendule de 33 centièmes de ligne : s'étant élevé ensuite sur la cime du Pichincha, à 968 toises au-dessus du premier point d'observation, et de 2434 au-dessus du niveau de la mer, il fallut de nouveau racourcir le pendule de 19 centièmes de ligne; ce qui prouva non-seulement que la force de gravitation étoit moindre sous l'équateur que sous les autres latitudes, mais encore que cette diminution suivoit directement les proportions de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Cette expérience étoit conforme à la théorie, puisque dans la rotation de la terre, à sa surface, la force centrifuge est d'autant plus prononcée et celle de gravitation d'autant moindre, que les cercles parcourus, dans un temps donné, sont plus grands.

Les expériences sur le baromètre et sur le

pendule donnent des résultats conformes : si nous rapprochons, sur tous les journaux météorologiques, les observations faites sur le premier instrument à différentes latitudes et réduites au niveau de la mer, nous verrons que les plus grandes élévations barométriques coïncident avec le rapprochement du pôle ; et en effet, le baromètre mesurant le poids de l'air, et la gravité de celui-ci étant moindre, en raison de la force centrifuge plus grande sous l'équateur que près les pôles, il s'ensuit que le poids de l'atmosphère qui presse sous le mercure du baromètre, sera, toutes choses d'ailleurs égales, moins considérable sous la ligne équatoriale que dans les régions polaires et conséquemment que le baromètre s'élève moins dans le premier cas que dans le dernier.

Cette différence est beaucoup plus sensible dans le baromètre que dans le pendule puisqu'elle n'est que de deux lignes 4 dixièmes dans celui-ci, tandis que (autant qu'on peut estimer) elle est de plus de deux pouces dans le baromètre.

J'appellerai cette différence, variation barométrique de lattitude. Pour utiliser le baromètre a bord des vaisseaux, il est surtout nécessaire de connoître cette variation et de la déterminer d'une manière précise, d'après des observatoins exactes et multipliées, recueillies dans les divers

verses latitudes et faites ou réduites au niveau de la mer. Si un navigateur vouloit rendre raison des phénomènes météorologiques par l'état du baromètre dans une latitude particulière, il tomberoit dans la même erreur qu'un astronome qui, parcourant divers pays éloignés les uns des autres, se serviroit, pour ses observations, d'un pendule, auquel il laisseroit toujours la même longueur qu'il auroit d'abord établie pour la latitude de son point de départ.

Mais on me demandera pour quelle raison entre le maximum et le mininum d'élévation barométrique, j'ai choisi le premier terme pour déterminer la variation en latitude, de préférence au dernier? A cela j'oppose l'opinion où je suis, que le plus élevé, représentant l'état le plus pur de l'atmosphère, lorsqu'elle n'est troublée par aucune action étrangère; il semble qu'il doit être plus fixe et plus constant que le minimum qui, indiquant l'état de l'air altéré par des causes accidentelles quelconques, dont la force et la valeur sont si difficilement appréciables, ne nous permet pas de connoître jusqu'à quel point elles peuvent l'alléger : c'est pourquoi je considère le maximum d'élévation comme le terme qui nous désigne cet état de l'atmosphère où elle est libre et dégagée de toute force perturbatrice; alors l'élévation de la colonne de

mercure est le résultat de sa seule pression ou de sa gravité.

Cependant, pour que l'usage du baromètre puisse être d'une grande utilité à bord des bâtimens, il faut, avant tout, fixer la variation barométrique de latitude par des observations exactes faites ou réduites au niveau de la mer sur différens points de la terre. Ces observations, qui doivent être suivies pendant trois ou quatre ans, serviront également à fixer ce que j'appelle stade barométrique, sur lequel devront s'établir, à la mer, tous les pronostics météorologiques des navigateurs qui la parcourent.

J'entends par stade barométrique, l'intervalle gradué en pouces et lignes, dans les limites duquel s'élève ou s'abaisse ordinairement la colonne de mercure dans chaque latitude de la terre. Cet intervalle varie pour l'étendue et pour la hauteur : il est plus étendu dans les hautes latitudes que dans les autres, puisque, par exemple, à St. Domingue (18d. lat. n.), le mercure se meut seulement dans l'espace de 8 ou 9 lignes, tandis qu'entre les 44e. et 45e. degrés, il se déplace dans l'étendue de 17 à 18 lignes ; ainsi elle est d'autant plus grande qu'on avance davantage vers les pôles. L'intervalle varie pour la hauteur, puisqu'à St. Domingue le mercure qui est constamment entre 26 pouces 3 lignes et 27 pouces,

est inférieur au stade de Gènes, où le mercure est toujours entre 27 pouces et 28 pouces 6 lignes.

Ce stade doit être fixé pour chaque degré de latitude : avant ce travail, on ne doit pas espérer un grand avantage sur mer de l'emploi du baromètre ; et en effet, quand il marque, par exemple, 27 pouces sous le 45ème. degré latitude nord, au niveau de la mer, celle-ci et l'atmosphère sont toujours dans une violente agitation ; tandis que sous les tropiques le même degré sur le même instrument est un indice assuré que l'atmosphère et la mer sont ou vont être dans un état parfait de calme et de tranquillité.

Ainsi, l'observateur qui navigue et passe d'une latitude à l'autre, privé de ces instructions, ne sauroit obtenir du baromètre des indications certaines. Il est donc, je le répète, nécessaire de fixer par des observations faites au niveau de la mer, dans toutes les latitudes, les limites du stade barométrique ; et c'est dans la réunion de ces observations particulières et exactes, que les marins trouveront des règles pour le pronostic le plus approximatif possible des phénomènes naturels qui surviennent sur la mer et dans l'atmosphère.

Je vais donner maintenant le résultat des observations comparatives des variations barom-

triques et de l'état de l'atmosphère et de la mer, travail que j'ai commencé depuis plusieurs années et qui déjà peut être d'une utilité réelle pour les navigateurs qui fréquentent des latitudes voisines de la nôtre (Gènes $44^{d}. 25'$), ou pour servir d'exemple à ceux qui voudroient poursuivre les mêmes observations dans les autres latitudes.

Dans mon Mémoire météorologique, lu à l'Institut dans sa séance d'août 1802, j'ai annoncé que j'avois reconnu une correspondance entre les agitations de la mer et la descente du mercure dans le baromètre ; les observations à ce sujet que j'ai faites depuis lors, confirment cette vérité : que plus la mer est agitée, plus le mercure s'abaisse, et qu'il se soutient constamment élevé lorsque la mer est calme.

Il n'arrive jamais dans notre latitude, le mercure étant au-dessus de 27 pouces 10 lignes, que la mer soit sensiblement émue. Parfaitement tranquille quand le mercure est au-dessus de 28 pouces, elle commence à s'agiter lorsqu'il est descendu à 27 pouces 9 lignes, et son agitation augmente en raison inverse de la hauteur barométrique ; celle de 27 pouces 6 lignes correspond à une grosse mer ; à 27 pouces 4 lignes, il vente grand frais ; la tempête marquée par 27 pouces 2 lignes, devient furieuse à 27 pouces 10 lignes ; le mercure descend, mais très-rare-

ment, au-dessous de 27 pouces, et alors s'observent des ouragans terribles, fléaux mémorables que consigne l'histoire.

Quelque certains que soient les rapports des variations barométriques avec l'état de la mer, il n'est pourtant pas toujours vrai que, dans nos parages, elle s'élève par une conséquence nécessaire, toutes les fois que l'on observe les mêmes abaissemens barométriques. La position géographique de la mer *Ligurienne*, nous présente notre golfe ouvert du côté du S. O., un peu moins à la partie du sud, plus défendu vers le S. E., et du reste enfoncé dans les terres; il en résulte que la mer de Gènes ne peut s'élever que lorsqu'elle est battue par les vents du large. Le souffle impétueux des autres n'altère pas sa tranquillité et ne se fait violemment sentir que dans les parages découverts, relativement à leur direction. Aussi voyons-nous souvent le mercure descendre, survenir des tempêtes et des coups de vent de N., qui font seulement baisser les eaux de notre golfe, tandis que nous ne tardons pas à apprendre qu'ils ont déployé toute leur fureur plus loin, et que le même jour a été marqué par des naufrages. Il ne s'ensuit point de cela que le baromètre, dont les abaissemens désignent la *déquilibration* et le trouble de l'atmosphère par l'action d'un vent

quelconque ; présente un indice exclusif pour les vents du sud, qui seuls, comme je l'ai dit, bouleversent la mer sur nos côtes.

Les abaissemens du baromètre indiquent surtout avec certitude l'intensité des vents. Aucun d'eux ne devient violent, et la mer est tranquille lorsque le baromètre est au-dessus de 28 pouces à son niveau. On n'observe que des zéphyrs ou de petites brises, quand cet instrument marque 27 pouces 11 lignes ; au-dessous de 27 pouces 10 lignes, tous les vents, quelque direction qu'ils affectent, sont d'autant plus forts que le mercure est plus bas ; ils commencent à devenir impétueux à 27 pouces 6 lignes ; ils sont toujours orageux lorsque l'extrémité de la colonne approche le terme de 27 pouces : on ne l'y a jamais observé dans nos pays sans éprouver de violens coups de vent, soit de la partie du sud ou de la partie du nord ; il doit en être ainsi, puisque la cause qui agit sur l'atmosphère et sur la mer, est la même que celle qui agit sur le mercure.

Mais ce qui, après les travaux préliminaires dont j'ai parlé, doit rendre inappréciable cet instrument sur mer, c'est que ses divers degrés d'abaissement qui correspondent aux agitations de l'atmosphère et de la mer, précèdent ordinairement de 18 ou 24 heures le développement

des phénomènes qui troublent ces élémens; de plus, il est d'observation que la lenteur qu'affecte la colonne de mercure quand elle descend, se trouve dans les changemens indiqués; et que si les variations en moins sont précipitées, la même promptitude marque les révolutions annoncées. On a toujours vu que peu d'heures avant un ouragan, le mercure baissoit de 3 ou 4 lignes en très-peu de temps. Ainsi le marin observateur, trouvant dans les indications de cet instrument un garant sûr contre la surprise des coups de vent, des fureurs de la tempête et de la mer, a tout le temps de se mettre en mesure, et peut souvent prévenir, par des précautions nécessaires, de funestes événemens.

Le baromètre nous offre un autre signe non moins intéressant : si le tube qui contient le mercure a un diamètre de 3 ou 4 lignes (dimension suffisante pour que l'adhérence du verre ne soit pas un obstacle à la liberté de ses mouvemens), les variations futures du temps sont marquées par la concavité ou la convexité de la surface supérieure du mercure; elle devient concave, lorsque le calme de l'atmosphère et de la mer est menacé; elle est convexe, quand les agitations de l'une et de l'autre touchent à leur terme. Ce dernier signe est un présage certain que le mercure va remonter, que la tempête

va cesser et que la tranquillité atmosphérique va lui succéder. Aussi, au milieu de la tourmente, cet heureux indice doit-il ranimer le navigateur abattu et découragé, comme la consolante apparition de Castor et Pollux.

J'ai réuni dans ce court Mémoire tout ce que l'observation m'a fourni de certain et de bien avéré sur les rapports des variations barométriques, avec celles de la mer et de l'atmosphère dans notre pays. Si on la consulte avec la même attention et la même bonne foi dans toutes les autres latitudes ou climats, on pourra former un système, au moyen duquel le navigateur, sur quelque point du globe qu'il se trouve, éprouvera combien sont avantageuses les prénotions de l'approche et de la force des coups de vent que son vaisseau doit essuyer.

VARIÉTÉS.

Sociétés savantes.

L'Institut a adjugé, dans une séance publique, le prix annuel de 3000 francs, fondé par S. M. I. et R., pour le meilleur mémoire ou ouvrage produit pendant l'année sur le galvanisme: c'est M. Dévi qui l'a obtenu; on a inséré des extraits de son ouvrage dans les Annales de chimie. M. Gay-Lussac a fait connoître les motifs qui ont déterminé le choix de la commission. Ce physicien a surtout éclairé par des expériences très-bien faites, la science qu'on peut appeler la chimie galvanique. Il a prouvé, en quelque façon, que la cause des affinités

chimiques est la différence de l'état électrique naturel des molécules élémentaires des corps. Il est parvenu à décomposer les alkalis par l'influence galvanique ; ils sont formés d'oxygène et d'un métal particulier pour chacun.

On a donné le prix annuel, fondé par M. Delalande, pour l'auteur du meilleur mémoire ou du meilleur ouvrage publié pendant l'année, ou pour le jeune astronome qui donneroit les plus grandes espérances, à M. Olbers, doct.-médecin, qui a donné une méthode astronomique pour calculer les comètes, et qui a découvert quatre planètes en suivant une hypothèse qu'il a lui-même conçue.

M. Sessy, médecin, a obtenu la médaille destinée au meilleur mémoire sur la question relative aux animaux dormeurs, proposée par l'Institut de France. Le mémoire de M. Sessy porte pour épigraphe : *Il faut des faits et non des hypothèses.*

M. Fourcroy a lu un Mémoire sur le mucus animal ; il le regarde comme formant, joint à la matière de la bile, les substances cornées, telles que l'épiderme, les ongles, les poils, etc. ; il le considère aussi comme l'origine du gluten des calculs urinaires.

M. Cuvier a prononcé l'éloge de M. Broussonnet, et M. Delambre celui de M. Delalande.

La Société médicale d'Emulation de Paris a entendu plusieurs rapports sur les ouvrages qui lui ont été envoyés. M. Marc, chargé de faire connoître le premier volume du Journal de Médecine pratique du docteur Huféland, a cité entre autres, l'observation suivante :

Une femme étoit dans l'état le plus fâcheux d'atonie, à la suite d'une fièvre ataxique ; on ouvrit la veine médiane et on y injecta un mélange de mucilage de coing et de camphre en poudre ; la malade fut ranimée et rappelée à

la vie comme par enchantement ; le mieux s'est soutenu, et la santé est devenue parfaite après peu de temps.

M. Larrey, qui présidoit la séance, a remarqué que cette observation étoit en opposition directe avec le résultat des nombreuses expériences faites par Bichat et par lui-même sur différens animaux.

Une lettre de M. Vigné, adressée à M. Graperon, et communiquée à la Société, a été l'occasion d'une discussion sur le phénomène des combustions spontanées. M. Larrey croit que ces sortes de combustions ne dépendent point d'un genre particulier d'altération des organes, que la difficulté de brûler les corps s'oppose à l'admission des rapports que l'on a faits sur ce phénomène.

M. Graperon, sans nier la possibilité des combustions spontanées, trop bien prouvées, selon lui, par les faits publiés jusqu'à ce jour, pense que les diverses explications qui en ont été données, ne peuvent être admises ; il propose la suivante, comme une opinion sans doute très-hasardée, mais qui rendroit mieux raison de toutes les circonstances de ce phénomène : il rappelle que l'hydrogène phosphoré brûle avec une très-grande rapidité, que ses brûlures sont extrêmement intenses, et qu'il lui suffit d'une très-petite communication avec l'atmosphère pour brûler en entier et très-rapidement. Si l'on suppose ce gaz, pur ou mélangé de quelques autres gaz combustibles, contenu dans le tissu cellulaire d'une ou de plusieurs parties, il suffira d'une légère communication avec l'atmosphère pour qu'il y ait combustion rapide de toutes les parties molles, car l'inflammation du gaz contenu dans la première cellule, donnera lieu à l'ouverture des cellules, et ainsi successivement.

M. Marc réclame aussi en faveur des combustions spontanées ; il rapporte quelques faits à l'appui de son

opinion. Ce phénomène sera le sujet d'une seconde discussion dans une des séances prochaines.

Ouvrages parvenus à la Société.

Dissertation sur la manière la plus propre à prévenir les rechutes dans les fièvres intermittentes, déjà arrêtées par le moyen du quinquina, par Pierre Rubini; traduit de l'italien, par G.-G. Laffont-Gouzi, médecin de Toulouse.

Dissertatio de fallaci atque hocuo obturamenti in hæmorrhagiis uteri cohibendis usu, cum potiorum remediorum subjecta brevi expositione, à doctore Demangeon.

Des moyens de perfectionner la médecine et d'asseoir les bases les plus sûres de la salubrité publique, par le même.

Examen critique d'une doctrine dans l'art des accouchemens, par le même.

Essai de minéralogie économico-technique des départemens du Haut et Bas-Rhin, par J.-P. Graffenauer, docteur en médecine.

Notice historique sur les premiers faits qui ont amené la découverte du galvanisme, par M. Pitaro.

De la médecine légale, par M. Vigné, docteur en médecine, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Traité de physique et de chimie, par M. Jumelin.

Notices historiques lues à la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen, par Pierre-Aimé Lair, secrétaire de cette Société.

Essai d'une méthode analitique, appliquée à toutes les branches de la médecine, par J.-P. Maygrier, docteur-médecin.

Des principales sources des maladies chroniques, par H.-M. Hounau, docteur en médecine.

Numéro CXXXIV du Journal de Médecine, rédigé par M. Sédillot.

Observation sur une sciatique guérie par des bains de vapeur locaux, par M. Chardel, docteur en médecine, faisant le service de médecin en chef à l'hôpital Cochin, à Paris.

Observation sur l'inflammation de la plèvre, du péricarde, de la membrane muqueuse des intestins, avec présence de vers dans le canal cholédoque, par M. le docteur Broussais, médecin des armées.

Observation d'une opération de bronchotomie, par M. E. Petit, docteur médecin à Corbeil.

Nouvelles scientifiques.

Un chirugien, dont le nom ne nous est pas connu, prétend expliquer l'opacité de la cornée, qui vient à la suite de l'opération de la cataracte par extraction, en disant que la section de la cornée, dans la moitié de sa circonférence, en coupant les vaisseaux nourriciers de cette partie, la fait tomber en gangrène. Il pense qu'il est préférable de faire la section beaucoup plus petite, malgré le principe des auteurs, qui recommandent d'inciser la moitié de sa circonférence, pour donner un passage plus libre au cristallin; mais, sans doute, cette section n'est pas la seule cause de l'opacité de la cornée : s'il existe un principe d'irritation dans l'économie, il fait naître sur la partie opérée une désorganisation légère qui ne seroit pas sensible ailleurs, mais qui prive ici l'organe de sa fonction.

M. Duméril, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, a rapporté de son voyage en Espagne, une substance minérale qui n'étoit pas connue en France. Elle vient des mines de sel d'Okohya, dans la nouvelle Castille; elle ressemble beaucoup au gypse cristallisé; elle est, comme lui,

transparente, mais sa cassure ne paroît pas aussi lamelleuse; sa transparence est à peu près la même que celle du cristal de roche un peu jaune et sale; sa surface blanchit très-légèrement à l'air; sa pesanteur spécifique est à l'eau distillée, comme 2,7 est à 1; elle est dissoluble dans l'eau et y devient opaque. Suivant l'analise faite par M. Haüy, elle contient sur cent parties, 50 sulfate de soude, 49 sulfate de chaux, et un peu de muriate de soude et de sulfate de fer; il l'a nommée *glaubérite*, et a donné les élémens de sa cristallographie.

Analise des Journaux.

Observations d'une pierre adhérente à la tunique externe de l'estomac, renfermée dans une tumeur purulente, par M. OCHIER, *docteur en médecine.*

Le sujet de cette observation est d'une dame de 34 ans, qui, étant grosse de deux mois, éprouva un accident qui fut suivi des signes de l'avortement; elle en fut tourmentée jusqu'au huitième mois; elle éprouvoit des douleurs vives dans l'hypochondre droit et rendoit du pus avec les urines.

L'ouverture présenta le cadavre de l'enfant mort depuis quelques jours seulement; une tumeur volumineuse, située dans l'hypochondre gauche, vis-à-vis la dernière des fausses côtes, étoit adhérente au plexus, réuni à l'uretère, au péritoine, et au fond de l'estomac; la pression des parties donna ouverture à une collection de pus très-fétide; on découvrit ensuite, vers le fond de l'estomac, une autre tumeur dure qui, ayant été incisée, offrit une pierre de la grosseur d'un œuf, qui étoit plongée dans un amas de pus; il y avoit plusieurs foyers environnans, et des routes fistuleuses dont une communiquoit avec l'uretère gauche.

Dans une discussion qui s'éleva au sujet de cette observation, M. Delmas prétendit que cette pierre venoit du bassinet de l'uretère; elle avoit les caractères des pierres urinaires : malheureusement elle n'a point été analisée, ce qui auroit pu décider la question. (*Journal de Médecine pratique de Montpellier.*)

M. Pujot a retiré de très-bons effets du *cardamine-chelidonia* réuni à celui de la *gentiana-centaurea* et à l'acide sulfurique. L'auteur prétend que ces boissons ont réussi comme antiscorbutiques; mais les affections dont il parle ne semblent avoir aucun rapport avec le scorbut; il est plus probable que cet ensemble de médicamens n'a été salutaire que parce qu'il étoit tonique. (*Idem.*)

La Gazette Médico-Chirurgicale de Saltzbourg a publié des observations de cinquante personnes traitées avec succès de la colique de plomb, par l'emploi d'une combinaison de mercure et d'opium. (*Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie.*)

M. Duméril, dans un Mémoire sur l'usage des narines des poissons, prétend que l'odorat n'existe pas dans cette classe d'animaux, et qu'ils ne peuvent éprouver que des sensations analogues au goût.

Le goût ne peut avoir lieu dans la bouche, qui est toujours tapissée d'une peau coriace souvent pavée de dents, sans glande salivaire, sans langue, ou n'en contenant qu'une dure, fréquemment osseuse, non mobile, quelquefois adhérente, et qui n'a pas de nerfs hypoglosses.

L'eau agit sur la bouche des poissons, comme sur les narines des cétacées qui n'ont pas de nerfs olfactifs; les narines des poissons se trouvent placées au fond d'une cavité qui s'ouvre et se ferme à volonté, outre le nerf olfactif; elles reçoivent encore une très-grosse branche de la cinquième paire, et leur surface est très-étendue;

elles communiquent avec la bouche dans les animaux qui ne respirent pas par cet orifice.

Il ne peut y avoir de véritable odeur pour un animal plongé dans l'eau, car toute odeur doit être aériforme, et un liquide ne peut produire que la sensation de saveur.

(*Bulletin des Sciences de la Société philomatique.*)

Mémoire sur le tremblement de l'iris et le passage du cristallin dans la chambre antérieure.

L'auteur a observé le tremblement de l'iris, principalement chez les enfans qui avoient la vue très-basse ; leur pupille est extrêmement dilatée ; lorsqu'ils se penchent, comme pour regarder à terre et dans l'obscurité, ils sont sujets à un déplacement du cristallin, de son emplacement ordinaire dans la chambre antérieure ; ils ont alors des éblouissemens qui les privent presque totalement de la vue. Le cristallin ne peut rester dans cette position plus de 4 ou 5 mois sans déterminer de la sensibilité dans l'œil, une inflammation, et par suite, la perte totale de l'organe. Quelques-uns de ces malades peuvent replacer le cristallin, en prenant une position horizontale et en se plaçant dans l'obscurité ; lorsque cet accident ne peut être réparé par le malade même, que la pupille ne peut se dilater suffisamment, M. Becquet propose d'employer l'extrait de bella-dona qu'on introduit plusieurs fois dans l'œil avec un pinceau de poil de blaireau ; la propriété qu'a cette substance de paralyser la rétine, occasionnera une dilatation suffisante de la pupille pour que le cristallin puisse passer à travers et se replacer dans son châton, où on le retiendra par la position horizontale, l'exposition à une lumière vive, et par l'emploi des moyens capables de donner du ton à l'œil. (*Journal de M. Sédillot.*)

Observation sur un cas de fièvre intermittente phthiriasique, avec sympathie d'organes qui n'ont entre eux aucun rapport sensible, par M. Cazals, *médecin à Agdes.*

L'auteur range cette fièvre parmi les pernicieuses ; les symptômes principaux étoient une démangeaison extraordinaire sur toute la peau, accompagnée d'une quantité extraordinaire de poux, qui, suivant l'auteur, sortoient de chaque bouton que le malade écorchoit en se grattant; une douleur très-vive se faisoit sentir dans le gros doigt du pied toutes les fois que le malade se grattoit ; cette douleur affectoit tellement l'estomac (ou l'œsophage), que le malade ne pouvoit rien avaler sans danger de suffocation, à moins qu'on ne lui pressât fortement le gros orteil, dans lequel il ressentoit la douleur la plus aiguë : cette fièvre, accompagnée de symptômes singuliers, fut supprimée après le second accès, par l'usage du quinquina à haute dose, pris intérieurement, et extérieurement en friction. (*Id.*)

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement est expiré au 1er. Janvier, sont invités à le renouveler de suite, pour ne pas éprouver de retard.

La Société Médicale d'Emulation de Paris tient ses séances les premiers et troisièmes mercredis de chaque mois, à six heures et demie du soir ; elles auront lieu le 6 et le 20 Janvier.

# BULLETIN

DES

SCIENCES MÉDICALES.

JANVIER 1808.

ANATOMIE. PHYSIOLOGIE.

Doctrine de GALL.

Second rapport fait à la Société Médicale d'Emulation de Paris, *par* M. TARTRA, *professeur d'anatomie et de physiologie*, *secrétaire général.*

L'exposition anatomique du cerveau consignée dans notre premier rapport seroit imparfaite, si nous n'ajoutions pas, dans celui-ci, quelques développemens et quelques idées que le docteur Gall nous a fait connoître depuis. Ainsi, nous aurons par-là le résultat des deux séances particulières qu'il a données aux membres de la Société, dans l'amphithéâtre de l'hôpital des vénériens. Le docteur allemand Spurzheim, collaborateur

de M. Gall, y a très-habilement préparé les diverses pièces nécessaires à la démonstration.

On a pu voir comparativement ces diverses préparations sur des cerveaux humains, de cheval, de bœuf, de veau, de cochon, de chien, de chat, de lapin, etc.

On pourra reprocher à ces deux rapports de pécher par le défaut d'une méthode rigoureuse dans l'exposition des matières, et par quelques répétitions; mais il étoit difficile d'éviter cet écueil : en effet, notre unique intention étant de rapporter fidèlement ce que dit ou démontre le docteur Gall, notre récit doit se ressentir un peu de la diffusion du discours, et nous devons quelquefois répéter les mêmes idées, quand il les a lui-même présentées de diverses manières, pour les mieux faire entendre; du reste, l'intelligence des lecteurs saura bien remédier aux défauts qu'offriront sans doute ces rapports, et d'ailleurs nous nous proposons, après avoir fait connoître toute cette doctrine, d'en donner un résumé très-fidèle et très-méthodique qui la retracera dans un court espace, et l'offrira, en quelque sorte, dans son plus petit terme de réduction.

Entre les diverses preuves que M. Gall a données pour appuyer son opinion, sur la direction ascendante des filamens nerveux qui

composent la moelle allongée, sur l'épanouissement de ces cordons dans le cerveau et le cervelet, qu'il regarde comme leur résultat, et non pas comme leur source, ainsi qu'on l'avoit cru jusqu'à présent, parce qu'on faisoit dériver la moelle épinière de la masse encéphalique, il fait remarquer la disposition des vaisseaux artériels renfermés dans la cavité du crâne : leurs troncs entourent la moelle allongée qu'il regarde, en quelque sorte, comme un très-gros tronc nerveux ; les ramifications de ces vaisseaux sont ascendantes et pénètrent tout le cerveau, elles accompagnent les filamens nerveux et se subdivisent avec eux ; la quantité des vaisseaux situés autour du pont de Varolle est très-considérable ; ils vont toujours en diminuant, montent dans l'épaisseur de la membrane vasculaire et dans les hémisphères. Or, c'est un fait connu depuis long-temps en anatomie, que les ramifications artérielles accompagnent toujours fidèlement les cordons nerveux ; ainsi donc, si la moelle allongée et la moelle épinière étoient dérivées du cerveau, les artères se trouveroient affecter ici une disposition inverse de celle qu'elles présentent constamment avec le système nerveux, puisque les ramifications artérielles et non les troncs des artères se trouvent dans l'épaisseur de l'organe encéphalique. En accor-

dant, au contraire, que tous les filets nerveux sont ascendans, les troncs des artères se trouvent ici comme partout ailleurs, accompagnant les troncs nerveux, et leurs ramifications accompagnant les ramifications nerveuses.

L'âme a-t-elle un siége unique dans le cerveau ? M. Gall ne le croit pas, puisqu'il accorde à chaque système nerveux un point particulier de réunion.

Ces réunions ou gonflemens nerveux, font communiquer les hémisphères. Tous les organes des sens sont doubles, les sensations sont aussi nécessairement doubles; mais les perceptions sont toujours simples. Les nerfs rentrans se concentrent dans des points particuliers du cerveau; mais il y a des siéges séparés pour les perceptions. Les corps striés ne seroient-ils pas chargés de perceptions particulières? Peut-être les nerfs des sens ne sont-ils séparés que parce que leurs fonctions sont étrangères les unes aux autres; au contraire, les nerfs ou filamens nerveux des sens intérieurs ne sont peut-être conjoints et, pour ainsi dire, confondus, que parce qu'il règne un enchaînement très-marqué, une connexion très-intime entre les facultés de l'entendement, telles que, la mémoire, l'imagination, le jugement, etc., qui se trouvent

liées dans leur action, comme le sont les organes ou les nerfs qui les exécutent.

Du reste, M. Gall prétend donner une physiologie du cerveau ; il réprouve surtout le nom de crânologie donné jusqu'à présent à sa doctrine, parce qu'il le croit très-impropre à exprimer le nouvel ordre de connoissances qu'il expose. L'organisation, dit-il, offre des faits uniformes dans tous les êtres; l'homme est le véritable complément de l'organisation, il ne diffère des autres êtres organisés, que parce qu'il possède plus d'organes, dont la privation le rendroit nécessairement semblable aux autres animaux ; le cerveau d'un animal, est encore le cerveau de l'homme, moins telle ou telle partie. Or, les masses cérébrales perdues ou absentes ne sont-elles pas des facultés enlevées à l'animal ?

Les masses cérébrales plus grandes entraînent toujours de plus grandes facultés : les masses nouvelles ne seroient-elles pas des organes nouveaux ? C'est sur ces données très-conformes d'ailleurs aux idées de Vic-d'Azir, que repose toute la nouvelle physiologie du cerveau ; mais Vic-d'Azir, qui a parfaitement vu l'augmentation des masses et des parties, n'a pas su voir l'augmentation proportionnelle des facultés cérébrales et de l'intelligence.

Une vie simple et uniforme est le partage des animaux très-simples, dont toutes les parties sont composées d'une masse grisâtre et comme homogène. Dans les animaux plus perfectionnés, on rencontre plusieurs facultés distinctes et nouvelles, parce que la nature a rassemblé le système nerveux; ce n'est pas encore la moelle épinière, c'est une espèce de filament médullaire situé dans le ventre et qu'on pourroit appeler moelle abdominale.

Tous les cordons nerveux qui naissent de la moelle allongée, proviennent véritablement de la moelle épinière, mais ils restent conjoints, et rampent, en quelque sorte, accolés les uns aux autres jusqu'à leur point de départ de la masse commune; ils ne prennent pas origine, comme on le croit ordinairement, à l'endroit d'où on les voit s'échapper.

La moelle allongée est donc composée de beaucoup de cordons ou de filamens, dont la plupart composent les corps pyramidaux, et dont les autres composent les nerfs des organes des sens.

Les corps pyramidaux forment en quelque sorte les nerfs des qualités de l'esprit.

En général, le cerveau de la femme est moins volumineux que celui de l'homme, il est moins gros et moins carré en devant; ses lobes posté-

rieurs sont plus saillans, dépassent le cervelet et se prolongent en arrière.

On pourroit croire que la substance corticale est en contact avec la membrane vasculaire, pour en recevoir sa nourriture qu'elle transmet, en quelque sorte, aux filamens nerveux ou médullaires.

Le pont de Varolle est toujours en rapport avec le cervelet; il est donc engendré par lui et présente la véritable réunion de ses nerfs rentrans. En général, les nerfs rentrans sont-ils des nerfs particuliers, ou ne sont-ils, au contraire, que la continuation des nerfs sortans ou divergens, dont les extrémités seroient recourbées dans la substance grisâtre pour redevenir convergens et venir former les commissures? Il est difficile d'éclaircir ce point d'anatomie.

On remarque dans les animaux une bande transversale derrière le pont de Varolle qui n'a pas lieu dans l'homme : les animaux auroient-ils donc un système nerveux particulier dans cet endroit? Non, sans doute, puisque l'homme présente l'organisation la plus parfaite; mais cette bande est invisible chez lui, parce qu'elle est recouverte par l'anticipation et le volume de la protubérance annulaire : cette bande est la réunion ou la commissure des nerfs acoustiques. Dans le cheval, elle est déjà en partie recouverte, et

dans l'homme elle l'est tout-à-fait. Les nerfs auditifs ont un ganglion, qui est un corps grisâtre, sur la moelle allongée ; il est beaucoup plus fort dans les animaux que dans l'homme.

Un fait fort remarquable, c 'est quetous les cordons nerveux qui partent de la moelle allongée, sont très-petits dans l'homme, excepté ceux qui vont former le cervelet et ceux des corps pyramidaux qui vont former le cerveau.

Les animaux offrent précisément le contraire, puisqu'on trouve chez eux de très-gros cordons pour les organes des sens, et de très-petits pour le cerveau et le cervelet.

Le cerveau est beaucoup plus gros en avant dans le cheval que dans le bœuf et dans beaucoup d'autres animaux ; aussi a-t-il des qualités particulières, plus de docilité, ou d'aptitude à apprendre, il est plus susceptible d'éducation. Il a les tubercules quadrijumeaux très - volumineux ; c'est des deux antérieurs que naissent les nerfs optiques, qui se contournent en dehors et en bas des couches du même nom ; elles n'avoient été appelées optiques, que parce qu'on croyoit que les nerfs y prenoient origine ; mais il est fort aisé de se convaincre du contraire, et en outre ces couches optiques sont très-petites dans les animaux, quoique les nerfs soient très-gros : dans l'homme, elles sont très-volumineuses et ses nerfs

assez médiocres. On peut poursuivre ces nerfs jusqu'aux éminences quadrijumelles antérieures situées au-dessus des couches optiques. Ces tubercules quadrijumeaux sont de véritables ganglions pour les nerfs optiques qui s'y renforcent après être nés dans la moelle allongée : en cela leur manière d'être est conforme à celles des pédoncules du cerveau et du cervelet.

Entre ces deux éminences jumelles antérieures, se voit une petite commissure ou réunion nerveuse transversale pour les nerfs qui se trouvent renforcés dans ces tubercules.

La masse quadrilatère qu'offre la jonction des nerfs optiques, présente au-dessous d'elle un peu de substance grisâtre qui envoie des filamens médullaires aux deux cordons nerveux, et qui les renforcent assez, pour qu'après leur jonction les nerfs optiques soient plus gros qu'auparavant.

En arrière des éminences quadrijumelles, on remarque des petits filets nerveux transversaux qui sont fort minces ; c'est la quatrième paire de nerfs cérébraux : en général, chaque paire nerveuse a ainsi sa réunion ou sa commissure, et forme un système à part.

Les nerfs olfactifs du bœuf sont très-gros, quoique le cerveau soit très-petit; mais la moelle allongée est très-volumineuse, et c'est d'elle que ces nerfs, ainsi que tous les autres, tirent leur origine.

L'origine de la cinquième paire se poursuit assez aisément et assez loin dans l'épaisseur de la moelle allongée.

La voûte à trois piliers est aussi une commissure ou réunion de filamens nerveux qui ont une direction oblique d'arrière en avant, et qui viennent de la partie inférieure des lobes postérieurs du cerveau.

Lorsqu'on a ouvert les ventricules latéraux, si on enlève la matière grisâtre qui forme la couche extérieure des corps striés, on découvre des filamens nerveux divergens, qui diffèrent manifestement des filamens transversaux qu'on voit à la face inférieure du corps calleux : les premiers sont divergens, et les derniers sont convergens; les uns et les autres sont réunis, et forment peut-être un cercle ou continuité nerveuse commune à tous les nerfs sortans et rentrans de la masse cérébrale.

Le docteur Gall prétend que l'anatomie et la physiologie comparées, sont la source nécessaire et indispensable de toutes les connoissances lumineuses qu'on peut acquérir sur l'homme. En considérant la progression de l'organisme dans tous les êtres vivans, on voit que l'animal, considéré en général et dans son état le plus simple, se continue en quelque sorte, et se perfectionne, pour former les dif-

férentes espèces d'animaux, et que l'homme est, pour ainsi dire, l'animal continué et perfectionné.

Les recherches sont faciles à faire dans les animaux simples : elles offrent un point de départ et de comparaison avantageux à connoître ; il importe de voir tous les organes et toutes les facultés dans la série des êtres vivans. Par exemple, pour la moelle épinière, de simple qu'elle est dans les animaux du premier ordre, on la voit dans ceux d'un ordre un peu supérieur, augmentée de quelques ganglions pour l'origine des nerfs des sens. Dans les animaux encore plus relevés, la nature ajoute à la moelle de l'épine et aux petits ganglions, ainsi qu'aux nerfs des sens, une nouvelle partie : c'est le cervelet. Ce n'est plus par fragment que ces animaux propagent leur espèce, comme cela a lieu dans les êtres inférieurs, c'est par un organe particulier.

Le docteur Gall regarde le cervelet comme l'organe *législatif* de la propagation.

Selon lui, les hémisphères petits sont composés de peu d'organes : le cerveau est l'instrument de l'âme, qui sans lui ne sauroit exécuter aucune fonction : un cerveau simple exécute des fonctions simples ; il a moins de parties, et par conséquent moins de facultés. Le cerveau est

très-volumineux et fort large dans l'homme; il est composé de beaucoup d'organes et exerce beaucoup de fonctions; celui du cheval s'en rapproche; aussi, lui remarque-t-on plusieurs facultés supérieures à celles de beaucoup d'animaux.

Le bœuf a le front resserré, le cerveau petit et très-peu de facultés. Il importe, dit M. Gall, de continuer et de pousser très-loin les recherches comparatives sur les cerveaux et les fonctions. Pour avoir une bonne physiologie, l'histoire naturelle doit être étudiée d'une nouvelle manière : les facultés, les penchans, l'instinct d'un animal étant bien connus, son cerveau doit être comparé à tout cela; car il est évident que chaque partie de cet organe a une fonction à remplir.

Une pareille méthode avanceroit beaucoup la physiologie.

Jusqu'à présent, ajoute-t-il, on s'est trop borné, en histoire naturelle, à étudier les parties extérieures des animaux, pour classer et distinguer les genres et les espèces : on s'est arrêté aux griffes, aux dents, aux poils, aux écailles, etc.

La moelle épinière est double, c'est-à-dire, composée de deux gros cordons accolés; tous les systèmes nerveux sont également doubles.

M. Cuvier a bien remarqué que les hémisphères du cerveau sont très-petits dans les animaux qui ont peu de facultés ; mais, jusque-là, on s'étoit fort peu occupé du cerveau de l'homme : cependant, c'est un fait incontestable, que les diverses facultés naissent avec les différentes parties du cerveau ; que le cerveau humain est le plus grand, le plus épais, le plus parfait, et composé d'un plus grand nombre de parties.

Le docteur Gall montre le crâne d'une tortue qui pesoit plus de cent livres, dont la cavité crânienne est infiniment petite ; le cerveau, dit-il, ne pesoit guère plus de deux gros : il fait voir une foule de crânes de diverses espèces d'animaux, dont les cavités sont extrêmement petites ; il présente aussi le crâne d'un très-grand lion, dont la cavité crânienne est fort resserrée.

Des têtes préparées de grenouilles, de dindons, de chats, de chiens, sont également soumises à l'examen, pour faire remarquer le volume infiniment petit du cerveau.

A la vérité, l'éléphant a le cerveau plus volumineux que l'homme ; mais les anatomistes ont observé qu'il falloit comparer sa masse avec celle du corps de l'animal. Cette comparaison elle-même seroit imparfaite, remarque le docteur

Gall, car elle meneroit à trouver dans les moineaux et dans quelques autres animaux le cerveau plus grand, proportionnellement que dans l'homme. On a voulu aussi, ajoute-t-il, évaluer comparativement l'étendue des cavités; on a voulu examiner les masses nerveuses. Ce procédé ne mérite aucune confiance, puisqu'on trouve souvent les cavités et les masses très-grandes quand le cerveau est très-petit.

On a cru également qu'il y avoit plus de qualités quand les nerfs étoient gros; mais cette opinion n'est pas tout-à-fait fondée, puisque l'éléphant a un nerf très-gros, presque du volume du bras d'un enfant.

Le faucon a le nerf optique très-gros; le nerf olfactif est très-petit. Dans la taupe, le nerf visuel est presqu'aussi fin qu'un cheveu.

Ainsi donc, toutes ces comparaisons, tous ces modes d'appréciation, sont inutiles ou fort imparfaits : le meilleur moyen est d'apprécier à part et isolément chaque système nerveux affecté à un ordre particulier de fonctions; il en résulte seulement qu'elles seront plus ou moins parfaites, selon le plus ou moins grand développement du système nerveux.

La moelle épinière, très-forte dans certains animaux, va vivifier les muscles qui sont également très-forts, toutes les fois qu'une fonction

est très-prononcée ; la vision puissante du faucon est exécutée par un œil dont le nerf optique est très-considérable. L'odorat très-fin du chien coïncide avec le volume très-marqué des nerfs olfactifs. La vue très-foible, ou plutôt la presque cécité de la taupe, s'accorde avec la finesse extrême de son nerf visuel.

Les fonctions doivent donc être calculées d'après le développement des organes qui les exécutent, et d'après la grosseur de leurs nerfs.

La masse des hémisphères du cerveau peut par conséquent être regardée comme un indice du développement des facultés cérébrales.

Ces hémisphères, dit M. Gall, sont une véritable collection ou un agrégat parfait d'organes pour les diverses facultés intellectuelles. Ces organes sont la condition matérielle des facultés, sans laquelle celles-ci ne pourroient avoir lieu. Le cerveau est très-développé dans l'homme, et ses facultés le sont également.

Jusques à présent on nommoit cerveau tout ce qui est contenu dans le crâne. Cette manière de considérer les organes est vicieuse ; on doit toujours examiner un organe isolément ; on doit s'en tenir absolument à l'organe qu'on examine.

Dans tous les individus dont le cerveau est

très-petit, les fonctions sont constamment bornées et fort resserrées. M. Gall montre, à l'appui de cette assertion, une très-petite tête d'une personne de vingt ans, qui étoit imbécille tout-à-fait, et qui sembleroit venir d'un enfant de deux ou trois ans. Le docteur Pinel en a une pareille, qui appartenoit aussi à un idiot.

On a cru que l'âme avoit une action indépendante de l'organisation; c'est une erreur; elle a des organes matériels qui lui sont indispensables, et sans lesquels il ne peut y avoir de fonctions.

Les polypes ont assurément des sensations; les fœtus humains monstrueux par le défaut de tête, peuvent en avoir aussi : ainsi donc, la sensibilité peut exister sans l'intermédiaire du cerveau.

Il existe dans l'homme et dans les animaux une vie particulière, qu'on peut appeler organique, végétative ou sensitive; celle-là a lieu sans l'intermédiaire du cerveau et de l'âme; c'est celle du polype et des plantes; car, dit le docteur Gall, les plantes ne sont peut-être pas dépouillées de sensibilité. Cette sensibilité se conserve dans l'animal coupé en diverses parties; l'âme ne sauroit résider dans cette sensibilité, car elle seroit divisée en autant de parties que le pourroit être le corps de l'animal.

MÉDECINE. CHIRURGIE.

Observation d'une inflammation de la plèvre, du péricarde, de la membrane muqueuse des intestins, des organes excréteurs de la bile, avec présence de vers dans les intestins et dans les canaux hépatiques, par M. BROUSSAIS, *médecin des armées, correspondant de la Société.*

Le sieur Fèbre, âgé de 22 ans, fusilier au 9ème. régiment d'infanterie de ligne, de Paris, autrefois tapissier, d'une taille moyenne, régulièrement conformée, assez charnu, fut obligé, dans l'été de 1806, de travailler aux fortifications de *Palma-Nova ;* il fit plusieurs tentatives inutiles pour se soustraire à ce travail, qui le fatiguoit extraordinairement, étant exécuté au soleil et dans la saison la plus chaude de l'année. Après y avoir résisté pendant un mois, il tomba malade et fut conduit à l'hôpital d'Udine; à son arrivée, il m'offrit l'état suivant : fièvre continue, pouls vif, fréquent et assez fort; rougeur de la face, dont les traits étoient tiraillés; sentimens de compression à la base de la poitrine avec menace de suffocation, malaise plus considérable du côté droit que du côté gauche. Je fis appliquer un emplâtre vésica-

toire près le mamelon droit, et je prescrivis une potion antispasmodique, et une décoction d'orge avec l'oxymel : il y eut quelques instans de calme.

Le surlendemain, septième jour, il se plaignit d'avoir été extrêmement oppressé dans la nuit; il étoit très-souffrant et fatigué; la dureté du pouls, la chaleur ardente m'indiquèrent la saignée; elle fut faite au bras, et procura un grand soulagement : la nuit fut calme. Le huitième jour de l'invasion, quelques nuances de jaune dans la coloration de la face, m'engagèrent à lui administrer un apozème purgatif stibié, qui procura quelques vomissemens et quelques selles : la nuit fut fort agitée.

Le neuvième jour au matin, il étoit dans un ictère complet; la face étoit hideusement tiraillée, le corps courbé en avant; il se plaignoit d'être à chaque instant menacé de suffoquer; et rapportoit son mal à toute la base de la poitrine, et principalement à la région du cœur, où la douleur étoit si vive, qu'elle empêchoit la respiration; une pression forte étoit douloureuse à la région du foie; le pouls avoit repris de la dureté. Le malade fit usage d'une boisson laxative miellée, et on lui appliqua six sangsues à l'anus.

Le matin du dixième jour, il y avoit beau-

coup d'amélioration ; la bouche étoit encore sèche et muqueuse : je prescrivis pour boisson le petit lait tartarisé, et une potion antispasmodique ; le soir, l'anxiété et la douleur précordiale étoient nulles, la jaunisse un peu moins intense, mais le pouls et la chaleur étoient plus élevés ; il y avoit un peu de vivacité dans les mouvemens musculaires et dans les yeux, et une certaine loquacité voisine du délire. Deux sangsues furent appliquées sur la région du foie ; il lui fut ordonné un lavement, des fomentations émollientes, et un julep antispasmodique avec du laudanum.

Le onzième jour, le malade étoit bien ; il y avoit presque apyrexie. Le soir, redoublement avec chaleur âcre, sans beaucoup de dyspnée, et point de symptômes nerveux ; une pression modérée au-dessous des fausses côtes et même à l'épigastre, diminuoit son malaise ; la forte dépression de l'hypocondre droit étoit toujours douloureuse, la jaunisse sembloit encore diminuer. On continua la potion antispasmodique et la limonade, et on lui appliqua deux sangsues sur la région du foie.

Le douzième jour, douleur intolérable dans tout l'abdomen ; il ne peut se coucher que sur le côté droit ; des tiraillemens se font sentir au moindre mouvement dans l'hypocondre de ce côté et

dans les régions iliaque et lombaire droites; les douleurs se prolongent dans l'hypocondre gauche sans descendre aussi bas; leur atrocité arrête à chaque instant la respiration; le pouls est petit, fréquent; le malade jouit de toutes ses facultés intellectuelles : boisson antispasmodique, fomentations émollientes. Enfin après une foule de contorsions du tronc, et des efforts multipliés, comme pour exercer le mouvement de la déglutition, il expira.

Autopsie.

Le cadavre étoit jaune à l'intérieur et à l'extérieur, les muscles bien exprimés, la graisse encore abondante; la tête n'offroit rien d'extraordinaire. Le poumon droit étoit sain et libre, le gauche rétréci, d'un rouge noir à l'extérieur; la plèvre pulmonaire étoit épaissie, injectée et tapissée d'une couche de caillots très-solides qu'elle avoit laissé exuder. Ce lobe ne remplissoit plus la cavité, qui contenoit au moins deux pintes d'un liquide séreux et sanguinolent; quelques caillots, analogues à ceux qui revêtoient la plèvre pulmonaire, étoient déposés sur le diaphragme; le parencyhme étoit crépitant, le cœur sain, le tissu fibreux du péricarde rouge, épaissi dans toute son étendue, et surtout dans la portion qui se trouve en contact avec la plèvre; mais la

membrane séreuse étoit saine, le péritoine en bon état; l'estomac contenoit trois lombrics; la membrane muqueuse du duodenum étoit enflammée; dans les intestins, cette même membrane présentoit quelques taches rouges d'espace en espace; dans toute l'étendue du côlon, elle étoit épaissie, rouge et phlogosée; il y avoit dans les intestins une douzaine de grands vers lombrics; le canal hépatique en contenoit un qui occupoit sa cavité, depuis le point où il se confond avec le canal cystiques jusque dans le foie; la portion de ce ver qui étoit dans le foie étoit atrophiée; plus avant dans le viscère et dans la plus grosse branche du même canal, nous en trouvâmes un autre encore vivant; le canal cystiques nous parut obstrué par une adhérence de ses parois à l'embouchure de la vésicule; la membrane de l'intérieur de ce canal, depuis le duodenum, étoit rouge et épaisse, comme si la phlogose de l'intestin se fût étendue vers lui; les parois de la vésicule épaissies, livides, injectées; la bile cystiques, très-fluide, d'un jaune rouge, contenoit des flocons légers de la même couleur; le reste du cadavre n'offroit rien de particulier.

Réflexions.

Un point d'irritation dans la plèvre gauche, un autre dans le canal intestinal, la présence des vers sur la membrane muqueuse phlogosée, et dans les canaux hépatiques, sont suffisans, sans doute, pour occasionner une foule de sensations qui devoient, en se confondant, empêcher le malade de bien désigner les lieux affectés.

La pleurésie devoit exister au moment de l'arrivée du malade, puisqu'il souffroit dans les deux hypocondres. J'ai souvent observé que les douleurs pleurétiques se faisoient sentir assez bas pour les faire croire abdominales.

Le foie étoit également irrité, puisque la prédominance de la douleur de l'hypocondre droit me fit préférer ce lieu pour le siége du vésicatoire : je n'accusois que la cavité thorachique d'être attaquée de phlogose ; mais l'espèce de complication bilieuse que j'apercevois et qui me conduisit à l'emploi des émétiques et des purgatifs, prouve que le parenchyme du foie commençoit à souffrir une profonde altération.

Un calme apyrexique existoit, parce qu'il n'y avoit ni principe de fièvre continue, ni inflammation d'un parenchyme. J'ai remarqué que les inflammations des membranes ne sont pas toujours très-fébriles.

Le développement du pouls après les deux premiers jours, la chaleur de la face, etc., marquoient, sans doute, les progrès de la phlegmasie de la plèvre, et la propagation de l'irritation au tissu fibreux de l'enveloppe du cœur; mais la force du pouls et la chaleur cédoient si facilement à la saignée, même modérée, que je ne crus pas devoir prodiguer la saignée.

Je pense que les vers qui ont été trouvés dans le conduit hépatique, s'y sont introduits par l'ouverture duodenale du canal cholédoque : leur ressemblance avec ceux des intestins, la difficulté qu'ils auroient éprouvée à se développer sur une surface aussi peu muqueuse, et offrant aussi peu de replis que la membrane interne du canal hépatique, me font pencher pour cette opinion. C'est sans doute à l'irritation qu'ils ont exercée sur l'appareil excréteur de la bile, qu'est due la phlogose de la vésicule. Il ne faut point s'étonner de voir les vers coexister avec la phlogose des intestins; que le mucus provienne du relâchement ou de la phlogose d'une membrane muqueuse, il est également propre à nourrir ces insectes; l'inspection des cadavres des dyssentériques le démontre tous les jours.

De tout ce qui a été fait, je ne vois rien de contre-indiqué; car si les vomitifs et les purgatifs pouvoient irriter la phlogose des intestins,

ils pouvoient aussi expulser les vers qui ne manquoient pas de l'entretenir; donnés plutôt et suffisamment répétés, ces médicamens auroient peut-être prévenu une partie des accidens, en procurant la sortie des vers. Quand on auroit été informé de la situation de ces animaux, qu'auroit-on pu faire de mieux que d'exciter des vomissemens? Mais existe-t-il des moyens de forcer les canaux excréteurs la bile à expulser deux lombrics de 7 à 8 pouces ?

La saignée étoit, sans doute, ce qui devoit procurer le plus de soulagement; mais elle ne pouvoit être qu'un moyen palliatif: je l'adressois à la phlogose, que je soupçonnois exister dans la plèvre et dans le parenchyme du foie. Mais que peut l'art du médecin dans les maladies où il y a si peu de signes pour en reconnoître la nature, et dans lesquelles on trouve tant d'indications contradictoires, et si peu de moyens pour les remplir?

Opération de tracheotômie, par le docteur EDOUARD PETIT, *médecin des épidémies pour la sous-préfecture de Corbeil; médecin de l'hospice, et correspondant de la Société.*

Le 10 avril 1807, sur les neuf à dix heures du matin, mademoiselle Zoë Piat, âgée de six

ans, en jouant avec ses petites camarades, inspira une féve de haricot; sur-le-champ cette enfant ressentit de vives douleurs; au moment où j'arrivai elle étoit calme; bientôt il survint une toux convulsive, la voix s'enroua; la petite malade désigna positivement le bas de la gorge comme le lieu douloureux, et je n'eus dès lors aucun doute sur la présence d'un corps étranger dans cette partie; cependant de longs momens de calme ayant lieu entre quelques accès de toux, je temporisai jusques au surlendemain, que les accidens persistant, on fut convaincu de la nécessité de procéder à l'extraction de ce corps étranger.

Deux anciens maîtres en chirurgie que j'avois convoqués, furent avec moi de l'avis d'opérer de suite.

J'avois fait remarquer, dès la veille, au père de la malade, que le poumon gauche ne faisoit plus ses fonctions : ainsi, le mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement des côtes n'étoit sensible que du côté droit, qui seul commençoit à devenir emphysémateux, ce qui rendoit le col et la poitrine de ce côté beaucoup plus élevés; du côté gauche les côtes étoient immobiles, on ne distinguoit que les pulsations du cœur.

Je pratiquai l'opération le 12, à six heures

du matin; l'enfant, placée sur une table en face du jour et convenablement maintenue, j'incisai les tégumens, mis la trachée-artère à découvert, coupai six de ses anneaux cartilagineux; la glande thyroïde fournit beaucoup de sang, surtout l'anastomose inférieure de l'artère thyroïdienne. Aussitôt l'ouverture pratiquée et mon doigt mis dans la plaie, je sentis le corps étranger venir le frapper; je le retirai promptement, et la féve fut lancée par le seul jeu des poumons, à deux pieds environ de l'enfant. Cette féve, mesurée dix minutes après sa sortie de la trachée-artère, avoit 24 millimètres (11 lignes foibles) de longeur, 14 millimètres (6 lignes) de largeur, 9 millimètres (4 lignes foibles) d'épaisseur.

Le sang s'arrêta de lui-même; je pansai mollement, et dès le cinquième jour l'air ne passoit plus par la plaie, qui s'ouvrit de nouveau par l'effet des cris de la petite malade, imprudemment contrariée : il ne s'en est suivi d'autres fâcheux événemens, que le retard de la cicatrisation, qui cependant a été parfaite au vingt-unième jour, malgré la rougeole qui régnoit alors épidémiquement et qui s'empara de l'opérée le dixième jour après l'opération.

Cette enfant jouit actuellement d'une fort bonne santé; sa voix n'est altérée en aucune manière.

MATIÈRE MÉDICALE.

Réflexions et observations sur l'usage interne de l'acétate de plomb, surtout dans les ulcérations des poumons, par M. MARC, *docteur en médecine, archiviste de la Société médicale d'Emulation de Paris.*

Les observations sur l'usage interne de l'acétate de plomb dont nous allons faire part à la Société, ont le droit le mieux mérité à tout son intérêt : elles appartiennent au docteur Amelung, médecin de l'hôpital militaire de Darmstadt (1), et portent l'empreinte d'un jugement sain et de cet esprit d'observation qui, seuls, peuvent légi-

(1) Nous donnons seulement ici l'extrait du Mémoire qui se trouve inséré dans le Journal de Médecine pratique de M. Huféland ; nous saisissons cette occasion pour rendre à ce médecin célèbre, notre correspondant à Berlin, un témoignage public de reconnoissance, au nom de la Société, pour lui avoir envoyé régulièrement cet ouvrage périodique, un des plus importans de l'Allemagne ; nous nous empresserons d'en extraire les morceaux que nous croirons devoir intéresser davantage les médecins Français.

Nous devons les mêmes remercîmens à M. Siebolt, notre correspondant à Wirzbourg, qui a bien voulu envoyer à la Société la collection de ses Annales d'Accouchemens, et dont nous ferons connoître plusieurs articles intéressans dans les Bulletins prochains.

timer l'introduction, dans la pratique médicale, de moyens réputés généralement pernicieux, et qui, en effet, le deviennent en des mains inhabiles ou routinières.

M. Amelung a pressenti la crainte qu'inspirent, avec raison aux praticiens, les préparations de plomb employées à l'intérieur. On a, dit-il, poussé cette crainte au même point que celle qu'inspira autrefois à plusieurs médecins illustres, l'emploi du sublimé : en effet, lorsqu'on lit les écrits sur cette préparation mercurielle; lorsqu'on consulte surtout les ordonnances prohibitives de Joseph II, on est tenté de croire qu'un seul grain de ce médicament, pris à l'intérieur, entraîne inévitablement les suites les plus funestes ; cependant on est convaincu aujourd'hui à quel point son application convenable peut devenir salutaire.

Les préparations de plomb ont jusqu'à présent subi un pareil sort dans l'opinion publique, et entr'autres le sel de saturne. Cependant il ne paroît pas encore démontré jusqu'à l'évidence que le plomb soit seul la cause des affections fâcheuses qu'on lui attribue communément. N'est-il pas à présumer que s'il étoit aussi nuisible qu'on le suppose, le premier de tous les symptômes qu'il produit, la colique de plomb, seroit à beaucoup près plus commune qu'elle ne l'est, relativement à la foule d'individus qui emploient dans leurs

ménages des vases d'étain, dans lesquels ce métal dépasse de beaucoup l'alliage prescrit par la loi, et à ceux qui se servent, sans aucune espèce de précaution, de poteries dont le vernis, trop imparfaitement vitrifié, introduit dans l'appareil digestif des portions plus ou moins notables de ce métal tant redouté? Et, ajoute M. Amelung, malgré la mauvaise qualité de nos poteries d'étain, qu'on devroit plutôt appeler poteries de plomb, malgré la mauvaise cuisson de nos vernis, je ne connois jusqu'à présent, c'est-à-dire, depuis dix ans, aucun exemple de colique de plomb qui puisse leur être attribué.

M. Amelung est loin cependant de regarder les préparations de plomb comme non suspectes; mais il ne veut pas qu'on les proscrive absolument de la thérapeutique interne. Il cite à ce sujet les observations de M. Hildenbrand, célèbre médecin à Lemberg, desquelles il résulte, non-seulement que l'usage interne du sel de saturne, donné à petites doses, n'entraîne aucun des inconvéniens que l'on redoute; mais encore, que l'action de ce médicament est aussi prompte que favorable.

Sans entrer dans tous les détails de l'explication que donne M. Amelung sur la manière d'agir du sel de saturne, je dirai seulement qu'il conclut de son action externe à celle interne.

Le sel de saturne, comme en général les oxydes de plomb appliqués à l'extérieur, augmentent la cohérence des fibres musculaires, et par cela même leur ressort ; ils contractent les extrémités vasculaires, et opèrent ainsi le desséchement et la guérison des excoriations et des ulcères : aussi les a-t-on administrés jusqu'à ce jour avec succès comme topiques, dans les ulcères fortement suppuratoires dans les écoulemens morbides, suites de la foiblesse des vaisseaux, dans les contusions, les inflammations, etc.

Le peu d'observations qui existent jusqu'à ce jour sur l'usage intérieur du plomb, déterminèrent plus particulièrement M. Amelung à n'employer ce métal qu'avec une extrême circonspection : il choisit de préférence, et exclusivement, le sel de saturne. Ses expériences le conduisirent au résultat suivant. *Outre le goût de douceur que ce sel produit sur la langue, il y excite encore une saveur particulière, nauséabonde, métallique, fortement astringente et un peu amère. Introduit dans l'appareil digestif, il agit également comme styptique, et sa stypticité ne s'étend pas seulement sur les parties musculaires, mais encore sur celles vasculaires. Ce principe astringent est tellement pénétrant, qu'il se propage jusqu'aux extrémités des vaisseaux les plus déliés, et c'est surtout sur cette*

dernière propriété que reposent ses qualités médicamenteuses et vénéneuses. Introduit en trop grande quantité, il contracte violemment l'estomac et ceux des viscères qui sont en rapport direct avec lui; d'où il résulte des obstructions, des contractions spasmodiques de ces organes, accompagnées de douleurs intenses : ce sont ces accidens qui semblent constituer ce qu'on appelle la colique de plomb. Un usage immodéré et prolongé de la substance en question, décide une constriction des vaisseaux en général, et surtout de ceux absorbans chylifères, ainsi que des glandes qui en dépendent, telle, que ces organes se trouvent hors d'état de recevoir et d'assimiler les principes nutritifs. Comme cette action violente compromet jusqu'aux extrémités vasculaires des parties les plus éloignées ; il en résulte non-seulement un embarras universel dans la circulation, mais encore un désordre et même une interruption générale des divers liquides destinés au soutien des organes, et de là un marasme mortel. Cet état se rencontre souvent chez les artisans qui emploient le plomb; et il en est un analogue, que l'on observe chez les enfans éminemment scrofuleux, où les systèmes lymphatique et glandulaire éprouvent des altérations à peu près pareilles. Administré intérieurement à petite dose, et avec les précautions convenables, le sel de

saturne devient néanmoins, selon M. Amelung, un médicament des plus salutaires, là où il s'agit de remédier à une débilité et à un relâchement fortement prononcés des extrémités vasculaires. Son effet salutaire a lieu quand les autres moyens refusent leur action. Il arrête, en conséquence, les hémorragies asthéniques ou passives des poumons et de l'utérus, diminue les sécrétions muqueuses excessives, ainsi que les sueurs colliquatives, propres à diverses affections chroniques, et surtout aux phthisies : il augmente, par son irritation, l'activité des fibres de l'estomac et celle des vaisseaux : aussi voit-on constamment, après son usage, la digestion s'accélérer, l'appétit s'améliorer, le pouls devenir moins fréquent et plus fort, la chaleur, et en général les symptômes fébriles, diminuer en proportion. Ces faits, ajoute M. Amelung, prouvent que le sel de saturne est un moyen des plus actifs dans les ulcères des poumons avec inflammation asthénique, toux violente, hémoptysie et crachats purulens. « *Je* » *puis même, dit-il, protester avec vérité, que* » *jusqu'à présent il n'a presque jamais manqué* » *d'être utile.* » C'est depuis 4 ans que M. Amelung a administré le sel de saturne avec succès. Il l'a donné quelquefois dissous tout simplement dans de l'eau distillée, plus souvent cependant, combiné à des irritans diffusibles, et surtout à des narcotiques, dont

dont l'action favorise celle du médicament principal. La dose, dans les commencemens, n'étoit que d'un demi-grain, mais par la suite il l'a portée jusqu'à deux et trois grains par jour. Il n'en a vu jusqu'à ce moment résulter aucune suite fâcheuse, et jamais il ne l'a employé sans quelque succès. Toutes les personnes soumises à ce mode de traitement, à l'exception de deux, existent encore, se portent parfaitement bien, quelques-unes même, engraissèrent immédiatement après la cure, et ont aujourd'hui un air de vigueur.

Nous ne rapporterons des Observations de M. Amelung, que les plus intéressantes.

Première Observation.

Conrad Schroeder, soldat au premier bataillon du régiment de la garde (du grand duc de Hesse), bel homme, mais un peu élancé, âgé de 25 ans, fut attaqué en différentes fois, pendant ses campagnes, de catarrhes violens avec toux fatigante, accompagnée d'excrétion muqueuse abondante, tachée souvent de stries de sang. Ces symptômes se calmèrent, mais il resta une foiblesse bien manifeste de la poitrine, que favorisoit la structure du thorax. Toutes les fois qu'il montoit une hauteur ou un escalier, il y avoit oppression, élancemens sourds dans la poitrine, chatouillement désagréable dans la gorge,

suivi de toux, et assez ordinairement d'excrétion d'un mucus clair, tenace, entremêlé quelquefois de stries sanguines, ou bien d'une matière semblable à de la graisse figée, jaunâtre et fétide.

La nuit, assez fréquemment, sécheresse extraordinaire de la bouche avec ardeur dans la gorge; pendant le jour, la même sensation dans le creux des mains et à la plante des pieds. L'appétit bon, le visage haut en couleur, l'embonpoint passable. Le malade étoit marié depuis un an.

Depuis quelques jours, les premiers symptômes avoient reparu à la suite d'un refroidissement que le malade avoit éprouvé en montant la garde : ils étoient plus violens que jamais. La toux, beaucoup plus intense, étoit suivie d'une excrétion muqueuse, tenace, jaunâtre et souvent fétide; ensuite, augmentation de cette excrétion. Le mucus devient plus liquide et est entremêlé de stries d'un sang rouge clair. Les élancemens dans la poitrine deviennent plus fréquens, la sécheresse, l'ardeur de la gorge et de la trachée sont continuelles. La voix devient rauque; vers le soir, fièvre précédée de frissons et suivie de bouffées de chaleur qui se succèdent pendant toute la nuit, et se terminent vers le matin par une forte sueur de la tête et de la poitrine.

La violence de la toux et les fréquens crachemens éloignent le sommeil. Des vertiges,

des douleurs, tantôt pulsatoires, tantôt d'engourdissement dans la tête; anorexie et fausses envies de manger, accompagnées de rapports, et de malaise dans le bas-ventre; foiblesse extrême.

Tel étoit l'état du malade lorsqu'il fut transféré à l'hôpital, le 7 mai 1800. L'irritation qui provoquoit la toux étoit à peu près continuelle, surtout le matin et le soir. Les crachats étoient très-abondans, ils avoient absolument le coup d'œil d'un pus liquide et sanguinolent; quelquefois le malade rendoit des gorgées de sang pur. Augmentation de tous les symptômes, tension, petitesse et foiblesse du pouls; flaccidité des muscles de la face; joues d'un rouge carmin; tension violente du thorax, respiration pénible, accompagnée d'élancemens fréquens dans la poitrine.

Infusion de racine de valériane avec liqueur de corne de cerf succinée, teinture d'opium simple et esprit de sel dulcifié. Le soir, une poudre de 10 grains de semence de fenouil aquatique et d'un grain d'extrait de jusquiame. Frictions répétées sur la poitrine, avec le liniment volatil camphré et la teinture de cantharides. Soupes nourrissantes avec du bouillon et des mucilagineux; boisson légèrement vineuse.

On continue cette méthode jusqu'au 20 ; on change seulement quelquefois les irritans diffusibles, et on en augmente ou diminue la dose, selon le degré d'irritabilité.

L'irritation du larynx et de la trachée cèdent bientôt à ces moyens, l'expectoration diminue et est moins souvent mêlée de sang. L'appétit et la digestion s'améliorent. L'accès fébrile du soir devient alternativement foible et plus fort. Les sueurs du matin se règlent selon l'intensité de la fièvre qui les précède. Le pouls devenu un peu plus plein et plus libre, est encore fréquent. On continue tous les soirs l'usage du fenouil aquatique, en en augmentant la dose. On ajoute à l'infusion un peu d'extrait aqueux de myrrhe, et à la soupe un peu de viande tendre.

Apparence d'amélioration. Toux moins fréquente ; expectoration plus consistante, mais toujours purulente et sanguinolente lorsque le malade fait quelques efforts ; la respiration plus libre ; le malade retient plus long-temps son haleine, les élancemens moindres ; le sommeil plus calme, la tête plus libre ; la fièvre est toujours alternativement plus ou moins forte ; mais, en général, elle paroît diminuer.

Telle est à peu près la marche de la maladie jusqu'au 2 juin ; tout à coup exacerbation de

tous les symptômes sans autre cause apparente, sinon d'avoir un peu trop mangé. Sécheresse et tension de la poitrine, qui rendent la respiration très-pénible ; fièvre intense le soir ; vertiges, céphalalgie, anorexie, toux insupportable, privant le malade nuit et jour de son repos; crachats très-abondans, clairs, purulens et sanguinolens; voix rauque dégénérant presqu'en aphonie; accélération, tension, petitesse et foiblesse du pouls ; impossibilité de rester levé, même quelques instans ; débilité extrême, et au total, accroissement de la maladie comparée à ce qu'elle étoit lors de l'entrée du malade dans l'hôpital.

Comme cet état de choses ne pouvoit être que le résultat des ulcères existant dans les poumons, et que les médicamens jusque-là employés n'avoient produit aucun effet satisfaisant, M. Amelung, après avoir fait tout suspendre, se décida à essayer intérieurement le sel de saturne ; il fut administré, le 4 juin, sous la forme suivante :

Eau distillée, quatre onces;
Sel de saturne, un grain;
Teinture d'opium simple, un scrupule;
Sirop de framboise, deux gros.

Donnez de deux heures en deux heures une cuillerée à bouche.

Régime, consistant en soupes faites avec de

bon bouillon, et journellement une portion de vin.

La nuit du 4 au 5 beaucoup plus supportable que les précédentes, toux moins fréquente, crachats moins abondans et moins sanguinolens; pouls plus lent et plus plein que la veille. Même état des autres symptômes qu'auparavant, excepté que le malade ayant mieux dormi se trouvoit plus dispos. On continue le médicament.

Le 6 juin. Le malade a dormi depuis hier 10 heures du soir jusqu'à 5 heures, sans avoir toussé une seule fois; depuis, la toux a reparu quelquefois avec assez de violence, mais les crachats n'étoient point proportionnés à son intensité et ne contenoient aucune trace de sang. La tête est beaucoup plus dégagée, la poitrine et la respiration plus libres. Les élancemens ne se sont point fait sentir depuis hier l'après-midi. Le malade a mangé sa soupe avec appétit à son dîner, ce qui n'avoit plus lieu depuis quelques jours. Toux peu fréquente et modérée toute la journée. La fièvre de la veille et la sueur de ce matin bien moins considérables. A peine la sécheresse de la bouche et de la gorge existe-t-elle encore. Le pouls bat avec énergie et lenteur. La chaleur de la peau est conforme à l'état de santé. On continue l'usage du médicament; et comme l'appétit est meilleur, on ajoute un peu de viande tendre à la soupe ordinaire.

La nuit du 6 au 7 juin n'a pas été aussi bonne que la précédente, et la toux a été plus fréquente ; le malade a ressenti de la tension sur le thorax et quelques élancemens dans la poitrine ; crachats plus abondans et mêlés de quelques stries de sang ; sueur le matin et lassitude proportionnée. Beaucoup de rapports pendant la nuit, vertiges et maux de tête. La voix est redevenue rauque, la bouche et la gorge sèches. Pouls plus tendu, mais cependant plein et fort ; chaleur de la peau plus que naturelle. La cause de ces changemens défavorables semble dépendre d'une conversation très-animée entre le malade et ses camarades, qui le firent rire et parler beaucoup. Cet exercice immodéré dut fatiguer considérablement ses poumons ; il avoit, en outre, mangé secrètement un peu de légumes verts, et s'étoit mis en colère après un fumeur de tabac qui s'étoit établi dans son voisinage. On lui fait prendre fréquemment une infusion de fleurs d'arnica, de feuilles d'oranger, et d'herbe de menthe poivrée ; comme le ventre est un peu tendu, on lui donne un clystère avec l'infusion de fleur de camomille et un peu de savon. On prescrit le médicament ordinaire augmenté :

Eau de fenouil, six onces ;
Sel de saturne, deux grains ;
Teinture d'opium simple, un demi-gros ;

Sirop de framboise, une demi-once.

Donnez de 2 heures en 2 heures une forte cuillerée à bouche; on frictionne, en outre, souvent la poitrine avec le liniment camphré.

Dès le soir, après une selle facile, les symptômes se calmèrent presque tous; à peine la tension du thorax existoit-elle encore; la toux étoit devenue plus rare et les crachats ne contenoient plus de sang. La fièvre reparut avec un peu plus de force.

La nuit du 7 au 8 assez bonne. Vers le matin un peu de toux; excrétion facile et peu copieuse d'un mucus purulent. La tension sur le thorax a diminué, la bouche et la gorge sont humides, la voix est meilleure; l'appétit qui manquoit hier est rétabli, la tête dégagée, et le pouls plein et lent. On continue l'usage du médicament.

Le malade est gai dans l'après-dînée; il tousse de temps à autre, mais sans douleur et sans effort, et sans beaucoup expectorer. Le soir point de fièvre.

Le 9 juin. Le malade a dormi paisiblement pendant presque toute la nuit; il a un peu toussé vers le matin. Les crachats qui ont suivi la toux se réduisent à peu de chose. La tête est toujours dégagée, le malade a l'air très-gai, l'appétit est excellent. Continuation du médicament.

Le malade alla de mieux en mieux; la toux

diminua de jour en jour, et avec elle les crachats. Le 16 juin, le malade ayant continué jusqu'à ce jour l'usage du sel de saturne, il n'existoit plus ni toux ni crachats. La poitrine étoit parfaitement libre, la respiration facile, et le malade en état de retenir long-temps son haleine. La fièvre avoit déjà disparu depuis le 8 juin, et avec elle les sueurs. L'appétit étoit bon, le ventre libre; les forces avoient déjà repris au point que *Schroeder* passoit plusieurs heures à l'air libre. Pour achever la convalescence on ordonna :

Ecorce de marronier d'Inde, une once et demie. Faites bouillir dans une quantité suffisante d'eau; ajoutez à la colature de huit onces :

Sel de saturne, deux grains;

Teinture d'opium simple, un scrupule.

Donnez de deux heures en deux heures une forte cuillerée à bouche.

Les forces se rétablirent de plus en plus, la voix devint naturelle, les joues creuses se remplirent, les nuits se passèrent dans un sommeil non interrompu, et toutes les autres fonctions s'exécutèrent comme dans l'état de santé. Le malade sortit de l'hôpital le 25 juin, après avoir employé, pour sa guérison parfaite, 20 jours et 30 grains de sel de saturne.

M. Amelung auroit désiré suivre plus long-

temps ce soldat ; mais celui-ci ayant obtenu son congé, n'eut rien de plus pressé que de retourner dans ses foyers. Le hasard fit rencontrer le médecin et le malade au bout d'un an, et M. Amelung apprit, avec satisfaction, que depuis sa sortie de l'hôpital, Schroeder s'étoit toujours bien porté ; son extérieur répondoit, en effet, à l'état de sa santé, et il avoit acquis un embonpoint assez sensible.

J'ai rapporté cette observation dans tous ses détails, afin de donner une idée de l'exactitude avec laquelle M. Amelung observoit et dirigeoit ses malades ; idée qui ne peut qu'augmenter la confiance que pourra inspirer aux praticiens prudens le nouveau médicament qu'il propose. Quant aux autres faits observés par lui, je crois devoir les réduire à de simples extraits, auxquels me restreignent d'ailleurs les bornes de ce Bulletin.

Deuxième Observation.

Jean-Nicolas Kiefer, soldat, de stature moyenne, trapu (*homo quadratus*), âgé de 21 ans, bien portant jusqu'en 1800, où s'étant fortement échauffé en récoltant du foin, il se coucha, couvert de sueur, sur la terre humide, et se désaltéra en buvant à longs traits de l'eau d'une source très-froide. Après divers accidens,

suites d'une suppression aussi subite de la transpiration, il lui resta une toux que le moindre effort excitoit, et suivie de crachats purulens. Les fatigues inséparables de l'état militaire, auxquelles il fut contraint de se livrer après son semestre, augmentèrent la maladie ; la toux, beaucoup plus intense, étoit accompagnée de crachats purulens très-abondans, mêlés d'un sang vermeil. Il entra à l'hôpital le 28 février 1801.

Une hémoptysie survenue la première nuit, fit perdre plus d'une livre de sang au malade, dont les autres symptômes dénotoient d'ailleurs un désordre fâcheux dans les poumons.

Le premier mars on lui administra :

Eau distillée, six onces;

Sel de saturne, deux grains;

Teinture d'opium simple, un demi-gros.

A faire prendre de deux heures en deux heures une forte cuillerée à bouche. Régime nourrissant.

Le 2 mars, il y eut déjà quelque amélioration, les crachats surtout contenoient moins de sang, et le pouls étoit plus satisfaisant. Les symptômes se dissipèrent peu à peu, au point qu'après l'avoir mis à l'usage d'une forte infusion d'écorce de marronier d'Inde, l'avoir soumis à un régime très-nourrissant, afin de rétablir complétement ses forces, il se trouva en état de quitter l'hôpital le 15 mars. M. Amelung a eu cet individu sous ses

yeux pendant plus d'un an, et il l'a toujours vu bien portant (1).

M. Amelung rapporte encore deux autres observations, mais qui diffèrent peu de celles précédentes. Les ulcérations des poumons chez les deux individus qui font le sujet de ces deux derniers cas, fut évidemment le résultat de violences externes, et chez l'un surtout, la suite de coups de pied qu'il reçut sur le côté gauche de la poitrine et sur le dos.

M. Amelung a encore employé le sel de saturne avec un succès complet, dans l'asthénie des poumons, suivie, soit d'hémoptysie, soit de phthisie pituiteuse : il fournit, enfin, deux observations très-intéressantes sur l'utilité de ce sel, pris à l'intérieur, dans le cas d'ulcérations externes. Il parvint à guérir, par ce médicament, un ulcère de la jambe, très-étendu, fétide, et accompagné de fièvre hectique; il guérit par le même moyen une perte de sang utérine asthénique, qui avoit résisté, pendant plusieurs semaines, à tous les autres moyens. Je regrette que le peu de place qui me reste, m'empêche de communiquer ces faits; je crois mieux l'employer en di-

(1) M. Amelung a revu un autre poitrinaire dont il rapporte le traitement par le sel de saturne, 4 ans après sa guérison; il assure que depuis, cet homme a joui d'une santé non interrompue, et qu'il est devenu très-gras.

sant quelques mots de deux malades qui succombèrent pendant le traitement, parce que la désorganisation des poumons étoit parvenue à son comble.

Le premier de ces malades, militaire, âgé de 20 ans, fut compromis dans une dispute et reçut une forte quantité de coups de plat de sabre sur le dos. Les douleurs externes se dissipèrent bientôt; il n'en fut pas de même de celles internes, auxquelles se joignirent d'autres symptômes fâcheux. Après avoir caché son état pendant quelque temps, il fut transféré à l'hôpital pour une fièvre rhumatismale, qui ne manqua pas de compromettre davantage la poitrine. On employa divers moyens que l'on crut indiqués, mais sans aucuns succès. Toux violente; gêne extrême dans la respiration, fièvre hectique, sueurs colliquatives. On administra le sel de saturne, il calma évidemment divers symptômes et principalement la toux, mais la fièvre ne participa en aucune façon à ce meilleur état; le pouls, la tension dans la poitrine, les élancemens et la gêne dans la respiration restèrent les mêmes. Au bout de huit jours on suspendit l'usage du sel de saturne, et on mit le malade à celui des excitans permanens, combinés à ceux diffusibles.

Tous les symptômes appaisés par le sel de saturne reprennent une nouvelle vigueur. On

continue néanmoins les médicamens prescrits; mais en même temps on donne, de deux heures en deux heures, une cuillerée de dissolution saturnine; extérieurement, des fomentations aromatiques sur la poitrine et vers le dos.

Diminution sensible de la toux, des crachats, de la fièvre et des sueurs; augmentation de l'appétit, etc.; le pouls cependant reste petit, tendu, quelquefois dur et toujours fréquent. La respiration reste courte, difficile, les élancemens ne cessent point : tous ces phénomènes font soupçonner, outre les ulcères, des adhérences et des tubercules.

Forte indigestion contractée par des flaques à la poêle, ou crêpes, qu'on avoit fournies secrètement au malade.

Elle occasionne des douleurs et des spasmes dans le bas-ventre, que l'on combat heureusement par un minoratif et quelques clystères; cet incident contribue cependant à augmenter la débilité déjà très-prononcée du sujet; ce ne fut qu'alors qu'on fut instruit de la cause externe qui avoit décidé la maladie. Tous les symptômes acquièrent une nouvelle intensité; le malade insiste pour qu'on lui donne encore *de la drogue qui lui a fait tant de bien :* on accède à ses désirs; et tout en continuant les autres moyens, on lui administre par jour trois ou quatre cuillerées

de dissolution de sel de saturne; cette dose modique ne laisse pas que d'opérer dès le lendemain quelque soulagement, la toux surtout diminue sensiblement; néanmoins les forces s'affoiblissent de jour en jour, et le malade succombe.

Autopsie cadavérique.

Maigreur extrême; poumons pâles et affaissés sans altération apparente à la superficie; mais lorsqu'on veut les extraire du thorax, on trouve leur partie postérieure et une portion de celle inférieure adhérentes à la plèvre, non-seulement du côté de la colonne vertébrale, mais encore du côté du diaphragme; l'adhérence est telle qu'il faut faire des efforts pour les séparer : pendant ce travail on découvre une infinité de petites indurations, on trouve un nombre bien plus grand de tubercules dans le parenchyme pulmonaire, et on aperçoit en même temps, à la partie postérieure du poumon gauche, deux vomiques considérables, dont l'une ne contenant plus de pus est presqu'entièrement cicatrisée, l'autre conservant encore un peu de pus épais dans sa cavité, est presqu'à moitié cicatrisée. Etat naturel du cœur, de l'estomac et du canal intestinal, l'estomac se trouve être un peu petit et le rectum un peu plus étroit qu'ordinairement; l'épiploon et le mésentère peu consistans et dé-

nués de graisse ; les vaisseaux chylifères remplis de chyle semblent avoir été en pleine activité peu de temps avant la mort. Le foie un peu plus volumineux qu'à l'ordinaire, sa partie concave dans l'état naturel, celle convexe porte des traces distinctes de phlogose, et se trouve adhérente au diaphragme et au dos.

Selon toute apparence, les adhérences et les tubercules des poumons ont été décidés par l'inflammation asthénique, suite des violences externes, et cette inflammation, abandonnée à elle-même, a donné lieu à la gêne dans la respiration, aux élancemens fréquens, à la toux continuelle, à la fièvre perpétuelle avec tension du pouls, accidens auxquels le sel de saturne ne put remédier. Il est néanmoins remarquable qu'il ait réussi à calmer la toux et l'expectoration, qui résistèrent même à l'opium, et surtout qu'il soit parvenu, selon toute apparence, à cicatriser presqu'entièrement les vomiques, qui paroissent ne s'être formées qu'à la suite de la fièvre rhumatismale.

L'individu qui fait le sujet de la seconde observation, âgé de 23 ans, fut atteint, dans l'hiver de 1803 à 1804, à la suite d'une chute de cheval, de symptômes peu différens des précédens. Domestique, et obligé de suivre son maître, il négligea sa maladie. Un *typhus* l'oblige

enfin

enfin d'entrer à l'hôpital : il échappe aux dangers de cette maladie, son appétit et ses forces commencent à se rétablir ; mais bientôt (vers le milieu d'avril), des mouvemens fébriles reparoissent sans cause manifeste, et avec eux tous les symptômes qui caractérisent l'affection pulmonaire la plus complète.

Décours de la maladie et méthode curative à peu près semblables au cas précédent. Il est bon d'observer cependant que le sel de saturne parut produire des effets encore plus marqués : il arrêta entr'autre une hémorragie nasale asthénique et améliora visiblement la tendance sphacéleuse d'une excoriation ulcérée du sacrum.

La toux et les crachats ayant presqu'entièrement disparu, on interrompit l'usage du sel de saturne ; et comme le pouls étoit foible, un peu fréquent et que le malade éprouvoit encore des vertiges, on donna des toniques, et en même temps quelques gouttes de teinture d'opium simple, afin de calmer l'irritation qui excitoit la toux.

Le pouls devint plus lent et plus fort, la tête plus libre ; mais l'irritation de la poitrine, loin de cesser, sembloit acquérir chaque jour un peu plus d'intensité ; enfin, au bout de la huitaine, la toux, les crachats copieux et fétides, la fièvre, la tension du thorax, etc., reprirent une nouvelle force.

La toux violente et presque continuelle ne cédant pas à des doses plus fortes d'opium, on procède de nouveau à l'usage du sel de saturne que l'on administre alternativement avec les autres médicamens. Diminution sensible de la toux et des crachats dès le second jour, sans cependant qu'il soit rien changé à la fièvre; elle augmente, au contraire, et consume le peu de forces qui restent au malade. Délire pendant la nuit, tête entreprise le jour, foiblesse extrême, nostalgie; l'ulcère devient pâle, sanieux et plus étendu. Fausses envies de manger suivies de dégoûts; rapports désagréables, envies de vomir et vomissemens après l'usage de médicamens amers. Le malade, après beaucoup d'efforts, vomit un lombric, et quelques jours après, un sang noir et coagulé : diminution progressive des forces, acerbation fébrile du soir beaucoup plus forte. Etat soporeux, et mort trois jours après.

Autopsie cadavérique.

Le corps n'a point maigri en raison de la longueur de la maladie et surtout de la violence du typhus.

Lorsque, pour ouvrir le thorax, on sépara des côtes les tégumens externes ainsi que les muscles situés sous ces derniers, on entama un abcès large et peu profond, placé immédiatement sous

le grand pectoral et sur les cinquième, sixième et septième côtes. Il s'en écoula plus de six onces d'un pus épais, tenace et extrêmement fétide. Le sac de cet abcès communiquoit avec l'intérieur par une ouverture existante entre la cinquième et la sixième côte. On ouvrit la poitrine avec beaucoup de précaution. Les poumons se trouvèrent intacts, extérieurement pâles, et ils remplissoient la cavité thorachique; mais lorsqu'on voulut les en extraire, on trouva le poumon droit; celui qui répondoit à l'abcès extérieur, entièrement adhérent aux côtes, et on fut obligé d'employer le scapel pour l'en séparer. On découvrit alors un second abcès d'une grandeur moyenne, *mais qui parut avoir été bien plus considérable.* Il ne contenoit tout au plus qu'une demi-once d'un pus tenace et fétide. Le poumon gauche et le cœur étoient en bon état.

L'abdomen offrit les phénomènes suivans: sa cavité contenoit un épanchement d'une petite quantité de liqueur aqueuse, rougeâtre, ayant l'odeur du vin: les viscères du bas-ventre ne présentèrent rien d'extraordinaire à leur extérieur, ils étoient seulement privés de graisse et très-mous. Lorsqu'on eut retiré l'estomac, et qu'on l'eut enlevé, on y observa deux trous de la grandeur d'une lentille. Après l'avoir ouvert, on y trouva quelques restes de soupe au vin,

dont le malade avoit mangé peu de temps avant sa mort, et trois grands lombrics. On trouva encore plusieurs petites érosions rondes et circonscrites à sa surface interne, toutes de la grandeur d'une lentille, le canal intestinal contenoit encore quelques autres vers. Les autres viscères n'offrirent rien de remarquable.

Il y a lieu de croire que les trous dans l'estomac ne provenoient que d'une érosion produite par la présence des vers. On peut attribuer à cette cause le vomissement de sang qui survint peu de jours avant la mort.

Telles sont les observations rapportées par M. Amelung, et que, pour le bien de l'humanité, nous désirons voir bientôt confirmées par les praticiens.

CHIMIE ANIMALE.

Extrait du Mémoire sur le mucus animal, par MM. FOURCROY *et* VAUQUELIN.

Le mucus animal n'avoit pas encore été analisé; il a été avancé quelques idées sur sa nature, sur ses propriétés, en parlant des affections catarrhales (1); mais on n'avoit jamais

(1) Traité du catarrhe de la vessie, par Graperon, Paris, an XI.

cherché, par des expériences suivies, à déterminer sa nature intime.

Le mucus animal n'est point contenu dans des vaisseaux, dans des réservoirs, comme la lymphe, le sang et les liquides sécrétés par différens organes, il est produit par des membranes particulières que l'on appelle muqueuses, et qui tapissent toutes les cavités intérieures, il les lubréfie et les défend du contact et des impressions de toutes les substances qui y passent et y séjournent. Le mucus animal est destiné à être excrété, il ne peut être considéré comme réparateur, si ce n'est de l'épiderme; il s'écoule continuellement par les pores de la peau; c'est un des élémens de la transpiration et de la sueur, il semble même donner naissance à l'épiderme, en se desséchant à l'air; il se condense sur les parties comprimées et forme les durillons, les corps, les verrues; il est joint, dans le corps épidermoïde, à une matière grasse qui paroît appartenir à la bile, et le rendre moins dissoluble par l'eau. On rencontre encore le mucus animal dans les substances cornées, telles que les ongles, la laine, les plumes, les soies, l'écaille des poissons; dans les cheveux, il est joint à la même matière grasse ou huileuse.

Le mucus animal se dissout par les acides foibles; il en est séparé facilement en flocons légers et filamenteux, par les alkalis. C'est ainsi qu'il forme ces nuages, ces dépôts qu'on remarque dans l'urine, quand elle séjourne trop dans la vessie, et qu'il s'y est développé de l'ammoniaque; c'est cette substance et non la gélatine ou l'albumine qui lie entre eux les élémens du calcul. La peau et les membranes muqueuses ont beaucoup d'analogie entre elles. Quand la première est irritée, qu'elle est privée d'air, elle passe à l'état d'une membrane muqueuse, et quand ces dernières sont exposées à l'air, elles prennent l'apparence de la peau. La production du mucus animal est une conformité de plus à observer.

Nous ne pouvons mieux faire pour donner une idée exacte de ce que renferme cet excellent Mémoire, que de présenter le résumé qu'en font eux-mêmes les savans auteurs.

« Nous l'avons montré (le mucus animal) comme un liquide blanc, filant et visqueux, onctueux sous les doigts, mousseux par l'agitation, se soulevant par la chaleur, évaporable, sans donner de pellicules ni de coagulum, en une masse homogène, demi-transparente et cassante, fort éloignée de son premier volume, se fondant sur les charbons ardens, se bour-

souflant et brûlant avec l'odeur de la corne; se desséchant en plaque, à l'air, n'offrant aucun signe d'élasticité dans son état épais, et conservant la forme qu'il a reçue sans se retirer sur lui-même, soluble lentement dans l'eau lorsqu'il est encore liquide, se gonflant et se ramollissant dans l'eau chaude sans s'y dissoudre lorsqu'on l'y tient plongé dans l'état sec, donnant de l'ammoniaque et de l'huile fétide à la distillation, se dissolvant très-facilement dans les acides. A ces caractères chimiques, nous avons lié ceux qu'on peut appeler caractères anatomiques et physiologiques qui distinguent le mucus animal aussi, et peut-être même plus essentiellement encore que les précédens. Les principaux de ces caractères sont l'existence de ce liquide sur tout le trajet du canal muqueux ou des membranes muqueuses, et seulement sur ces membranes, sa sortie par les pores de la peau avec la transpiration et la sueur, sa nature en grande partie excrémentielle, sa propriété de former et de nourrir les parties situées au-dehors des tégumens, savoir l'épiderme, les cheveux, les ongles, et d'être, à l'égard de ces tissus, une sorte de liquide nourricier; son absence presque absolue dans les organes de l'intérieur, sa qualité lubréfiante et en quelque sorte défensive, qui favorise le

passage des corps étrangers continuellement reçus dans le trajet du canal muqueux alimentaire, et qui enveloppe d'une couche glaireuse ces corps étrangers, lorsqu'ils s'arrêtent ou séjournent dans quelques points de ce canal, et surtout lorsqu'ils ont une âcreté ennemie de la vie. Nous ajouterons que le mucus animal, ainsi caractérisé comme une humeur particulière, semble n'être qu'un suc gommeux végétal, légèrement animalisé et combiné avec une petite quantité d'azote, dont il reste à comparer la nature avec celle des liquides albumineux, gélatineux et lymphatique. En rapprochant les deux genres de caractères dont nous venons d'offrir le résultat, on reconnoîtra qu'ils n'appartiennent qu'au seul mucus animal, et qu'ils sont assez importans pour mériter une étude profonde de la part des physiologistes et des médecins. »

Il seroit à désirer qu'on analisât avec autant de soin, quelques substances animales qui ne sont pas encore assez connues : les deux espèces de matières cérébrales, les ligamens fibreux, beaucoup de produits pathologiques, seroient aussi des sujets très-intéressans d'analise.

VARIÉTÉS.

Société Médicale d'Émulation de Paris.

La Société a entendu un rapport verbal de M. Tartra, sur un jeune homme mort empoisonné par six onces de blanc de céruse uni à de l'oxyde de cuivre; il doit donner par écrit les détails de cette observation et présenter l'estomac, qui offre une large escarre dans son petit cul-de-sac. M. Tartra a fait observer que le suicide paroîtroit être plus fréquent à une certaine époque de l'année ou de l'âge; il en cite deux exemples très-récens, et plusieurs membres en rapportent d'autres. M. Keraudren, président, pense que cette disposition au suicide peut être regardée comme dépendante d'un état pathologique, qui quelquefois est déterminé par la saison ou les changemens dans la constitution. Il rapporte qu'un homme dans une position très-heureuse, chéri de sa famille et de ses amis, étoit tourmenté par l'envie de se détruire, que déjà il avoit tenté plusieurs fois de le faire; qu'alors il aperçut quelques symptômes gastriques chez ce malade, et lui fit prendre trois grains de tartrite de potasse antimonié : à peine eut-il vomi deux ou trois fois que ce *tædium vitæ*, ces idées lugubres, disparurent entièrement, et depuis, il n'a rien éprouvé de semblable.

Ouvrages parvenus à la Société.

Observations d'une migraine guérie par l'application d'un vésicatoire à la nuque, par M. Chardel.

Observations de quelques fièvres intermittentes pernicieuses, par M. Authenac, médecin à Châteaudun.

Observation sur un anévrisme multiple de l'aorte, par M. O'Reardon, d'Edimbourg.

Observation sur un hydrocéphale, par le même.

Observations du docteur Dykson, sur le pemphigus.

Observations sur la scarlatine, par le docteur Voisin.

Observations sur un tétanos traumatique, guéri par l'usage de l'opium, porté à une dose très-forte, par M. Contrasti.

N°. du Journal de Médecine, par M. Sédillot.

Observations médicales faites à Auch, par M. V. Forgues, D. M., *médecin des épidémies. Rapport fait à la Société par* M. Baron.

Ces observations se composent de deux histoires de *croup*, maladie très-rare et non encore bien observée dans les contrées méridionales. Le sujet de la première observation est une petite fille de trois ans, qui présenta les symptômes qui suivent : respiration très-difficile, voix rauque et glapissante, toux accompagnée d'un sifflement particulier, et suivie de l'expectoration de matières blanches et visqueuses, regard fixe et sans expression, visage bouffi ; pouls précipité et intermittent. Cet état avoit été précédé d'un rhume de quelques jours ; l'enfant mourut le lendemain, malgré l'emploi des vomitifs, des antispasmodiques et des vésicatoires : le cadavre ne fut pas ouvert.

Le sujet de la seconde observation, est un enfant de cinq ans et demi, d'un tempérament lymphatique : il fut pris d'un enrouement d'abord peu considérable, mais qui augmenta au bout de trois jours, et présenta alors tous les symptômes du croup, accompagnés de gonflement considérable des veines jugulaires, de battement extraordinaire des carotides. M. Forgues fit appliquer au cou deux

sangsues, dont une seule se fixa. Il me semble que la saignée devoit être bien légère; j'ai eu occasion de voir que dans le commencement du croup, on tire un très-grand avantage d'une saignée abondante faite par le moyen d'une grande quantité de sangsues autour du cou. Cependant, chez le malade dont il s'agit, il y eut un peu de détente, dont on profita pour le faire vomir, ce qui ne le soulagea pas. Enfin, les symptômes augmentèrent, et l'enfant mourut le lendemain à sept heures du matin. A l'ouverture, on trouva une fausse membrane dans l'intérieur du larynx. Cette fausse membrane, plus dense supérieurement qu'inférieurement, adhéroit à la partie supérieure latérale droite du larynx, et de là s'étendoit libre et flottante presque jusqu'à la bifurcation de la trachée-artère.

Après ces deux observations, M. Forgues ajoute qu'il seroit à désirer qu'on joignît l'histoire de la constitution des six mois qui ont précédé ou accompagné le croup; mais il se borne à faire remarquer que toutes les maladies ont présenté le caractère muqueux; et que, malgré les grandes chaleurs de l'été, elles ont conservé ce caractère.

Je terminerai mon rapport, en exprimant le regret que M. Forgues ne soit pas entré dans de plus grands détails sur la constitution épidémique, ce qui auroit pu éclairer l'étiologie de la maladie intéressante dont il nous a communiqué deux observations.

Nouvelles scientifiques.

Les expériences de M. Davy, sur la décomposition des alkalis, ont été répétées par MM. Gay-Lussac et Thénard: pour produire ce phénomène, il faut employer de la potasse caustique encore chaude, sortant du creuset; on souffle légèrement dessus, pour la rendre conductrice de

l'électricité ; il se forme près du conducteur négatif une substance qui, exceptée sa pesanteur spécifique, qui est beaucoup moindre que l'eau, a beaucoup des propriétés métalliques et a l'apparence d'un amalgame de mercure et d'étain ; elle s'enflamme par le contact de l'eau, et passe à l'état d'alkali : elle y revient sans détoner quand on la chauffe fortement. Il faut employer, pour réussir, une colonne qui ait au moins 2500 pouces carrés de surface, et au plus 3000 ; l'excès ou le défaut de force dans la colonne fait manquer l'expérience.

M. Davy a présenté ces faits comme offrant la décomposition des alkalis en oxygène et en substance métallique. MM. Gay-Lussac et Thénard pensent qu'on peut en donner une autre explication : ils supposent que la matière produite est un composé d'hydrogène et d'alkali ; et qu'elle s'enflamme par le contact de l'eau, parce que la potasse caustique s'échauffe beaucoup dans sa dissolution, et que le calorique dégagé se porte sur l'hydrogène devenu libre.

Des nouvelles de Londres annoncent que M. Davy est tombé grièvement malade, peut-être la vive émotion qu'il dût éprouver au moment de sa découverte, a-t-elle influé sur sa santé, déjà altérée par les grands travaux qu'il a dû exécuter pour parvenir à son but.

M. Darcet a prouvé, par des expériences très-belles, que la soude purifiée par l'alkohol, n'est pas extrêmement pure, comme on le croyoit, et que les analises faites dans cette supposition ne sont pas exactes ; il préfère se servir des carbonates pour établir les rapports des acides et des bases dans les sels neutres.

On lit dans un ouvrage intitulé, Observation sur la culture du coton, par M. J.-L.-B. de Rohn, Danois, qu'on

a pratiqué l'inoculation de la petite vérole, ou d'une maladie analogue, aux oiseaux de basse-cours ; elle les préserve d'être attaqués une seconde fois de cette maladie : c'est à la crête qu'on les inocule.

L'Académie Impériale des Sciences de Saint Pétersbourg a proposé, pour le meilleur Mémoire en réponse au sujet suivant, un prix qui sera adjugé le premier juillet 1808 :

« On demande une méthode facile pour reconnoître à » peu de frais, et d'une manière certaine, les plantes véné» neuses, sans avoir besoin de connoissances botaniques. »

Dans la séance publique du premier mai, de la Société des Amis des Sciences de Varsovie, M. Osinsky, secrétaire, a lu un premier Mémoire de M. Arnold, sur la libéralité des rois de Pologne et des magnats envers les médecins. Il s'est arrêté au Roi Sigismond; sans doute il célébrera, dans un second Mémoire, celles qui ont distingué les rois qui lui ont succédé et celles des derniers gouvernemens de la Pologne. Les distinctions et la bienveillance dont S. M. I. et R. a honoré les hommes célèbres attachés à sa personne, seront un champ vaste où il pourra déployer son éloquence.

M. de Sacy, dans son Mémoire qui a remporté le prix proposé par l'institut, sur les animaux dormeurs, commence par donner la température de quelques-uns d'eux comparée à celle de l'atmosphère, dans les différentes saisons, et ces animaux étant éveillés ou endormis.

Dans l'état de veille, la marmotte a pour température de 36 à 38 degrés du thermomètre centigrade, quelle que

soit la température de l'atmosphère; lorsqu'elle est endormie, sa chaleur diminue presque au degré du lieu où elle se trouve, en raison du froid plus ou moins intense. Le thermomètre marquant 1 $\frac{1}{4}$ + o, une marmotte avoit 5 degrés de chaleur : lorsque ces animaux éprouvent un froid au-dessous du zéro, ils meurent; un grand froid subit les réveille, ainsi qu'une irritation quelconque; alors ils reprennent bientôt le degré de chaleur qui appartient à leur état de veille.

Pour qu'ils puissent s'endormir, il faut non-seulement que la température soit basse, mais encore qu'ils soient presque privés d'air; on les trouve endormis dans des trous dont ils ont eu soin de boucher assez hermétiquement les ouvertures; leur respiration est presque nulle ainsi que leur circulation.

M. Mantilli a observé que le sommeil hivernal de ces animaux venoit à certaines époques déterminées, quelle qu'ait été la variété des saisons : lorsque l'automne se prolonge ou que le printemps est hâtif, ils s'endorment cependant et se réveillent aux mêmes époques de l'année et presque au même jour. Il a encore observé que le cœur étoit rempli d'un sang noirâtre, et conservoit beaucoup d'irritabilité, lorsqu'on le laissoit en rapport avec les autres parties.

M. Prunel, professeur de médecine légale à l'Ecole de Montpellier, a fait de nombreuses expériences sur les animaux léthargiques : elles se rapportent beaucoup à celles dont nous venons de parler. La chauve-souris a diminué de $\frac{1}{32}$ en poids pendant le sommeil d'un hiver. On a transporté des marmottes endormies du midi de la France jusqu'à Paris, et par les voitures publiques, sans qu'elles se soient réveillées.

Au-dessous de 15 degrés de chaleur, leur respiration n'est

pas sensible, il faut qu'elle soit de 25 degrés pour que la respiration soit régulière; tous ces animaux ne sont pas engourdis au même degré : le hérisson l'est moins que la marmotte, et même il se réveille quelquefois pour manger; les marmottes apprivoisées ne dorment pas. Quoique ces animaux ne semblent pas respirer étant endormis, ils ne peuvent cependant vivre dans l'acide carbonique; plongés dans l'oxygène, ils se réchauffent et se réveillent; pendant le long sommeil hivernal, les battemens du cœur sont à peine sensibles, le sang est noir; les sécrétions ne sont point interrompues, mais très-diminuées. Il y a des animaux dormeurs dans les pays très-chauds, mais la cause de leur sommeil ne paroît pas être la même; ceux de nos contrées sont très-gras à l'approche de l'hiver; tous leurs tissus sont remplis de graisse, surtout dans les régions précordiales; la graisse semble transpirer à travers la peau; la poitrine est petite, le timus est très-développé et très-gras; deux autres organes de même nature sont aussi contenus dans la poitrine, sous les muscles pectoraux; l'étendue du thorax est donc beaucoup diminuée par ces trois timus, par la graisse, par l'abord du sang dans les gros vaisseaux et par la forme globuleuse que prènnent ces animaux.

Le grand épiploom est très-étendu et chargé de graisse; tous les viscères du bas-ventre sont de même chargés d'un tissu cellulaire très-gras; deux lignes graisseuses suivent constamment les vaisseaux sanguins; la peau est aussi remplie de graisse, et les vaisseaux y sont à peine sensibles. M. Prunel attribue le sommeil de ces animaux à la gêne qu'éprouve la respiration, occasionnée par la compression des poumons, la présence des timus, celle de la graisse jusque dans les cellules pulmonaires, et le refoulement du diaphragme par les viscères du bas-ventre; il compare cet état à l'état de léthargie du fétus, et à l'assoupis-

sement fréquent et involontaire des hommes dans l'obésité.

La respiration est lente et pénible chez les animaux dormeurs, la circulation est de même peu active; cette foiblesse de la respiration ne donne point au sang les qualités stimulantes nécessaires à l'état de veille, le peu de chaleur qui existe reste dans les grandes cavités; les extrémités sont froides et roides; la circulation est très-foible, et à peine s'il parvient du sang dans le cerveau et dans les membres; les sécrétions se font très-lentement pendant le sommeil hivernal; l'animal maigrit beaucoup, et il se réveille quand la graisse qui comprimoit le poumon est usée; les glandes qui étoient très-gonflées ont aussi diminué de volume. Enfin, le savant auteur du Mémoire regarde le sommeil hivernal comme déterminé par une asphyxie incomplète.

Analise des Journaux.

M. le Docteur Desgranges a rassemblé tout ce qui est connu sur l'emploi médical de l'arsenic; il paroît bien constaté, suivant les praticiens Anglais et Allemands, que ce minéral ou ses préparations, telles que l'arséniate de potasse, le sulfure et le tartrite d'arsenic, peuvent être employés sans danger jusqu'à un tiers de grain par dose, qu'à un sixième et même à un douzième de grain, il est encore quelquefois très-actif; on le combine avec les substances aromatiques, l'opium, le quinquina, etc.; il a surtout réussi dans les fièvres intermittentes qui avoient résisté à l'écorce du Pérou, mais quelquefois aussi des fièvres ont résisté à l'arsenic, et ont cédé au quinquina. (*Journal de M. Sédillot.*)

Il y a quelques années, à Paris, un médecin connu employoit l'arsenic intérieurement avec une apparence de succès; mais on a remarqué qu'après un an ou quinze mois, les malades périssoient de phthisie.

BULLETIN

DES

SCIENCES MÉDICALES.

FÉVRIER 1808.

ANATOMIE. PHYSIOLOGIE.

Doctrine de Gall.

Troisième rapport fait à la Société Médicale d'Emulation de Paris, par M. TARTRA, *professeur d'anatomie et de physiologie, secrétaire général.*

Fidèle, Messieurs, à l'obligation que je me suis imposée, de vous faire connoître la doctrine de M. Gall dans ses détails les plus circonstanciés, de ne pas la louer avec un enthousiasme ridicule, de ne pas la critiquer sans connoissance de cause; de ne pas la juger, enfin, sans l'avoir approfondie; je saisis avec empressement l'occasion de vous donner ici presque littéralement le texte du discours qu'il a pro-

noncé à l'ouverture de son cours de physiologie.

Il nous importe beaucoup d'éviter un double écueil : le premier, de pousser l'indifférence, la pusillanimité ou la prévention, jusqu'au point de ne pas vouloir aborder une question qui intéresse trop la science de l'homme, pour rester irrésolue ; le second, d'adopter sans examen suffisant, d'accueillir sans preuves incontestables et de juger avec une coupable précipitation, des principes qui exigent la discussion la plus rigoureuse et la plus sévère.

Nous voulons donc mettre tous nos collaborateurs en état de prononcer un jugement solide et raisonné, en leur dépouillant et faisant dépouiller, en quelque sorte dans le plus grand détail, toutes les pièces de ce procès scientifique.

Notre jugement ne précédera donc pas le leur, et nous n'aurons pas regretté de l'avoir ajourné, si un mûr examen des principes et des faits à apprécier, si des réflexions prolongées sur une matière aussi importante, nous mettent à même de porter enfin un jugement en dernier ressort.

Ne seroit-il pas honteux, en effet, que les savans de la capitale restassent indécis ou même mal instruits sur une doctrine proclamée dans nos murs, qui ne doit point y être applaudie

si elle est fausse, ni exciter éternellement les clameurs si elle est fondée et vraie.

Peut-être les savans nous sauront-ils quelque gré d'avoir pris une marche qui, si elle est la plus lente, est assurément la plus sage, et qui s'éloigne entièrement de celle adoptée par tous ceux qui ont voulu jusqu'à présent apprécier ce nouveau système physiologique.

Rien de plus vague, en effet, de plus fastidieux que ce qui a été écrit dans les divers journaux sur cette théorie; on peut dire, avec juste raison, que ceux qui l'ont travestie et dénigrée, agissoient avec aussi peu de motif que ceux qui se sont déclarés tout d'abord, et au premier aperçu, ses plus intrépides apologistes.

Ne doit-on pas blâmer aussi la singulière réticence et la froide apathie des hommes de l'art, qui veulent opiniâtrément rester étrangers à un système dont ils devroient être naturellement les appréciateurs, comme si des juges pouvoient se compromettre en prononçant même dans une affaire où l'accusé seroit coupable et où l'action seroit un crime?

Je n'offre ces réflexions, que pour faire sentir la convenance autant que la nécessité indispensable de voir les démonstrations et préparations anatomiques du docteur Gall, et d'entendre en détail son exposition physiologique.

C'est d'après ces considérations, que je rapporte ici littéralement le discours d'ouverture qu'il a prononcé à Paris, dans la première séance de son cours, le 15 janvier 1808.

Il présente sur la science de l'homme des vues générales, qui sont, en quelque sorte, une introduction à ses leçons de physiologie du cerveau.

« Dans tous les temps, dit-il, l'histoire naturelle de l'espèce humaine a été la science la plus intéressante pour l'homme, et a fixé les méditations des meilleurs esprits. Mais tant que cette branche importante n'est pas à peu près complète, il ne paroît point possible de donner une direction sûre à l'éducation ni une impulsion convenable aux différentes passions, pour en faire les instrumens du bonheur particulier de l'individu et du bien général de la société. Il est également presque impossible de fixer les institutions, de manière qu'elles ne soient pas plus ou moins en opposition avec les besoins naturels et la destination de l'homme.

» On doit, par ces motifs, accorder quelque encouragement et quelque indulgence aux efforts de ceux qui appliquent leurs recherches à des études si intimement liées aux plus grands et aux plus chers intérêts de l'humanité.

» L'observateur sévère et circonspect ne peut

se dissimuler les difficultés et les obstacles qui se rencontrent et se multiplient à chaque pas dans cette route épineuse.

» Une véritable psychologie des animaux, une connoissance complète et approfondie de toutes leurs parties et de leurs facultés, offrent encore, dans le globe intellectuel, de véritables régions inconnues à découvrir, ou des terres incultes et stériles, qui ont besoin d'être exploitées par des mains habiles et laborieuses. Nous distinguons et nous distribuons les races, les espèces, les classes des animaux, d'après une étude encore imparfaite des différentes parties de leur organisation. Mais leurs différens instincts, leur industrie, leurs facultés intellectuelles, leurs penchans, leurs mœurs, n'ont pas toujours éveillé et excité, loin d'avoir fixé notre attention.

» Les animaux ont cependant, pour la plupart, des caractères constans, tranchans et prononcés, produits naturels de leur organisation, qui détermine les dispositions primitives et spéciales observées chez eux.

» A peu de modifications près, les individus de la même espèce, dans les différentes générations des animaux, se ressemblent dans tous les lieux et dans tous les temps. Cette organisation semblable, et, pour ainsi dire, héré-

ditaire, est le résultat de lois et de combinaisons beaucoup plus simples qui appartiennent à l'homme, dont les animaux ne sont que des fragmens imparfaits.

» Si j'arrive maintenant à l'étude de l'homme lui-même, dont l'organisation est si prodigieusement compliquée, et dont les variétés générales et individuelles sont infinies, je ne vois qu'un petit nombre de philosophes qui se soient attachés à l'analise de l'homme intellectuel. Mais ceux-ci ont trop souvent négligé les influences des causes physiques. En même temps, la plupart des philosophes et des métaphysiciens se sont égarés dans des abstractions et des théories qui les éloignoient de la nature. De leur côté, les physiologistes, décomposant l'organisation physique, et trop circonscrits dans leur sphère, n'ont pas su toujours s'élever jusqu'aux forces réelles du monde intellectuel, et à des considérations supérieures, qui devoient à la fois descendre à la dernière analise, et remonter à la plus grande généralité.

» Le moraliste et le législateur, observant l'homme dans sa vie sociale, et sans remonter toujours aux premières sources des actions morales, se sont contentés d'en saisir et d'en modifier les causes accidentelles et secondaires.

» A moins que les lumières de ces trois études

différentes, psychologiques et physiques, philosophiques et morales ne soient réunies et coordonnées, pour se prêter un mutuel secours, et pour rapporter des causes communes et des effets analogues à une seule et même loi, elles n'offrent pas un ensemble complet, une véritable *science de l'homme.*

» Cependant, il faut convenir qu'il n'y a d'autre moyen naturel d'arriver à la connoissance approfondie de l'homme individu et espèce, que l'observation exacte des phénomènes qui s'offrent à nous par l'intermédiaire de ses formes organiques ou de son organisation.

» Abandonnons aux spéculations métaphysiques les recherches sur lesquelles nos sens n'ont aucune prise, et renfermons-nous dans le cercle des lois de l'organisation, dont l'ensemble, les détails et les modifications déterminent, en grande partie, et modifient notre entendement et notre volonté. Tel est le domaine de *la physiologie du cerveau*, qui est la science dont je dois offrir les élémens, et qu'on peut appeler aussi la doctrine des qualités générales des animaux, et en particulier des qualités merveilleuses, par lesquelles notre espèce l'emporte sur tous les être vivans.

» Mais qu'il est difficile de remplir cette tâche, et combien cette science même ainsi pré-

cisée, est encore à la fois étendue et compliquée !

» Qui pourra comprendre et définir l'homme, bizarre assemblage des plus étranges contrastes, véritable chaos de contradictions, sorte d'énigme à beaucoup d'égards inexplicable ! Quel fil saisir pour guider ses pas dans cet obscur et tortueux labyrinthe ! Comment se frayer un chemin pour arriver à une connoissance exacte, détaillée et complète de cet être en même temps si intelligent et si borné, doué de raison et sujet à de si inconcevables folies, si grand et si petit, si digne enfin d'admiration et de pitié, prodige étonnant de dignité et de bassesse, roi et atome dans cet univers où il rampe et où il bégaye !

» Dans les individus et dans les états, quelle singulière contradiction de maximes, adoptées comme règles, soit pour la vie publique, soit pour la vie privée ! Quelle mobilité, quelle variété de sentimens et de pensées ! L'homme méprise aujourd'hui ce qu'il adoroit hier ; là, il s'abaisse jusqu'au culte d'un ognon ou d'un taureau ; ici, son intelligence s'élève jusqu'à la conception d'un être indépendant et éternel ; là, sa religion lui interdit la mort d'un insecte ; ici, elle lui commande, pour honorer le ciel, de sacrifier ses enfans ; là, il subit une mort généreuse pour son ennemi ; ici, sa piété filiale le rend barbare au

point d'immoler les auteurs de ses jours; là, il se propose, comme récompense éternelle et félicité suprême, un séjour peuplé d'une infinité de femmes, belles et toujours jeunes; ici, pour gagner le ciel, il trahit la nature, son impérieux besoin, et se voue à une continence absolue; là, il saisit à peine les rapports des nombres; ici, son esprit audacieux, et bien affermi dans sa marche et dans ses calculs, mesure les espaces et la marche des mondes.

» Indépendamment de ces différences générales, sous les rapports du développement intellectuel et moral, dans toutes les parties du globe, combien de différences particulières dans les individus isolés et même dans un seul individu, considéré séparément! Quelle distance de tel homme à lui-même, dans une position calme ou passionnée, dans la jeunesse et dans l'âge mûr ou dans la vieillesse, dans l'état de santé ou de maladie, dans la fange de l'ignorance, ou dans le magnifique édifice des sciences et de la civilisation!

» Comment débrouiller cet être toujours en contradiction avec lui-même! Comment définir d'une manière fixe et précise la nature de l'homme, résultat compliqué de son moral et de son physique, de l'action et de la réaction de son organisation matérielle et de son intelligence! Comment faire la part exacte de ces deux puis-

sances, et leur assigner des limites dans leurs domaines respectifs! Comment déterminer leurs droits réciproques et distincts, et les divers degrés d'influence qu'elles exercent l'une sur l'autre alternativement et mutuellement dans cette vie! Comment saisir ces conditions matérielles du principe immatériel qui se manifeste par son action et semble se dérober à nos recherches : image symbolique de l'auteur suprême des choses, dont on suppose qu'il peut être une émanation! Comment pénétrer des mystères, couverts de voiles épais et de profondes ténèbres! Comment enfin découvrir l'origine ou la source, le développement et la croissance, ou la marche de nos dispositions premières, de nos penchans, de nos talens, de nos sciences et de nos arts, de nos crimes et de nos vertus, de nos maladies morales et des modifications de notre être variées à l'infini, depuis l'aliénation partielle, l'idiotisme complet, jusqu'au génie sublime de Bacon, de Newton et de Voltaire! Comment calculer les diverses influences de l'éducation, des peines et des récompenses, des climats, du sexe et de l'âge, de la nourriture, des gouvernemens, des religions! Comment démontrer, d'un côté, l'assujettissement de l'homme aux lois de la nature, et le présenter, sous ce rapport, semblable aux ani-

maux avec lesquels il a tant d'analogie, et avec lesquels il doit toujours être comparé! Comment, d'un autre côté, faire ressortir et mettre dans tout son jour sa dignité, sa supériorité, sa noble et immortelle destination, et lui assigner, en un mot, dans la création la véritable place que l'auteur des choses paroît lui avoir marquée!

» J'ai indiqué les trois parties qui doivent composer le vaste corps de *la science de l'homme*; j'ai fait entrevoir à la fois les difficultés, les obstacles, et aussi les objets nécessaires des recherches relatives à cette belle et utile science. Je suis loin néanmoins de pouvoir satisfaire, à beaucoup près, cette curiosité insatiable de l'esprit humain pour tout ce qui tient à sa propre nature. Nos désirs sont vastes et infinis, notre sphère est étroite et bornée. Je sens en moi les deux caractères de l'humanité, le besoin d'agrandir nos connoissances et notre être, la foiblesse et l'impuissance qui sont les conditions de notre existence.

» J'exposerai donc seulement les résultats de trente années de recherches, d'observations, d'expériences, toujours autant que je l'ai pu, basées sur des faits et sur la nature; j'offrirai les produits de mes informations, mes opinions, et souvent mes simples doutes; je les soumettrai à la fois aux amis des sciences et de l'huma-

nité, et je m'estime heureux d'être arrivé à l'époque, où je puis faire entendre ma voix dans une grande capitale, populeuse et éclairée, véritable centre de la civilisation et des lumières, qu'un grand Souverain, doué lui-même d'un vaste génie, apprécie, protège et encourage, et où des savans distingués ont ouvert plusieurs routes nouvelles qui se rencontrent souvent avec celle que je me suis tracée, et d'où résultent un commerce et une communication plus faciles entre des sciences qui doivent aboutir à un seul et même but.

» Qu'il me soit permis maintenant de dire encore quelques mots dans cette introduction, sur les difficultés particulières qui dérivent de la nature de ma doctrine à laquelle se rattachent tant de résultats nouveaux et hardis, qui même paroissent souvent hasardés, aux yeux de ceux qui ne peuvent asseoir leur conviction sur les mêmes faits qui m'ont servi de bases, de points d'appui, et qui ont été les degrés successifs de l'échelle que j'ai parcourue. Quelques-uns de ces résultats seront d'abord en opposition avec les opinions et les habitudes reçues; ils pourront effaroucher des hommes attachés aux anciennes doctrines, dans l'anatomie, dans la physiologie et dans la philosophie. Mais n'en a-t-il pas été de même de toutes les découvertes, de chacun

des pas progressifs que les sciences ont faits dans la longue succession des siècles?

» Si on ajoute les mutilations faites à ma doctrine, souvent tronquée par ceux même qui ont l'intention de la présenter fidèlement; les fausses interprétations que lui donnent l'inadvertance et la précipitation dans les jugemens; l'ignorance, et, dans beaucoup de circonstances, l'hypocrisie et la mauvaise foi; notre attachement naturel aux premières notions dont on a bercé notre enfance, et qui ont vieilli avec nous; la répugnance invincible de beaucoup d'hommes, même estimables et instruits, pour toute espèce d'innovation dans la sphère des connoissances reçues; enfin, des opinions adoptées et régnantes dans le monde intellectuel : on concevra facilement pourquoi l'anatomie et la physiologie du cerveau, surtout avant d'être généralement répandues et vérifiées, éprouvent tant d'oppositions, et pourquoi les découvertes n'arrivant qu'après un long espace de temps à leur point de maturité, leur utilité est souvent ajournée et reculée dans un lointain avenir.

» Sachons faire de ces obstacles même des instrumens de succès; puisons, dans cet esprit d'opposition même, la nécessité précieuse et salutaire pour nous, d'appuyer les nouvelles vérités que

nous voulons développer et approfondir, sur des preuves d'autant plus nombreuses, concluantes et incontestables, que ces vérités sont plus importantes et disputées avec plus d'animosité. N'exigeons de nos adversaires, pour leur honneur et pour le succès de la science, que de la bonne foi, de la probité dans l'exposition des faits et des objections, de la pureté dans les intentions dirigées vers l'amour du bien général et de la vérité.

» Les résultats, loin d'être effrayans et de conduire à aucune conséquence dangereuse, comme nous aurons l'occasion et le soin de le démontrer jusqu'à l'évidence, nous rapprocheront insensiblement du but indiqué, de la science la plus difficile, la plus compliquée, la plus utile, celle de l'homme, qui nous concerne tous, et qui se lie à toutes les autres sciences et à tous les intérêts individuels et publics. »

MÉDECINE. CHIRURGIE.

Observations d'une fièvre adynamique avec rechute, dans laquelle on a déterminé une crise favorable par un bain de cendres chaudes; par M. Fr. MONTAIN, *médecin à Lyon, correspondant de la Société.*

Une jeune personne de 11 ans, d'un tempérament sanguin, soit par indulgence, soit par inattention de ses parens, ne se nourrissoit, depuis quelque temps, que de fruits crus et verts.

Dans le commencement de septembre, après une réprimande qu'elle n'avoit point méritée, la fièvre se déclara, et présenta la marche et les symptômes suivans : frisson léger, suivi de chaleur; le pouls se développe et la langue se couvre d'un enduit muqueux; la bouche devint amère : administration de l'ipécacuanha. Quelques symptômes qui sembloient indiquer la présence de vers dans les intestins, donnèrent lieu à la prescription de l'huile de riccin, qui produisit quelques selles sans évacuation de vers. Des symptômes graves, tels que le délire, langue brunâtre, l'assoupissement se déclarèrent bientôt; les toniques, les vésicatoires au bras, furent employés le deuxième jour; sensibilité de l'abdomen,

atonie très-marquée, rêvasserie continuelle; augmentation de délire; enfin, le 14.ᵉ jour, selles abondantes répétées le soir, mieux sensible, douleur à l'oreille droite, donnant lieu à une surdité momentanée; écoulement par cette oreille d'une matière comme purulente. Convalescence.

La malade reprenoit peu de force, mais cependant elle sembloit marcher vers la santé. Vingt-cinq jours après le commencement de la convalescence, soit qu'une sortie trop prompte dans une saison pluvieuse, soit qu'un séjour inconsidéré dans une église froide et humide, ou un excès de nourriture aient été la cause d'une rechute, elle éprouva du malaise, de la lassitude, des frissons et des nausées.

Le deuxième jour, enduit muqueux de la langue, paroxisme le soir : emploi de la tisane acidulée.

Le troisième jour, continuation des symptômes.

Le quatrième, assoupissement, rêvasserie, ventre douloureux. M. Cartier, qui avoit vu la malade avec moi dans la première maladie, fut consulté de nouveau : on mit en usage le quinquina

Le cinquième, langue noirâtre, enduit fuligineux de la bouche, pouls petit, délire presque continuel: vésicatoires aux deux bras.

Le

Le sixième, continuation des accidens, pouls plus foible.

Le septième, délire bruyant avec effort pour s'échapper de son lit; elle s'en échappe en effet, et tombe sur la face; contusion à la paupière et à l'œil du côté droit : application d'un vésicatoire à la nuque; lavemens toniques, suivis de déjections noires et fétides.

Du 8 au 10, continuation des mêmes symptômes, et tour à tour; phénomènes frappans de foiblesse et de délire bruyant : vésicatoires aux jambes; moyens toniques à l'intérieur; emploi de musc, du nitre, du camphre et du quinquina.

Le 11, prostration générale des forces, face hippocratique, décubitus, perte de connoissance, pouls petit et foible, soubresauts des tendons : augmentation de la dose des médicamens; lavemens avec la décoction de quinquina en poudre.

Le 12, mêmes symptômes, et de plus insensibilité, avec escarres des vésicatoires; impossibilité de faire prendre le moindre médicament; synapisme aux pieds et aux cuisses.

Le 13, état désespéré, annoncé par l'abattement complet des forces, le défaut de contractilité de la pupille, le relâchement des paupières supérieures, le décubitus, les déjections involontaires, l'immobilité, le refroidissement des membres; enfin : tous les signes d'une mort très-

prochaine. M. Cartier propose d'envelopper la malade dans une peau de mouton, récemment écorchée ; je proposai comme moyen analogue, mais plus puissant, de la mettre dans des cendres échauffées jusqu'à un degré insupportable dans l'état de santé. Ce médecin, toujours guidé dans ses actions pour le bien de l'humanité, plus jaloux de sauver la malade que de faire passer son avis, voulut bien approuver mon moyen. On passa 60 livres de cendres de bois neuf, qui furent chauffées dans un four ; il en fut formé deux espèces de matelats dont la malade fut entourée, étant dépouillée de tout vêtement.

Il y avoit à peine quinze minutes qu'elle étoit dans cette espèce de bain sec et chaud, que le pouls se ranima ; après une demi-heure, une légère moiteur se fit apercevoir sur le visage ; la vie paroît se propager dans toutes les parties du corps ; la tête s'agite, les yeux cherchent à recevoir les impressions de la lumière (1) ; elle se plaint de la chaleur et de la dureté de son lit. Il y avoit près d'une heure qu'elle étoit dans cet état, lorsque la moiteur devint générale ; elle y de-

---

(1) Cette jeune personne est la sœur de l'auteur, ce qui ajouta sans doute beaucoup à la tendre émotion qu'il dût éprouver lorsque, par ses soins, elle revenoit à la vie.

meura encore une demi-heure, et je la fis ensuite transporter dans un lit préparé et chauffé pour la recevoir.

Sa langue étoit humectée, ses vésicatoires avoient repris leur sensibilité et leur rougeur; toutes les parties du corps étoient sensibles; les facultés intellectuelles, quoique foibles, n'étoient pas troublées; elle demandoit avec instance des alimens, mais on se garda bien de la satisfaire. La nuit se passa sans accident, et fut partagée entre la veille et un sommeil tranquille.

Le 14, apparition de divers phénomènes critiques; déjections noires et fétides, urines assez abondantes; escarres vers le sacrum; tumeur et douleur dans toute la région dorsale: application de cataplasmes émolliens.

Du 14 au 19, langue se nettoyant tous les jours; pouls élevé, légère céphalalgie annonçant le travail inflammatoire: elle prit de légers bouillons et quelques cuillerées d'un excellent vin vieux.

Le 20, fluctuation manifeste dans un dépôt souscutané situé sur la colonne vertébrale. Je fis deux ouvertures qui donnèrent issue à deux verrées d'un pus peu consistant, et dans lequel nageoient des flocons noirâtres: application des cataplasmes toniques; pansemens fréquens, compression graduée sur le dépôt: longue convalescence; après trois mois, santé parfaite.

La malade qui fait le sujet de cette observation, auroit-elle pu être sauvée par les seules forces de la nature, sans le moyen que j'employai ? Il me semble qu'on peut en douter; mais n'eussai-je été que l'aide la nature, le résultat en est trop heureux pour ne pas m'en louer. J'ai l'honneur d'inviter la Société, à laquelle je communique cette observation, à vouloir bien donner son jugement; les faits sont fidèlement rapportés. Si j'avois besoin de témoignage, je citerai, outre le respectable médecin consultant, M. Cartier, mes amis et mes collègues, MM. Esparon, D. M., professeur à l'Athénée de Paris; Jouannon, médecin à Lyon, etc., qui connoissent la malade, et qui ont vu l'emploi et le résultat du moyen.

Cette observation très-intéressante de M. Montain, montre combien peut être utile dans les cas désespérés la médecine perturbatrice : les moyens qui déterminent un grand mouvement dans l'économie ont une action énergique souvent salutaire, que l'on ne peut encore expliquer d'une manière satisfaisante; c'est pour cette raison, sans doute, qu'ils sont si rarement employés, même quand on ne peut rien espérer de la nature ou d'un traitement méthodique.

MÉDECINE.

RAPPORT *du Comité d'Administration de la Société, par* M. TARTRA, *secrétaire général, dans la séance du premier mercredi de février* 1808, *sur le manuscrit intitulé :* Etude raisonnée des phlegmasies, fondée sur l'anatomie pathologique et sur l'observation clinique ;

Ouvrage qui présente un tableau des nuances, des degrés et des combinaisons de ces maladies, dans l'état aigu et dans l'état chronique ; par M. BROUSSAIS, *docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des armées, correspondant de la Société médicale d'Emulation de Paris.*

Messieurs, votre comité a examiné en détail, l'ouvrage manuscrit sur les phlegmasies chroniques, qui vous a été présenté par notre collègue, M. le docteur Broussais. Nous possédions déjà une dissertation du même auteur, sur la fièvre hectique, considérée comme le produit d'une lésion de l'action des viscères, sans vice organique. Cet opuscule, que M. Broussais publia en l'an XI, est remarquable par la bonne disposition des matériaux, par la sagesse des discussions et par le parti avantageux que l'auteur a su tirer des

travaux des modernes : il fut accueilli avec intérêt, et détermina M. le professeur Pinel à donner une autre place à la fièvre hectique dans son cadre nosologique.

L'imperfection des connoissances médicales sur les maladies chroniques en général, vivement sentie par notre auteur, l'avoit d'abord engagé à s'en occuper d'une manière particulière ; les recherches et les méditations auxquelles l'exécution de son premier travail le força de se livrer, lui firent encore mieux apprécier l'étendue de la lacune qui restoit à remplir ; et aussitôt que M. Broussais fut nommé médecin des armées, il résolût de profiter de tous les faits qui s'offriroient à lui pour rectifier et étendre ses idées sur ce genre d'affections. Il vient d'extraire du recueil de ses observations un grand nombre de faits sur les phlegmasies chroniques des principaux viscères; il les a rapprochés, il les a éclairés par la discussion et le raisonnement, et est parvenu à en former un corps de doctrine, dont les bases reposent sur les principes consacrés dans l'Ecole de Paris, par les immortels travaux des Pinel, des Corvisart, des Chaussier, des Hallé, des Bichat, dont l'auteur fut un des élèves les plus distingués.

C'est cet ouvrage, fruit d'une pratique de

trois années, sur le grand théâtre des hôpitaux militaires, suivi sans interruption sur les mêmes hommes, depuis les marais de la Batavie jusqu'aux rivages de la mer Adriatique, que l'auteur a désiré soumettre au jugement de la Société.

Votre comité y a rencontré des faits curieux et bien présentés, des vues neuves, qui tendent à modifier plusieurs des principes aujourd'hui généralement adoptés, et peuvent influer d'une manière notable, sur la pratique de l'art de guérir. Mais comme il est d'une assez grande étendue et que les conclusions perdroient beaucoup à être détachées des faits et des raisonnemens dont elles découlent, votre comité n'a point cru devoir entreprendre l'analise détaillée de ce travail; il a dû se borner à vous en faire connoître les résultats principaux, et à désirer, pour les progrès de la science, que M. Broussais ne tarde pas à livrer son ouvrage à l'impression.

Analise succincte de l'ouvrage.

L'auteur débute par la définition de l'inflammation; il la considère d'une manière générale, dans les différens tissus, depuis ceux où elle se développe avec le plus d'énergie, jusqu'à ceux où elle donne le moins de signes extérieurs de son

existence. Dans chacun de ces tissus, l'inflammation est conduite depuis la nuance la plus prononcée, jusqu'à la plus obscure.

L'inflammation ayant été considérée d'une manière générale, il entreprend de l'étudier dans les tissus des principaux viscères, toujours en suivant la même marche : ainsi il commence par les inflammations du tissu cellulaire et des parenchymes, riches en capillaires sanguins, et il en étudie toutes les nuances. La même marche se répète pour la recherche des inflammations des viscères membraneux; mais comme il est impossible à l'auteur d'approfondir toutes les phlegmasies, il se borne : 1°. à celles du poumon; 2°. à celles du canal digestif; ce qui lui donne deux grandes divisions principales dont chacune peut composer un volume.

Première Division.

Phlogoses du poumon.

Elles sont subdivisées en 1°. Phlogoses de la membrane muqueuse; 2°. Phlogoses du parenchyme; 3°. Phlogoses de la membrane séreuse; 4°. Phlogoses des glandes et faisceaux lymphatiques.

1°. *Phlogoses de la membrane muqueuse.* — Il les étudie depuis leur degré le plus prononcé

jusqu'au plus obscur. Dans le degré le plus prononcé, se confondant avec la phlogose véhémente du parenchyme ou la péripneumonie; dans le degré le plus obscur, se confondant avec la phlogose lente du parenchyme et pouvant, avec elle, dégénérer en phthisie. Toute proposition est déduite d'une observation qui vient de précéder, ou est prouvée par celle qui suit. Tous les cas sur lesquels il se fonde pour établir le caractère de la maladie, sont terminés par la mort et par l'ouverture du cadavre.

Le caractère de la maladie étant bien connu, il propose les moyens de guérison. Chaque indication est déduite de la marche de la maladie, de sa tendance et de la nature des altérations qu'elle laisse après elle.

Il passe ensuite aux détails d'application des moyens proposés; et de nouvelles observations, toutes terminées par la guérison, sont offertes en preuve de ce qu'on avance. — Il termine l'article par le résumé de tout ce qui a été développé; résumé qui contient par conséquent l'étiologie, le développement, la marche et les différentes nuances de la phlegmasie, l'état cadavérique et le traitement. — Il a eu soin que cet abrégé fut très-resserré et très-succinct.

Telle est la marche à laquelle l'auteur s'est

scrupuleusement assujetti dans l'examen de chaque phlegmasie en particulier ; elle ne sera point rappelée, on se contentera d'indiquer à chaque article les résultats principaux.

Il suit de ses recherches sur le catarrhe, 1°. qu'il peut exister borné à la muqueuse; 2°. qu'étant exaspéré par la continuation d'action de la cause qui l'a produit ou par un traitement irritant, il dégénère en péripneumonie latente chronique, est alors presque sans fièvre, devient funeste au plus tard en quatre mois, et laisse le poumon dans l'état dit *hépatisation ;* 3°. qu'étant prolongé et entretenu dans un degré moins prononcé, il provoque l'altération des faisceaux lymphatiques du poumon et dégénère en phthisie, laquelle est sèche, ou suppurante, selon la force, l'idiosyncrasie et le traitement ; 4°. que le traitement du catarrhe consiste à empêcher l'action du froid, et de tous les agens qui tendent à concentrer les mouvemens à l'intérieur. Ces sortes d'agens sont très-multipliés dans les hôpitaux militaires. Le premier après le froid, c'est la fièvre intermittente ; ce qui donne lieu à examiner son influence sur le catarrhe, *et vice versâ.* L'auteur cherche à réduire à leur juste valeur tous les médicamens recommandés.

2°. *Phlogoses du parenchyme.* Elles sont étu-

diées dans le même ordre que les précédentes, et presque en même temps. Il résulte de ce travail, 1°. que bien souvent les péripneumonies passent à l'état chronique dans les armées, par des causes débilitantes; mais cet état chronique est de deux espèces : 1°. borné à une lésion des capillaires sanguins, il se termine par l'induration rouge, et se confond avec une des nuances du catarrhe chronique; il est, aussi-bien que cette nuance, apyrexique; 2°. intéressant les faisceaux lymphatiques, il se confond comme le catarrhe chronique dans la phthisie. — Le traitement de la phlogose du parenchyme ne diffère point de celui du catarrhe.

3°. *Phlogoses de la membrane séreuse.* Elles sont exposées dans le même ordre, en procédant du degré le plus aigu et le plus évident au plus foible et au plus obscur. Les observations viennent se placer de la même manière; il en résulte : 1°. qu'un très-grand nombre de pleurésies, méconnues ou mal traitées dans leur principe, deviennent chroniques; 2°. qu'alors elles sont généralement méconnues; 3°. qu'elles sont ordinairement mortelles; 4°. que pendant leur durée, elles peuvent donner lieu au catarrhe chronique et à la phthisie tuberculeuse, par la pression que le fluide épanché dans la plèvre, exerce sur le parenchyme; 5°. qu'elles

ne sont fébriles, que lorsqu'elles se compliquent de l'irritation du parenchyme; 6°. que lorsque le poumon se laisse affaisser sans se phlogoser, les symptômes d'hydrothorax et d'anévrisme sont les plus saillans; 7°. que la plupart des phthisies accidentelles des militaires, sont l'effet d'une pleurésie; 8°. que la guérison de ces maladies étant très-difficile, la médecine doit s'attacher particulièrement à la cure de l'état aigu; 9°. que l'on peut retarder les progrès de la maladie, hâter ou reculer la mort, par le régime ou les médicamens; 10°. que les altérations de la plèvre sont l'épaississement des produits inorganiques enfermés dans le tissu de la membrane, parmi lesquels se voit la matière tuberculeuse, aussi-bien que dans le parenchyme du poumon; et dans la cavité de la membrane, une exudation libre ou adhérente qui varie beaucoup, et qui peut être quelquefois du sang pur.

4°. *Phlogoses lymphatiques.* L'histoire de ces phlogoses a été préparée par celle des phlogoses sanguines, puisque toutes peuvent procurer par leur longue durée la désorganisation des faisceaux lymphatiques. Il s'agit ici de déterminer si quelquefois le contraire a lieu; si l'irritation, le développement des faisceaux lymphatiques précède et occasionne l'irritation et l'ulcération des

faisceaux capillaires sanguins. — Il résulte des faits que l'auteur possède et des rapprochemens qu'il fait, 1°. qu'il existe très-peu de phthisies qui débutent par l'altération des faisceaux lymphatiques; 2°. que presque toutes les causes assignées par les auteurs comme propres à faire naître la phthisie, agissent en entretenant, pendant un certain temps, l'irritation des capillaires rouges, soit dans la muqueuse, soit dans la séreuse; 3°. que le traitement qui réussit le mieux est celui qui est propre à détruire l'irritation dont il s'agit; 4°. que les cas qui forment exception sont loin d'être bien signalés; 5°. que le traitement doit reposer principalement sur l'éloignement du froid et des causes qui concentrent les mouvemens à l'intérieur, et sur le régime. Il étudie l'action des autres remèdes usités. — Suit le résumé de tout ce qui a été dit sur les phlegmasies du poumon.

SECONDE DIVISION.

Phlogoses du canal digestif.

L'auteur débute par des généralités sur les phlegmasies membraneuses de l'abdomen, et il cherche à prouver qu'elles sont peu connues et

peu étudiées, parce qu'elles ne se montrent point avec des caractères aussi tranchés que celles de la poitrine; ce qu'il attribue au peu d'épaisseur des faisceaux capillaires sanguins, et à ce que ces maladies coïncident souvent avec la débilité générale. Il divise son travail en deux sections : 1°. phlogoses muqueuses; 2°. phlogoses séreuses ou péritonites.

1°. *Phlogoses muqueuses.* — Il les considère d'abord en général; mais comme les causes et le traitement diffèrent en quelque chose dans les deux extrémités du canal digestif, il examine la phlogose de la muqueuse gastrique, avant celle de la muqueuse des intestins.

2°. *Phlogoses de la muqueuse gastrique.* La gastrite est peu connue dans son état aigu, et presque point dans son état chronique. L'auteur est donc forcé d'en offrir des exemples de toutes les nuances. — Il résulte de ce qu'il dit sur cette phlegmasie : 1°. que la chaleur de l'atmosphère y prédispose d'autant plus efficacement, que l'estomac est plus stimulé par les alimens, etc.; 2°. que tous les irritans violens, qui sont appliqués sur la muqueuse gastrique, la déterminent alors très-facilement; 3°. que dans son plus haut degré, cette maladie est

fébrile, et peut simuler le catarrhe, la frénésie, la fièvre ataxique continue et la fièvre ataxique intermittente, dite pernicieuse, mais que le traitement de ces maladies lui est funeste; 4°. que la gastrite se montre dans une foule de nuances inférieures, à peine fébriles, qui se confondent avec différentes maladies asthéniques, mais que le traitement de ces maladies lui est toujours contraire et peut la prolonger indéfiniment; 5°. que le traitement des gastrites en général, doit être fondé sur la méthode dite antiphlogistique, modifiée selon les circonstances; il rapproche ce traitement de celui des fièvres pernicieuses, sous le rapport de la certitude; 6°. que les fièvres intermittentes des pays chauds sont souvent compliquées de gastrite chronique, d'où résulte beaucoup de difficultés pour l'administration du kina et des toniques fébrifuges. L'auteur rend compte de sa pratique et détaille les moyens qui lui ont le mieux réussi dans ces cas difficiles.

Phlogoses de la muqueuse intestinale ou *entérite*. Il s'arrête peu sur l'état aigu, que tout le monde connoît sous le nom de dyssenterie; il passe de suite à l'état chronique; et ses recherches et ses réflexions tendent à prouver: 1°. que la phlegmasie de la muqueuse des intes-

tins grêles est rare et correspond ordinairement à la gastrite ; 2°. que celle de la muqueuse du côlon n'existe point sans dévoiement ; 3°. que cette phlogose est provoquée par les mêmes causes que la gastrite et par d'autres qui lui sont particulières ; 4°. que tout affoiblissement général y prédispose, et qu'alors les alimens, pris au delà des forces digestives, la préparent et la déterminent : de là sa fréquence dans les maladies des autres viscères ; 5°. que dans tous les cas elle peut débuter avec la même énergie que dans l'état de santé ; mais que le plus souvent elle est peut douloureuse, sans fièvre, et marquée uniquement par le dévoiement ; 6°. que cependant les altérations cadavériques et lé traitemen tsont les mêmes ; 7°. que la guérison dépend en majorité du régime, et que les médicamens n'y sont que secondaires ; 8°. que les toniques forts et les astringens sont nuisibles et ne font que hâter la mort de ces nombreux diarrhéiques qui périssent dans les hôpitaux militaires ; 9°. que le traitement que propose l'auteur est presque toujours efficace, lorsque la diarrhée n'a pas duré trois mois ; mais qu'au delà de ce terme la désorganisation est le plus souvent consommée ; 10°. que la phlogose chronique de la muqueuse du côlon, laisse dans les cadavres des ulcérations qui en détruisent

toute

toute l'épaisseur, et y fait naître une rougeur avec développement de fongosité; 11°. que les désordres cadavériques sont les mêmes dans les dévoiemens qui compliquent les différentes fièvres, et que le traitement ne doit pas varier.

L'auteur termine par le résumé de tout ce qu'il a dit sur les phlogoses muqueuses.

2°. *Phlogoses séreuses de l'abdomen ou péritonites.*

Il les étudie toujours en procédant du plus évident au plus obscur : ainsi, il donne peu de choses sur la péritonite aiguë, que plusieurs auteurs modernes ont d'ailleurs très-bien signalée. L'auteur ne cite que deux ou trois exemples de péritonite aiguë, encore est-ce parce que quelques caractères regardés comme fondamentaux leur manquent, savoir : la fièvre et le météorisme. Il s'engage aussitôt dans l'étude des péritonites chroniques. De ce qu'il dit des faits qu'il rapporte on peut conclure : 1°. que toute pression, tout frottement violent du ventre peuvent déterminer la phlogose séreuse, et la déterminent d'autant plus facilement, que le sujet est plus disposé aux inflammations, aux excrétions humorales, etc. ; ce qui explique pourquoi cette phlegmasie est si commune dans les armées,

lorsque les soldats exécutent des travaux violens, après les chutes, et chez les femmes en couches; 2°. que les efforts du vomissement et le tremblement des fièvres intermittentes ont souvent paru donner lieu à cette phlogose; 3°. que le produit de l'irritation est quelquefois du sang pur, ce qui donne des péritonites hémorragiques qui ont leurs signes; 4°. que la péritonite ne cause pas de fièvre dans son état chronique, et qu'elle correspond alors à la pleurésie chronique, à laquelle elle donne souvent lieu; 5°. que la péritonite est quelquefois si obscure dans son début, qu'elle est méconnoissable; mais que souvent elle se transforme en aiguë quelque temps avant la mort; 6°. qu'elle est ordinairement mortelle, mais que quelques données la font présumer susceptible par fois de se guérir; 7°. que les désordres cadavériques sont, *dans le tissu de la membrane*, l'épaississement, la production de certaines substances étrangères à la nature des fluides du corps, l'altération tuberculeuse des faisceaux lymphatiques aussi commune ici que dans la plèvre et dans le poumon, lorsque la maladie a duré long-temps; *dans la cavité*, une exudation libre ou adhérente qui varie beaucoup; 8°. que le traitement consiste, *pour l'état aigu*, dans les moyens qui calment la douleur et diminuent la pression et le frottement

dans le lieu irrité ; *pour l'état chronique*, dans les médicamens qui sollicitent doucement des évacuations cutanées et stercorales, dans l'attention d'éviter scrupuleusement tout ce qui excite de grands mouvemens dans le canal digestif et dans les muscles de l'abdomen. — Il termine par le résumé de ce qu'il a dit sur les phlegmasies du péritoine.

On voit par cette courte analise, que le docteur Broussais s'est particulièrement appliqué à faire mieux connoître une espèce de maladie aussi grave qu'elle est fréquente, et qui peut-être se lie à toutes les affections chroniques. En effet, n'est-ce pas une inflammation plus ou moins développée, plus ou moins obscure, qu'on retrouve dans ces lésions viscérales, ou ces altérations organiques des appareils essentiels à la vie, qui font succomber prématurément un si grand nombre de personnes ?

L'anatomie pathologique prouve tous les jours la vérité de cette assertion ; et l'immortel ouvrage de Morgagni, *de sedibus et causis morborum*, n'est-il pas lui-même un tableau des modifications et des désordres inflammatoires, sous toutes leurs formes et sous les aspects infiniment variés qu'ils peuvent présenter ?

L'auteur a su profiter habilement de la savante distinction des phlegmasies de chaque tissu, éta-

blie par Pinel et Bichat. Ce point important de physiologie est devenu en quelque sorte pratique par l'examen répété des lésions inflammatoires, fait sur un grand nombre de cadavres, dans des circonstances très-variées et peu connues.

On peut dire avec assurance, que les phlegmasies chroniques, ainsi que toutes les nuances intermédiaires qui les séparent des aiguës, et surtout le passage de l'état aigu à l'état chronique, si important à saisir pour la pratique, étoit fort imparfaitement connu avant le travail que nous annonçons.

On doit donc applaudir aux efforts de M. Broussais, qui, pour approfondir le sujet le plus important de la pathologie, n'a rien négligé des lumières répandues sur les lésions vitales par la physiologie moderne, des avantages que lui offroient l'observation et l'expérience clinique, sur un très-grand nombre de sujets; enfin, des ressources précieuses que présentoit l'anatomie pathologique, si utile et pourtant si négligée jusqu'à nos jours.

La justesse de ses raisonnemens, la sévérité de ses discussions, sont une nouvelle preuve de la certitude que la médecine peut acquérir de nos jours, et du rang distingué qu'elle a droit de reprendre parmi les sciences naturelles.

MATIÈRE MÉDICALE.

Extrait d'un Mémoire sur la plique, par M. Larrey, *chirurgien en chef de la garde impériale, inspecteur général du service de santé des armées, commandant de la Légion d'Honneur, chevalier de l'Ordre de la Couronne de Fer, vice-président.*

S'il est intéressant pour le médecin de retrouver une maladie décrite par les anciens auteurs, de la faire connoître de nouveau, ou de signaler à l'attention des praticiens un nouvel ennemi de l'espèce humaine, il est, sans doute, encore plus satisfaisant de rayer du tableau nosologique, une des maladies les plus effrayantes. M. Larrey vient de contribuer à opérer cette réforme dans un Mémoire sur la plique, qu'il a lu à l'Institut le 5 octobre 1807. La Société médicale d'Emulation de Paris avoit eu, dès le 25 mars 1807, communication des observations et des recherches de M. Larrey; il nous annonça dès lors que la plique n'étoit pas une vraie maladie des cheveux et des poils, qu'elle n'étoit que factice, et le produit de la négligence et du charlatanisme.

Tous les médecins s'accordent à dire que le tricoma, qui est la maladie syphilitique constitutionnelle, s'annonce par un abattement général, un engourdissement dans les membres, une disparition graduée ou subite des sensations vénériennes, du sommeil et de l'appétit; que des douleurs se déclarent et s'établissent sur le trajet des os, surtout au crâne, aux jambes et aux articulations; que ces douleurs augmentent pendant la nuit, et déterminent un mouvement fébrile, avec chaleur et sécheresse de la peau; que ces épi-phénomènes sont d'une durée plus ou moins longue, et qu'ils marchent avec plus ou moins d'intensité. Il y a quelquefois des sueurs abondantes ou des écoulemens puriformes qui s'établissent spontanément par l'urètre, et font avorter la maladie. Lorsque ces circonstances favorables n'ont pas lieu, les effets se continuent avec plus de force et de rapidité, selon la constitution du sujet, son sexe, son âge, la saison, le pays, etc.

Enfin, la crise arrive; les cheveux, disent ces mêmes auteurs, deviennent douloureux, s'épaississent, se tuméfient, s'entrelacent, s'entortillent, forment des mèches séparées ou des masses énormes; la coupe en est dangereuse; elle est accompagnée de douleurs, d'effusion de sang ou d'humeurs sanguinolentes et visqueuses. Il paroît

fréquemment en même temps des exostoses au crâne, au tibia, au cubitus; des tumeurs aux articulations; des ulcères ou pustules sur différentes parties du corps, principalement aux parties génitales, aux mains et à la tête.

M. Larrey, après avoir exposé les symptômes du tricoma, d'après ces auteurs, rapporte les renseignemens qu'il a pris des médecins éclairés de Posen, de Varsovie, de Pultuska et autres lieux de la Pologne. Il pense que le tricoma est une syphilis transportée d'Asie en Pologne par les Sarmates, peuples que les historiens font descendre des Tartares et des Scythes. Le changement de climat et de régime ont dû dénaturer les symptômes de la maladie. Il existe en Egypte une syphilis analogue, et dont l'origine paroît remonter aux siècles les plus reculés. Dans nos contrées, la syphilis porte souvent ses effets sur la peau, les membranes et les os du crâne; la racine des cheveux paroît altérée; on ne peut les peigner sans occasionner de douleur; ils s'enlacent, changent de couleur et tombent. En Pologne, les cheveux peuvent aussi éprouver, par l'effet de la même maladie, ce premier degré d'altération. Et au lieu de les couper, et d'employer les moyens nécessaires, on met en usage certains procédés, qui consistent à en-

duire les cheveux d'une matière grasse et poisseuse ; on les enveloppe sous un bonnet de laine qui a déjà servi à cet usage, et on ne défait plus cette coiffure, que ce qu'on appelle la plique ne soit formé. Dans tous les cas, on ne coupe cette plique que la Samedi Saint ou le jour de Pâques, malgré l'intensité des douleurs et la saison dans laquelle elle s'est développée. Quoique les partisans de la plique rapportent à cet état des cheveux, tous les accidens qui l'accompagnent ou qui l'ont précédé ; ils emploient quelquefois les diurétiques, les diaphorétiques, les préparations antimoniales sulfurées et les mercurielles ; ils font surtout un grand éloge du lycopodium. Parmi le grand nombre de personnes que M. le docteur Lafontaine, qui pratique à Varsovie, a montré à M. Larrey, et qui étoient presque toutes juives, beaucoup étoient affectées de maladies vénériennes.

On peut, avec l'auteur, inférer de tout ce que nous avons dit, que le tricoma n'est pas autre chose que l'affection syphilitique plus ou moins masquée, acquise ou héréditaire ; il y a quelquefois des symptômes de scrofules. Les juifs, les artisans des villes en sont plus souvent attaqués que les habitans des campagnes, et surtout que les seigneurs, qui, plus éclairés que le peuple, portent promptement remède aux accidens qu'ils éprouvent.

M. Larrey a constamment remarqué dans les pliques de tous les genres et de tous les degrés, que les cheveux à leur racine et à leur extrémité libre, étoient intacts, conservoient leur couleur, leur élasticité et leur épaisseur ordinaire. Si le corps du cheveu étoit réellement malade ou désorganisé, ces deux extrémités y participeroient nécessairement. Aucun médecin Polonais n'a pu nous assurer avoir vu couler du sang ou une humeur sanguinolente quelconque de la coupe des cheveux dans une plique. On peut, avec assurance, suivant M. Larrey, en nier la possibilité; les expériences qu'il a faites sur plusieurs malades, lui ont prouvé que la coupe de ces pliques se faisoit sans aucun sentiment de douleur, et sans aucun danger, quand on usoit de la précaution de bien couvrir la tête après l'opération. Jamais les Juifs n'en sont affectés à la barbe, parce qu'ils en ont autant de soin qu'ils en ont peu de leurs cheveux.

Quant aux ongles raboteux et informes que l'on attribue à la métastase de la plique coupée prématurément, ne les voit-on pas se désorganiser et prendre les formes les plus irrégulières à la suite des gonorrhées répercutées, ou d'un ulcère chancreux desséché trop promptement? M. Larrey en rapporte un exemple frappant dans la personne d'un militaire qui, après une

suppression subite d'un flux gonorrhoïque, fut frappé immédiatement d'un érysipèle général, dont le résultat fut l'ulcération du derme, la chute de l'épiderme et la désorganisation des ongles des mains et des pieds, lesquels prirent bientôt un aspect hideux, par les aspérités et la couleur jaunâtre dont ils se couvrirent : les cheveux de ce malade s'emmêlèrent, et il devint totalement chauve.

Nous ne dirons rien de la contagion; si la maladie n'existe pas, on ne peut craindre qu'elle se communique.

D'après ce qui a été exposé, M. Larrey pense que le tricoma est bien une dégénération de la maladie syphilitique particulière à la Pologne; qu'il s'y mêle quelquefois des symptômes de scrofules; que par la négligence des juifs, leurs cheveux se trouvent plus facilement altérés, et que les pratiques des charlatans, des bonnes femmes, déterminent cet entre-croisement inextricable qui se retrouve dans les poils de tous les animaux abandonnés à eux-mêmes, dans des lieux sales et humides; qu'on n'a jamais vu les cheveux gonflés, remplis de sang, comme le rapportent les médecins qui se sont tous copiés sur ce sujet comme sur bien d'autres; que les Polonais seroient exempts de cette maladie, s'ils

étoient plus soigneux de leur chevelure, et qu'ils fussent moins superstitieux; que le traitement devroit être celui de la maladie vénérienne invétérée, et consister aussi dans le soin de la chevelure, si elle n'est pas encore feutrée, et dans sa coupe, si elle commence à l'être, mais en usant des précautions nécessaires; c'est-à-dire, en ayant le soin de couvrir la tête de manière à la tenir à la même température qu'elle avoit sous cette grande quantité de cheveux feutrés qui, comme matière animale, et comme contenant beaucoup d'air dans ses interstices, doit occasionner une très-grande chaleur.

M. Roussille-Chamseru, dans son Mémoire lu aussi à l'Institut, rapporte les mêmes faits et indique les mêmes moyens. Enfin, M. Boyer pense aussi, que la plique n'est point une maladie réelle; que l'état des cheveux qui a fait croire à son existence, n'est déterminé que par la malpropreté et entretenu par la jonglerie des guérisseurs qui y trouvent leur profit. Il faut espérer que les médecins et chirurgiens Français auront occasionné une révolution salutaire en Pologne, en même temps que le vainqueur de l'Allemagne, en brisant leurs fers, les a élevés à la condition d'hommes libres. C'est ainsi que les conquêtes peuvent être utiles à l'humanité.

Observation sur une ligature de l'artère axillaire, par M. SOUCHOTTE, *chirurgien major de l'artillerie de la garde impériale, associé titulaire.*

Un jeune homme de 18 à 20 ans, soldat dans les troupes autrichiennes, d'une constitution grêle et foible, fut blessé par un boulet qui lui emporta la partie supérieure du bras droit, excepté trois travers de doigts des tégumens qui le tenoient encore à l'épaule; le reste étoit enlevé en entier; la plaie présentoit un aspect hideux. Ce jeune homme étoit resté dans les bois pendant trois jours, privé de tout aliment, de boisson, de chaleur, etc. Des paysans l'avoient apporté mourant à l'ambulance. Comme cet homme sembloit ne pas devoir vivre long-temps, nous remîmes à le panser après tous les autres, et nous le trouvâmes presque sans connoissance; il la perdit tout-à-fait lorsqu'on le plaça pour examiner sa plaie. Il avoit tous les symptômes d'une mort prochaine, l'œil fixe et terne, larmoyement involontaire, les ailes du nez resserrées, les lèvres blafardes et froides, de légères convulsions dans celle supérieure; gencives d'un rouge très-pâle, mâchoires fortement serrées,

point de pouls, et les battemens du cœur à peine sensibles : c'est dans cet état désespéré que je cherchai l'artère axillaire. Après quelques difficultés, je parvins à la découvrir sous la tête de l'humérus qui étoit resté dans la cavité ; je fis la ligature et je nettoyai la plaie ; un appareil convenable y fut appliqué. Le malade prit un peu de vin et sembloit revenir à la vie; la crainte d'une opération avoit sans doute beaucoup contribué à le mettre dans cet état de foiblesse, et elle étoit dissipée ; les yeux, la figure, les lèvres reprirent leur coloration et leur ton naturel ; il mangea le jour même avec beaucoup d'appétit. Les circonstances ne m'ont pas permis de suivre le traitement de ce malade : je ne communique cette observation à la Société, que pour montrer que l'état le plus désespéré d'un blessé ne doit pas ôter tout espoir, et ne doit pas surtout faire négliger de lui donner les soins nécessaires.

La nature a tant de ressources, surtout dans un sujet jeune et vigoureux, que l'on peut toujours espérer, quelle que soit la gravité de la blessure ou de la maladie. Il y a beaucoup d'hommes extrêmement mutilés qui ont survécu à leurs blessures, malgré toutes les raisons qu'on avoit de craindre une mort prochaine et inévitable.

Observations sur l'emploi intérieur du nitrate d'argent dans les maladies convulsives, par M. KEWENTER, *docteur en médecine et en chirurgie, chirurgien-major des grenadiers royaux Suédois, membre du collége de médecine à Stockholm, correspondant de la Société.*

J'avois à traiter, en 1805, la comtesse d'A...., pour des accès histériques, qui d'abord résistèrent à tous les moyens employés. L'inquiétude de la malade et de sa famille, m'engagea à consulter M. de Schulzenheim, directeur général des hôpitaux en Suède. Ce médecin célèbre avoit déjà traité la malade pour la même affection. Il m'engagea à lui administrer le nitrate d'argent, dont il m'assura avoir vu de très-grands succès dans quelques maladies spasmodiques graves; mais quand je reçus cette réponse, madame la comtesse se trouvant beaucoup mieux, je ne fis pas usage du remède indiqué, et la maladie marcha vers la guérison, par le seul secours des antispamodiques ordinaires.

Peu de temps après, je fus consulté par une femme d'environ 50 ans, pour une hystérie dont

elle étoit tourmentée depuis cinq ans. Cette malade éprouvoit, depuis son dernier accouchement, de la difficulté dans les digestions, des coliques venteuses, la sensation d'un poids incommode dans l'abdomen, avec froid des extrémités inférieures. Un chagrin qu'elle éprouva alors aggrava beaucoup la maladie; et lorsque je commençai à la voir, elle éprouvoit tous les cinq à six jours un accès d'hystérie marqué par la sensation du globe hystérique, le gonflement de l'estomac, la gêne de la respiration, la concentration du pouls, la roideur tétanique des extrémités, la perte de connoissance, etc. Les jours qu'il n'y avoit pas d'accès, il y avoit au moins de l'anorexie, une foiblesse universelle; elle étoit triste, sombre et plus ou moins affectée de flatuosités, malgré l'usage de presque tous les antispasmodiques connus; elle avoit pris, à différentes fois, les eaux ferrugineuses de *Medevi*, sans en éprouver d'effet salutaire. Je me décidai à lui administrer le nitrate d'argent.

Je réduisis en poudre très-fine une certaine quantité de nitrate d'argent fondu, et je la broyai long-temps avec quinze fois son poids de magnésie blanche (carbonate de magnésie). La malade prit de ce mélange, d'abord quatre grains trois fois par jour; la dose en fut augmentée graduellement; et le quinzième jour,

elle étoit portée à vingt grains, de même trois fois dans la journée. Elle prenoit après chaque prise quelques tasses d'infusion de camomille.

Les premiers jours, l'état de la malade fut presque le même; seulement elle rendit beaucoup de vents immédiatement après la prise du médicament. Les vapeurs continuèrent à se dégager, et au septième jour la malade se sentit beaucoup mieux.

Dès le douzième jour, l'appétit fut naturel, les flatuosités disparurent ensuite, l'état s'améliora beaucoup : le remède fut supprimé le dix-neuvième jour. La malade n'eut pendant ce traitement qu'un foible accès d'hystérie, le troisième jour. Pendant cinq mois que je l'ai suivi, elle n'a point éprouvé de rechute, elle a même pris de l'embonpoint.

Un dégagement fréquent de vapeurs qui se manifesta d'abord, et au dixième ou douzième jour du traitement, de légers mouvemens fébriles, sans frisson, avec un pouls fréquent, une transpiration légère et une urine qui déposoit, sont les seuls phénomènes que j'observai pendant l'usage de ce remède.

Quelque temps après, j'employai le même traitement pour une fille de 21 ans, qui étoit attaquée d'accès d'épilepsie. Les paroxismes devinrent

vinrent plus intenses et plus fréquens, je fus obligé de le cesser au dixième jour (1).

Le même remède fut employé, sans aucun succès, pour un homme âgé de plus de 30 ans, épileptique depuis plusieurs années, et qui en même temps avoit une hémiplégie.

Le départ de mon régiment pour l'Allemagne vers la fin de 1805, m'obligea de suspendre mes observations sur ce sujet.

Je suis loin de conclure de ce seul fait heureux, en faveur du nitrate d'argent. Je sais que s'il y a un écueil à éviter soigneusement en médecine, c'est la facilité de tirer des conclusions trop générales de quelques faits particuliers.

Je crois cependant que l'usage interne du nitrate d'argent mérite quelqu'attention, et qu'il peut être tenté sans danger dans certaines affections spasmodiques. Le docteur Franck a vu la danse

---

(1) Les règles de cette malade étoient supprimées depuis long-temps, et le pouls étoit dur et fort. Je suis porté à regarder une diathèse inflammatoire, comme une contre-indication à l'usage de ce remède, de même que cette diathèse est contraire à l'emploi de la digitale pourprée et de l'électricité. Plusieurs fois ce dernier moyen a produit des manies incurables chez des personnes épileptiques, et d'une constitution pléthorique.

de S. Weith guérir par l'usage de ce sel métallique ; et il assure que M. Nowel, médecin à l'hôpital Saint-Barthelemi à Londres, l'a plusieurs fois employé avec succès dans les maladies spasmodiques.

Observation sur un tétanos très-violent qui a cédé à l'opium donné à très-haute dose, extraite d'une lettre de M. CONTASTI, *docteur en médecine et en chirurgie, à Pérélada en Catalogne.*

Le 27 mai 1803, une fille âgée de 25 ans, bien constituée, fut piquée par un éclat de noyau au bord interne de la seconde phalange du second orteil droit, près son articulation postérieure. La douleur, d'abord violente, se calma bientôt ; mais le troisième jour, l'engorgement douloureux qui s'étoit développé força la malade à demander un chirugien, qui tira de la petite blessure un éclat très-mince de noyau, d'environ trois lignes de longueur ; elle se plaignoit dès lors d'oppression précordiale : la plaie alloit cicatriser.

Le 3 juin, d'autres accidens s'étant développés, je fus appelé : oppression plus forte, légère dysphagie, sensation douloureuse sous les angles de la mâchoire inférieure, impossibilité

de l'abaisser totalement. J'ordonnai une potion avec un gros de laudanum liquide de Sydenham, pour trois doses, des topiques anodins et relâchans sur la partie blessée.

Le lendemain matin, mêmes symptômes, et en outre, insomnie, douleur aux lombes, contraction des muscles abdominaux, visage pâle, ventre resserré. Un grain et demi de laudanum sec à prendre de trois en trois heures, les mêmes topiques sur l'orteil, un lavement.

Même état jusqu'au 13 juin. L'opium, souvent et graduellement augmenté, n'empêcha pas l'exacerbation de tous les symptômes, à laquelle il se joignit un opisthotonos très-douloureux, l'immobilité de toute l'extrémité blessée et des membres supérieurs, qui ne pouvoient être légèrement remués, sans faire pousser des cris perçans à la malade. La dysphagie, quoique toujours existante, ne fut jamais complète. Six grains d'opium solide et autant de musc, répétés plusieurs fois et de trois en trois heures, étant inutiles, on voulut les suspendre, pour y substituer, contre mon avis, des fomentations universelles d'eau tiède et à la glace, mises en usage tour à tour, les frictions mercurielles; ces moyens furent inutiles. La malade se soutint dans le même état jusqu'au 25 juin; ce jour, douleurs plus intenses, contraction universelle; le trismus auroit été

complet sans le secours d'un morceau de bois mis entre les dents, et l'opisthotonos étoit aussi violent que les articulations des vertèbres pouvoient le permettre. Un lavement rendu stimulant par le muriate de soude, donna quelques selles et entraîna deux lombrics; il n'en est pas sorti d'autres. Je portai successivement la dose du laudanum sec à la quantité de 15, 20, 25, 30 et 35 grains, et même de deux scrupules par jour, et toujours inutilement.

Le 23 du même mois, même contraction musculaire. Encouragé par l'exemple de Grégori (1), et la docilité de la malade, je lui fis prendre un gros d'opium de trois heures en trois heures. Les premiers gros sont aussi inutiles que les premières doses; mais un quart d'heure après la prise du quatrième, le pouls se relève très-fortement, et c'est le premier effet que j'observe du remède; les douleurs cessent bientôt (2). Je crains un moment l'excitation du cœur, dont la palpitation paroît soulever les côtes; la malade demande fréquemment à boire, elle souffre de la chaleur; les muscles sont universellement et presqu'entièrement relâchés; la sueur est abondante et universelle;

---

(1) *Voyez* Conspect. med. Theo., tome II, § 1226.

(2) *Voyez* article *Variétés*, p. 310.

elle n'a pu dormir. Je prescrivis un verre d'eau acidulée avec l'acide acéteux, ce qui ne tarda pas à calmer les palpitations du cœur, en laissant cependant subsister une excitation du système artériel, que j'étois bien loin de vouloir réduire à son état ordinaire.

Le lendemain, cette fièvre, qu'on pourroit appeler fièvre artificielle, la soif et la chaleur ayant presque disparu, la malade a dormi un peu; mais son sommeil n'ayant pas été, quoique naturel, ni long, ni réparateur, je prédis une rechute, d'autant plus que l'on avoit proscrit tout-à-fait l'opium.

La troisième nuit depuis le jour du calme, répétition des douleurs dans les muscles du dos, serrement incomplet des mâchoires, extrémité blessée roide et couverte d'une sueur froide. Cette fois un demi-scrupule d'opium arrêta de nouveau les progrès du spame, et la même substance, donnée à moindres doses, et à des intervalles plus éloignés, continuée quelques jours, guérit radicalement la maladie. La foiblesse fut extrême ensuite, et même inquiétante, mais elle céda bientôt au quinquina.

VARIÉTÉS.

Sociétés de Médecine.

La Société médicale d'Emulation, dans la séance du 20 janvier, a renouvelé les membres du bureau, dont les fonctions étoient expirées. M. Keraudren, médecin en chef des ports, chargé de l'inspection générale du service de santé de la marine, membre de la Légion d'Honneur, a été continué dans la présidence; M. Larrey, inspecteur-général du service de santé de l'armée de terre, chirurgien en chef de la garde impériale, commandant de la Légion d'Honneur, chevalier de la Couronne de Fer, a été nommé vice-président; M. Larmet, docteur-médecin, a remplacé, comme secrétaire particulier, M. Graperon, chargé de la rédaction du Bulletin; MM. Cadet, Gardien, Gilbert et Ribes, ont été désignés comme adjoints au comité d'administration. Plusieurs membres ont été nommés commissaires-auditeurs près les diverses Sociétés savantes de Paris; d'autres commissaires ont été chargés de suivre les hôpitaux de la capitale, et de rendre compte à la Société des faits intéressans qu'ils pourront y observer.

La lecture de l'observation de M. Contasti, sur un tétanos guéri par l'opium, donné à une grande dose, a été l'occasion d'une discussion intéressante sur ce sujet.

M. Keraudren a prétendu, avec raison, qu'il ne falloit pas regarder l'opium comme le seul moyen à employer dans ces affections, que le traitement devoit varier suivant les causes : ainsi, il a vu quelques tétanos occasionnés par des vers, et qui avoient résisté à l'opium, céder à l'administration de l'huile de riccin. Un membre rapporte que la potasse et l'opium ont été administrés alternativement avec plus de succès, que l'opium seul.

M. Cadet observe que la potasse sépare de l'opium un sel essentiel qui paroît contenir le principe des qualités vireuses de cette substance. M. Keraudren pense que, dans le cas de tétanos traumatique, l'opium doit être administré à des doses toujours plus fortes, jusqu'à ce que le pouls soit un peu relevé.

Après la lecture de l'observation de M. Kewenter, M. Baron cite plusieurs cures de l'épilepsie par le nitrate d'argent.

On a annoncé à la Société l'affligeante nouvelle de la mort de trois de ses membres les plus recommandables : M. Leclerc, professeur à l'école de médecine, ancien vice-président de la Société ; M. Schwilgué, qui étoit vice-président pendant la dernière année ; et M. Billard, chirurgien en chef de la marine au port de Brest, correspondant. Nous donnerons, dans le prochain N°., quelques notes sur ces hommes estimables et dont la perte a été vivement sentie par la Société.

Ouvrages parvenus à la Société.

Observations sur l'emploi intérieur du nitrate d'argent, par M. Kewenter, correspondant en Suède.

Essai sur l'hématurie, par M. Luca, correspondant à Tréguier.

Traité sur la rougeole, par G. Roux, docteur en médecine, médecin ordinaire de la grande armée, correspondant.

Examen critique, par M. Petit, docteur en médecine à Corbeil, *d'un procès-verbal d'ouverture, d'un homme soupçonné avoir été empoisonné.*

Bulletin des Sciences médicales, par les membres du comité central de la Société de médecine du département de l'Eure.

Analise des Journaux.

Observations sur des accidens extraordinaires qui ont accompagné le développement d'un bouton vaccin, par M. Ausiaux fils, docteur en chirurgie, à Liége.

M. Ausiaux est lui-même le sujet de cette observation : il a eu la petite vérole à l'âge de cinq ans, et il en porte des marques certaines ; il s'est inoculé plusieurs fois la vaccine, sans en rien éprouver ; mais le 4 mai 1806, en vaccinant un enfant, on lui piqua par mégarde la peau qui recouvre la seconde phalange du doigt annullaire de la main droite, avec une lancette chargée de vaccin. Le 7 mai, il se développa un peu de rougeur à la piqûre ; le 8, douleur dans tout le bras ; le 9, perte de l'appétit, frisson, fièvre, céphalalgie ; le 11, le bouton étoit développé. Il n'avoit point la couleur argentée ordinaire, il étoit jaunâtre, aplati à son sommet, mais sans dépression au centre ; il étoit composé de cellules remplies d'une matière limpide qui fut inoculée à un enfant ; le 12, les glandes axillaires étoient douloureuses : il éprouva un trouble extraordinaire : les objets lui paroissoient vacillans et doubles ; la respiration étoit laborieuse : il eut des fourmillemens dans toute la partie, un tremblement convulsif. On appliqua sur le bouton le cautère actuel, et tous les accidens cessèrent. Le lendemain, la respiration étoit encore difficile ; le pouls s'éleva : on fit une saignée ; le jour suivant, on calma par une seconde saignée, un peu de fièvre qui s'annonçoit encore. Enfin, la santé revint tout-à-fait ; la plaie ne fut cicatrisée que le vingt-cinquième jour. L'enfant vacciné eut une très-belle vaccine, qui fut communiquée à beaucoup d'autres.

M. Hufeland propose de combiner le soufre, au mercure sous forme de d'éthiops minéral, pour le traitement de la syphilis ancienne et du scrofule ; cette préparation est moins active et moins dangereuse, et ne fait que difficilement saliver ; il la croit infructueuse pour la vérole récente. (*Journal de médecine-pratique de* M. HUFÉLAND.)

M. Fontana a prétendu qu'on pouvoit réduire presque tous les mouvemens du corps humain à des mouvemens volontaires : il s'exerça sur lui-même et sur des médecins de ses amis ; il étoit parvenu à contracter volontairement sa pupille, de manière à la fermer presqu'entièrement, et à faire cesser chez lui les mouvemens du cœur.

(*Bibliothèque médicale.*)

Le métal de la potasse est solide et malléable, à 40°. Fah., à 50°. il est en fusion. Il se combine avec le soufre et le phosphore, et forme des alliages avec les métaux.

(*Annales de chimie.*)

M. Moyon, de Gênes, pense qu'il se forme de l'éther dans l'acide muriatique oxygéné, conservé long-temps et exposé à la lumière ; c'est l'odeur qui lui a indiqué la présence de cette substance. (*Id*).

M. Parmentier, dont les travaux sont toujours dirigés vers un but utile, a donné une nouvelle manière de préparer l'extrait d'opium, qui paroît bien supérieure à toutes celles connues jusqu'à présent : elle ôte à cette substance l'odeur qui la caractérise et qui est constamment en rapport avec ses qualités vireuses. Voici la préparation pour 24 onces d'opium : on le fait macérer pendant cinq jours dans de l'eau de pluie ; on le fait bouillir ensuite pendant un quart d'heure avec deux livres de charbon en poudre ; on passe, et on clarifie avec un blanc d'œuf, et on obtient, par une évaporation convenable, douze onces d'extrait. (*Id*).

Annonces d'Ouvrages.

RAPPORT *sur un ouvrage intitulé : Traité élémentaire de physique, de chimie et de physico-mathématiques, par* J.-B. JUMELIN, *professeur de physique et de chimie au Lycée Impérial* (1).

Le professeur Jumelin, beaucoup trop tôt enlevé aux sciences, avoit conçu une idée très-heureuse, celle d'associer dans un seul ouvrage les élémens de la physique et de la chimie, de manière à rendre l'étude de l'une inséparable de l'étude de l'autre. Comme il destinoit son Traité aux élèves des lycées, il excitoit vivement, par cette méthode, leur émulation et leur curiosité, en leur montrant d'abord la liaison des sciences et les secours mutuels qu'elles se prêtent. En effet, il n'est plus possible de séparer la physique de la chimie. Depuis la découverte des gaz, depuis que l'on connoît la décomposition des corps par l'électricité, surtout par le galvanisme, depuis que le célèbre Laplace a prouvé que l'attraction moléculaire suit les mêmes lois que l'attraction planétaire, quel homme seroit assez habile pour tracer la ligne de démarcation qui sépare les deux sciences ! Dans l'étude de la nature, tout se tient, tout s'enchaîne ; dès que l'on veut étendre un point de cette grande théorie, on est forcé de connoître les rapports de chaque partie de l'ensemble; ce sont autant de sphères dont les atmosphères se confondent; et l'on peut comparer ce système d'union, aux cercles que produit sur la surface d'une eau calme, une poignée de sable qu'on y jette. Ces cercles formés par

(1) Se trouve chez Duminil-Lesueur, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°. 78. Prix 8 fr.

chaque grain de sable, sont d'abord distincts, mais bientôt ils s'agrandissent, se touchent, se pénètrent, se mêlent et ne peuvent plus être séparés. Telle est, pour nous du moins, l'image la plus sensible du progrès des sciences; celles qui paroissent les plus éloignées sont à la fin associées par le génie. En effet, supposons qu'un chimiste se sente les forces de reculer les bornes de la science qu'il professe, le pourra-t-il, s'il ne connoît pas les propriétés générales des corps, les lois physiques du mouvement, celles de la gravitation, les forces simples et composées; saura-t-il apprécier toutes les conditions nécessaires aux combinaisons élémentaires, s'il n'est pas familier avec les formules mathématiques qui facilitent le calcul des rapports et des proportions; ne sera-t-il pas exposé à confondre les substances, s'il ne sait pas l'histoire naturelle; comment connoîtra-t-il l'influence de la vie sur les combinaisons, sans avoir des notions précises d'anatomie et de physiologie? Ce que nous disons ici du chimiste peut se dire également du médecin, du botaniste, du physicien, du géologue; mais il n'en faut pas conclure que tout savant doit avoir cette universalité de connoissances. La vie de l'homme est bornée, et la nature immense: nul ne peut se flatter de lever en entier le voile dont elle se couvre; mais appliqué au développement d'une théorie particulière, un savant quelconque ne doit pas être étranger aux autres théories dont il ne fait pas son étude spéciale; il doit pouvoir les interroger quand il en a besoin, sans être obligé de se remettre sur les bancs de l'école: c'est ainsi qu'un habile bibliographe connoît toutes les sources littéraires où peut puiser un historien, quoiqu'il n'ait lu aucun des auteurs auxquels il doit emprunter des lumières. Un amateur des lettres et des sciences doit donc avoir des connoissances générales, non pas superficielles, mais sommaires;

et pour lui abréger la route qu'il doit parcourir ; il faut lui présenter dans un cercle étroit l'esprit élémentaire de chaque science. C'est le but que s'est proposé M. Jumelin, dans l'ouvrage que nous examinons. Au premier coup d'œil, l'ordre qu'il a suivi paroît bizarre. On est étonné de trouver les élémens de l'électricité à côté de ceux de la cristallographie, et celle-ci immédiatement après les affinités chimiques ; on ne s'attend pas à rencontrer les lois du magnétisme près de celles de l'oxygène, de l'azote et de l'hydrogène ; on saisit d'autant plus difficilement la marche de l'auteur, que son ouvrage n'est divisé ni par titres, ni par chapitres, ni par leçons. Qu'il soit lu séparément par un géomètre, par un physicien, par un chimiste, chacun y trouvera des omissions, des lacunes, des incohérences; c'est que cet ouvrage n'est fait ni pour un chimiste, ni pour un physicien, ni pour un géomètre; il est destiné aux jeunes gens qui désirent connoître la marche des sciences, et il peut leur être fort utile, en leur ouvrant les différentes routes des connoissances physiques et chimiques. D'après ce que nous avons dit, on voit que le Traité chimique et physico-mathématiques de M. Jumelin, n'est pas susceptible d'une analise détaillée. On peut dire que son style est en général concis, clair et correct; s'il ne dit pas sur chaque objet tout ce qu'il auroit pu dire, il dit au moins tout ce qu'il est important de savoir. On reconnoît dans cet ouvrage un homme très-instruit, passionné pour les sciences, et si modeste, que pour ne pas interrompre la marche rapide qu'il s'est tracée, il ne parle point des découvertes qu'il a faites, et qu'il pouvoit naturellement placer dans le cours de son ouvrage.

L. C.

Il nous est parvenu un ouvrage ayant pour titre : *Observations sur quelques grands peintres, dans lesquelles on cherche à fixer les caractères distinctifs de leurs talens; par* M. Taillasson (1). Nous ne faisons connoître ordinairement que les seuls ouvrages qui traitent de quelques parties des sciences médicales; cependant pour répondre au désir de l'auteur, nous donnerons de celui-ci une légère connoissance à la Société : les traits qui caractérisent le génie des plus fidèles imitateurs de la nature, doivent intéresser ceux qui l'étudient dans ses moindres détails et dans ses plus sublimes résultats.

La connoissance de l'histoire naturelle, des arts, de l'organisation de l'homme et de ses passions, ne doit-elle pas précéder l'étude de la médecine et de la peinture ? Le peintre est utile au médecin, en représentant ces déformations extraordinaires, ces maladies rares ou nouvellement observées qui, sans un dessin exact, ne pourroient être reconnues, tant il seroit difficile de les décrire, avec tous leurs accidens de forme, de couleur, qu'on tenteroit inutilement d'indiquer par le discours. Ce sont les peintres et les sculpteurs antiques qui nous ont donné les premières idées de la cause physique des grandes facultés morales de l'homme, le développement de son cerveau : la tête de Jupiter Olympien pouvoit embrasser l'ensemble de ce vaste univers.

Mais si le génie de la peinture a éclairé quelquefois la science de l'homme, combien les peintres n'ont-ils pas trouvé de ressources dans les descriptions faites par les médecins, et de nos formes physiques, et de nos infirmités, et des effets funestes de nos passions ? Il a fallu,

(1) Se trouve chez Duminil-Lesueur, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°. 78. Prix 3 fr. 50 cent., et 7 fr. pap. fin.

sans doute, autant de génie pour décrire les accidens nombreux et variés de tous les temps d'une maladie, avec assez d'exactitude pour la faire reconnoître, que pour en représenter, à l'aide du pinceau, une seule des circonstances qu'elle présente. Les médecins aussi doivent être peintres de la nature.

Les scènes affligeantes des derniers momens de l'homme, pour être fidèlement représentées, doivent offrir les connoissances du médecin réunies aux talens du peintre. Quelle étude profonde le dominiquin n'a-t-il pas dû faire au lit des mourans pour concevoir cette expression sublime de Saint-Jérôme ! Tous les symptômes d'une mort très-prochaine sont peints sur sa figure et dans toute son attitude; il y règne cependant cette tranquille résignation d'une âme vertueuse, avec le ravissement céleste de l'état bienheureux dont il jouit déjà par l'espérance.

Les tableaux des grands maîtres doivent être étudiés par le médecin; c'est là où il pourra s'instruire du caractère des passions dont il lui importe si bien de connoître toutes les nuances et les déguisemens. Et en effet, n'est-ce pas presque toujours ou mort ou mourant, ou agité par des passions violentes, que l'homme est le sujet de la peinture? L'histoire même de la vie des peintres, comparée à leurs tableaux, seroit pour le médecin un sujet d'études intéressantes. Cet ouvrage n'est donc pas si étranger à l'art de guérir, qu'on ne puisse nous pardonner de l'annoncer dans notre Bulletin.

Aucune connoissance d'ailleurs ne peut être inutile au médecin praticien; il intéressera l'artiste et l'amateur, captivera leur confiance; et pendant quelques instans ils oublieront leurs maux, s'il leur fait naître quelque idée de peinture ou d'un art quelconque dont ils s'occupent. La connoissance des sciences, des arts et des métiers n'est-elle pas nécessaire

au médecin, pour juger des causes des maladies, qui résident quelquefois, ou dans la forte contention de l'esprit, les mouvemens, la position, l'habitation de l'ouvrier ou de l'artiste, ou dans les matières qu'ils emploient, etc.?

Le style de l'auteur a toute la chaleur et l'enthousiasme qui s'emparent des vrais artistes quand ils parlent de leur art; on ne devoit écrire des grands peintres qu'avec cette richesse d'imagination dont ils ont été eux-mêmes animés. Il détermine, dans la première partie, le caractère particulier de chacun d'eux; il traite, dans la seconde, de la vie de ces hommes justement célèbres. On trouve des pensées grandes et justes dans l'article de Léonard de Vinci, qui fut lui-même si supérieur dans toutes les sciences; il parle bien du sublime de Raphaël, de la manière terrible de Salvator Rosa; simple avec Paul Potter, fier avec Jules Romain, noble et facile avec Vouet; il imite le gracieux du Corrège, la fraîcheur et la vérité de Ruisdael et de Champagne; son style est sombre pour Rembrandt, doux et tendre pour Lairesse, fleuri pour Van Huysum, ingénieux quand il parle de l'Albane; il est comique avec Watteau. Partout le coloris du style imite le genre dans lequel le peintre a excellé; il est toujours agréable et rempli de traits brillans, quelquefois d'expressions hardies que l'on pourroit peut-être reprocher à l'auteur, si les peintres, comme poëtes, n'avoient quelques droits à la licence.

Manuel de l'anatomiste, par J.-P. Maigrier, docteur en médecine (1).

Il ne suffit pas de lire une description très-bien faite d'un objet physique pour concevoir toutes ces variétés de

(1) Chez Crochard, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, N°. 3. Prix 6 fr. 50 c., et 8 fr. 40 c.

forme, de couleur, de densité, etc., il faut encore savoir le trouver, l'isoler des autres objets avec lesquels il peut être confondu, il faut apprendre à l'étudier; l'anatomiste, surtout, a besoin d'être guidé dans l'étude des parties si nombreuses du corps humain. Si le jeune homme qui se livre à la dissection n'est pas guidé par un prosecteur habile, que de difficultés n'a-t-il pas à vaincre! Quand il ne connoît pas encore ce qu'on appelle un muscle, un tendon, un nerf, etc., il a déjà détruit la partie qu'il vouloit examiner avant de l'avoir reconnue. Quelques anatomistes avoient senti la nécessité d'un ouvrage qui enseigneroit aux jeunes étudians la manière de chercher, de reconnoître, de disséquer et d'étudier les différentes parties; mais il fut plutôt conçu qu'exécuté. Celui de Lieutaud, peu complet, n'est pas suffisant; d'autres anatomistes ont donné des mémoires sur la manière de préparer certaines parties anatomiques; mais personne n'avoit réduit l'art de ces préparations en principe. M. Maygrier a non-seulement réuni ce qui a été dit avant lui, dans une démonstration générale de toutes les parties, mais il y a ajouté une description succincte des objets qu'il a d'abord montré à découvrir. Cette description, quoique très-abrégée, est cependant suffisante pour les premières années. L'auteur suit l'ordre établi généralement dans les cours d'anatomie; il commence par l'ostéologie sèche, et donne ensuite la myologie, la splanchnologie, l'angéiologie, la veinologie, la névrologie. On ne peut qu'applaudir au zèle et aux talens de M. Maygrier, qui dirige tous ses travaux vers l'instruction des jeunes gens.

Cet ouvrage ne peut être trop recommandé aux jeunes étudians, à qui il peut servir de Traité d'Anatomie plus volumineux, pendant les premières années de leurs études; il peut être utile aussi à rappeler aux personnes les plus instruites, les détails de cette science, si faciles à oublier.

BULLETIN

DES

SCIENCES MÉDICALES.

MARS 1808.

ANATOMIE. PHYSIOLOGIE.

Doctrine de GALL.

Quatrième rapport fait à la Société Médicale d'Emulation de Paris, par M. TARTRA, *professeur d'anatomie et de physiologie, secrétaire général.*

Le docteur Gall insiste sur la nécessité de bien distinguer la vie végétative, de la vie animale : la première peut avoir lieu sans cerveau, mais jamais les fonctions intellectuelles n'existent sans ce dernier. A la vérité, Duverney a prétendu que les pigeons auxquels il avoit arraché le cerveau, marchoient encore et cherchoient leur nourriture ; il dit aussi qu'il a trouvé quelquefois des cerveaux pétrifiés ; mais d'après de

pareils faits, on ne sauroit regarder cet anatomiste comme un bon observateur. M. Gall, à qui on a présenté, à Cologne et en plusieurs autres endroits, des cerveaux qu'on disoit pétrifiés, assure que ces prétendues pétrifications n'appartiennent jamais au cerveau lui-même, et ne sont autre chose que des masses osseuses qu'on trouve ordinairement à la base du crâne; c'est une véritable maladie des os, qui consiste souvent en des excroissances énormes développées en forme de choux-fleurs, dont la superficie simule assez bien la forme du cerveau; dans cette maladie, l'animal s'affoiblit par degrés, dégénère successivement, perd peu à peu ses facultés, et finit par mourir.

Notre confrère, M. le docteur Nacquart, a présenté à M. Gall une masse osseuse du volume du poing, d'une grande pesanteur, d'une consistance éburnée, et susceptible de recevoir un très-beau poli, qu'un savant de la capitale a recueilli sur un bœuf, et qu'il conserve comme une pièce infiniment rare et curieuse. M. Gall a trouvé dans les détails de la figure de cette masse osseuse, la confirmation de ses idées sur la manière dont se forment ces excroissances.

Duverney soutient aussi qu'on a trouvé jusqu'à 15 livres de liquide dans le crâne, et que dans les cas où il n'y avoit pas de cerveau, toutes les

fonctions intellectuelles avoient persisté ; il en conclut que le cerveau n'est pas l'organe de l'intelligence. M. Gall annonce que ces faits ont été mal constatés, et blâme, avec Morgagni, les anatomistes qui n'ont pas su voir dans ces cas, le cerveau distendu et aminci en membranes plus ou moins apparentes. Le cerveau existe toujours alors, mais sous une nouvelle forme, dont les observateurs inexacts ne s'aperçoivent point.

Bonnet a parfaitement remarqué, dans beaucoup d'occasions, la disposition du cerveau dont il s'agit. M. Gall a également vu plusieurs cerveaux dont l'amincissement étoit extrême, mais il n'y avoit rien de déchiré ni de désorganisé.

Les cerveaux de quelques enfans hydrocéphales lui ont offert, à divers degrés, cet état particulier ; il s'est aperçu que lorsqu'on n'ouvroit pas le crâne avec beaucoup d'adresse, avec des précautions particulières, et en quelque sorte minutieuses, le liquide de l'hydrocéphale s'échappoit avec impétuosité, et que les parties s'affaissoient souvent au point de n'être pas reconnoissables ; mais il n'a jamais rien trouvé de flottant, et n'a jamais vu le liquide trouble ni floconneux.

On a rencontré quelquefois le cerveau enflammé et détruit en partie, un hémisphère

entièrement disparu ; et dans ces cas, les facultés intellectuelles étoient entièrement conservées. Ces faits ne paroissent point à M. Gall controuvés comme les précédens : il dit avoir rencontré lui-même un prêtre qui prêchoit encore trois jours avant sa mort, et qui ayant succombé à une attaque d'apoplexie, se trouva avoir la moitié du cerveau détruit ; l'un des hémisphères étoit converti en une matière semblable à une espèce de fromage mou ; l'hémisphère opposé étoit sain. Mais le cerveau est double, et cette vérité de fait est applicable à tout le système nerveux. Les nerfs des sens ont lieu à droite et à gauche : un œil, une oreille peuvent être détruits indépendamment du pareil organe du côté opposé. La langue elle-même est double ; elle est composée de deux moitiés accolées : la preuve en est, que dans l'hémiplégie, une moitié de la langue peut être paralysée, et l'autre conserver son action.

Dans les animaux, les plis du cerveau sont pareils des deux côtés ; ils ne sont pas aussi parfaitement semblables dans l'homme. Dans les migraines, les veines du cerveau ne sont souvent distendues que d'un côté. Une maladie quelconque attaque plus ou moins profondément un hémisphère, et laisse l'autre intact. On a vu des hommes qui n'étoient foux que d'un côté,

et qui, jouissant de l'autre, observoient leur folie. M. Gall a vu à Vienne, un ministre qui croyoit entendre des paysans qui lui parloient sans cesse, et qui ayant le cerveau sain de l'autre côté, il se disoit continuellement, *mais tu es fou* : il a traité ce malade et l'a guéri.

On a rencontré des aliénés qui d'un côté voyoient leur maladie, et qui de l'autre étoient entièrement foux; il en est qui d'une oreille croient entendre de la musique, ou qui croient même entendre chanter les anges; dans ces cas, c'est toujours ce côté-là qui est affecté.

Rien de plus ordinaire que le délire partiel dont certains hommes sont atteints. Le docteur Gall a vu un homme qui éprouvoit une douleur très-forte à la tête, et qui croyoit apercevoir un canon braqué. Il disoit à chaque instant : *je ne serai pas guéri que ce canon ne soit déchargé*. Ce malade avoit un abcès dans le cerveau.

Les fonctions du cerveau peuvent donc être dérangées d'un côté et conservées de l'autre. Cependant cette duplicité du cerveau a été niée, quoiqu'elle soit apprise par l'anatomie, et que cette opinion soit celle d'Hippocrate. Les philosophes se sont beaucoup récriés contre cette duplicité, parce qu'ils ne pouvoient la concilier avec l'unité de la conscience. Quoiqu'il existe deux yeux, deux oreilles, il n'y a jamais qu'une seule sen-

sation : la perception ou la conscience sont toujours simples. Le système nerveux est un peu plus fort à droite, mais cela est dû à l'habitude seulement.

En général, pour la marche et les autres modes de progression, on voit toujours les animaux d'abord avancer le pied droit ; la même chose s'observe chez les enfans.

Faisons-nous nos actions avec les deux parties à la fois, c'est-à-dire, avec le sens qui est à droite et celui qui est à gauche? Voyons-nous, par exemple, avec les deux yeux à la fois? Cette question est aussi fort importante à résoudre. Nous en donnerons la solution dans la suite de l'exposé de cette doctrine.

Notice historique sur les premiers faits physiologiques qui ont conduit à la découverte du galvanisme, par Antoine PITARO, *docteur en philosophie, en médecine et en chirurgie, membre des Sociétés Médicale d'Emulation, galvanique, des recherches physiques, et de la Société Impériale d'agriculture de la Seine.*

La nature, impatiente de donner lieu aux découvertes, dont les hommes de génie doivent un jour tirer un grand parti, offre d'abord à quelques observateurs, des faits nouveaux et

curieux comme pour fixer leur attention sur les secrets qu'elle veut leur déceler. Tel est le phénomène dont fut témoin Cotugno, célèbre anatomiste de Naples, et qui lui fit pressentir, le premier, l'existence du galvanisme.

« Un des élèves de ce célèbre médecin ayant senti une grande douleur à la jambe, y porta rapidement la main, et se saisit d'une souris qui l'avoit mordu. Pour se venger, il résolut de la disséquer ; mais il en fut puni, car à la première incision qu'il fit avec son instrument, ayant divisé le nerf diaphragmatique, il ressentit une secousse, et il éprouva dans la main dont il se servoit pour opérer, une sorte de torpeur et une forte contraction ».

Cotugno, qui fut témoin de cet événement surprenant, s'occupa à en chercher les causes. Il prend le scalpel des mains de son élève, le porte sur la partie qui avoit produit le phénomène, et n'aperçoit rien qui puisse lui rendre raison de la douleur que ce dernier avoit ressentie ; seulement il découvrit un liquide contenu entre la membrane qui revêt le filet nerveux et le nerf lui-même.

Il fit les mêmes recherhes sur le cadavre humain, et détortillant le système nerveux d'une manière propre à faciliter l'opération, il trouva une gaîne accessoire du nerf *ischia-*

tique ; et entre le nerf et sa gaîne, le liquide qu'il cherchoit. Il l'observa long-temps à la vue simple et avec des instrumens d'optique ; il l'isola et le compara aux autres liquides connus : il le vit avec des attributs physiques distincts ; enfin, il put affirmer qu'il en différoit. Il prit note du résultat de ces observations, et se réserva d'en parler dans un autre temps.

Ayant toujours présent à l'esprit l'événement qui lui étoit arrivé, il soumit à une nouvelle expérience une autre petite souris vivante, qu'il prit en lui pressant la peau du dos avec le pouce et l'index ; il la tint ainsi suspendue en l'air, puis il commença sa dissection par le ventre : aussitôt qu'il eut donné le premier coup de bistouri, la queue de l'animal qui pendoit entre ses doigts annulaire et auriculaire, se replia sur ces mêmes doigts et produisit une secousse très-vive qui se propagea le long du bras, se fit ressentir à l'épaule et jusque dans la tête avec une grande souffrance. L'impression qu'il éprouva dans la tête et la douleur de l'humérus durèrent assez long-temps pour donner des craintes à l'anatomiste : elles ne furent entièrement dissipées qu'un quart d'heure après.

La seconde secousse presque électrique qu'il éprouva pendant cette nouvelle expérience, le conduisit à former des conjectures. L'idée qu'il conçut

à la vue du phénomène découvert en anatomisant cette souris, devint si féconde en conséquences, qu'elle le mena presque à la connoissance du fluide galvanique. Voici ce qu'il nous a fait connoître dès 1784. « A quoi peut-on attribuer,
» dit ce célèbre anatomiste, une telle contrac-
» tion, si ce n'est au renversement de l'équi-
» libre dans le fluide électrique, fluide peut-
» être animal et surabondant dans la souris irritée
» et ensuite blessée; en effet, le fluide avoit
» dû trouver facilement une disposition con-
» ductrice sur la lame du scalpel aiguë et
» imprégnée d'humeur, à la base de laquelle
» étoient appuyées les dernières phalanges du
» pouce et de l'index : le fluide, dit-il, a
» probablement suivi le scalpel et s'est réfugié
» dans les doigts, où ayant rencontré des li-
» quides circulans, il a insensiblement altéré
» leur course, et a fini par causer une tor-
» peur dans ma main un peu lassée par une
» longue dissection, ainsi que dans celle de mon
» élève qui étoit déjà fatiguée, lorsqu'il prit
» la souris qui l'avoit mordu pour lui ouvrir
» le ventre (1). Où ce fluide pourroit-il, dans le
» système animal, mieux résider que dans le

(1) Quoi qu'il en soit de ce système, on ne peut nier que dans cette première idée de Cotugno, on aperçoive le germe des théories galvaniques.

» liquide séjournant entre la membrane qui re-
» vêt les fils nerveux et les nerfs eux-mêmes,
» puisqu'il est, à ce que je crois, identique à
» l'électricité, à moins que la matière du nerf
» ne mérite la préférence? »

Cotugno communiqua cette hypothèse aux savans de l'Europe, dans une note savante publiée en 1786, et insérée dans les actes de diverses Académies, spécialement dans ceux de l'Institut de Bologne, et dans le Journal Encyclopédique de cette ville, N°. VIII (1). Mais comme le savant Napolitain en avoit attribué la cause au fluide électrique, il crut dès lors que ce fluide *léger devoit être le grand moteur* de l'organisme animal : ce fut pour lui une raison d'admettre l'électricité dans le système vivant; en conséquence, il la supposa pleine d'affinités, et comme identique avec le fluide nerveux; et pensa qu'elle devoit circuler dans ce liquide qu'il nous a découvert le premier, et qui réside entre les enveloppes du système nerveux et les nerfs eux-mêmes. S'il ne poussa pas ses conjectures plus loin, on ne peut néan-

---

(1) Ce n'est pas un étudiant de Bologne qui a remarqué et publié ce phénomène, comme l'a dit M. *Biot*, et comme l'ont répété depuis M. *Haüy*, p. 4, vol. II de ses Élémens de physique, et M. *Sue* dans son Histoire du galvanisme.

moins disconvenir qu'il influa sur l'opinion du célèbre *Galvani* et du physicien *Vassalli*, qui, dans le principe, se déclarèrent zélés partisans de cette hypothèse; ainsi, on peut la considérer comme l'origine du système de *Galvani.*

D'après les faits qui viennent d'être rapportés, nous croyons pouvoir faire honneur de la première découverte qui nous a mené à la connoissance du galvanisme, à *Cotugno*, qui, par l'humanité qu'il a toujours eue pour ses semblables, s'est acquis des droits à la reconnoissance de tous les Napolitains ses compatriotes, et ne mérita pas moins de fixer l'attention du monde savant par ses vastes connoissances et la sagacité qu'il mettoit dans ses recherches: il devint membre des Sociétés les plus respectables de l'Europe. Il s'exprimoit avec facilité et avec élégance dans les langues savantes, soit anciennes ou modernes. C'est lui qui, étant entré dans l'amphithéâtre de Vienne, se sentit le courage de se rendre à l'invitation qui lui fut faite par un des professeurs qui connoissoit ses talens, et par un auditoire très-éclairé d'Allemagne, et y parla pendant long-temps dans le latin le plus pur et le plus élégant. Ce maître, consommé dans l'art médical et chirurgical, étoit l'ami d'*Haller*, d'*Hunter*, des plus célèbres naturalistes, du fameux et incomparable *Spal-*

lanzani, de l'immortel *Buffon*, de *Bonnet*, de *Lavoisier*, de *Sœmmering*, de *Cullen*. Il rendoit sa pensée avec tant de clarté et de précision, que ses élèves pouvoient suivre les idées les plus abstraites qu'il leur développoit, sans qu'il eût besoin d'avoir recours à des objets sensibles pour leur en faciliter l'intelligence.

Ainsi le galvanisme tire, en quelque sorte, son origine de la ville de Naples; de cette ville célèbre qui s'est élevée sur les débris de la fameuse Parthénope, où les sciences et les arts fleurissent depuis tant de siècles; et qui promet encore de briller d'un nouvel éclat sous le gouvernement juste et paternel de Joseph-Napoléon.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de ce célèbre anatomiste, après ce que nous venons de dire, est de rapporter le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés, et qui tous servent à constater une découverte plus ou moins importante; tels sont:

Du siége de la variole dans les glandes conglobées de la peau, glandes qu'il a fait connoître le premier.

De aqueductibus auriculæ humanæ internæ.

De ischiade nervosa.

De la gaîne accessoire du nerf ischiatique.

De l'institution anatomique la plus simple, la mieux distribuée et la plus exacte.

Il a découvert le premier, que les rameaux nerveux qui arrivent au labyrinthe, sortent par les trous de son axe, et que leurs fibres se perdent ensuite par leur propre division.

Il est l'auteur de la découverte des vaisseaux lymphatiques qui, du vestibule et du labyrinthe, se rendent à la cavité du crâne par un canal particulier.

De celle de l'humeur qui arrose la cavité de l'oreille, c'est-à-dire, de la lymphe dans laquelle se plonge et au-dessus de laquelle surnage un flocon des fils nerveux du nerf acoustique.

De celle des ondulations et des lois, selon lesquelles l'atmosphère commun frappe la membrane du tympan.

De celle des oscillations par lesquelles cette membrane pompe et transvase l'humeur qui arrose la cavité de l'oreille.

Nous lui devons aussi un système très-ingénieux sur la cause éloignée de la sciatique, qui est, selon lui, la structure foible de la gaîne qui enveloppe les nerfs qui s'échappent du grand trou intérieur de l'os sacrum, où il a trouvé les artères propres plus grosses ; il crut que la cause prochaine de la sciatique provenoit de l'impression de la lymphe dénaturée qui y circule, et qui imprime et communique la douleur à la substance nerveuse et à son en-

veloppe : ainsi, dit-il, la foiblesse en est la cause immédiate (1). C'est pourquoi il conseille d'éloigner cette humeur.

Il a fait plusieurs autres observations qui se trouvent consacrées à l'anatomie descriptive de l'homme en état de santé, et de l'homme en état de maladie.

---

(1) Si la structure de la gaîne nerveuse est foible dans l'état de santé, il est de fait qu'elle l'est encore davantage dans l'état de maladie. Les vaisseaux comprimés dans la partie affectée ayant alors moins de force pour faire circuler les liquides, se gonflent et deviennent, non-seulement de plus en plus foibles, mais encore douloureux : c'est pourquoi il faut éviter la compression et administrer des moyens propres à rétablir l'équilibre et à raviver l'énergie des vaisseaux, plutôt que de chercher à éloigner cette humeur supposée, pour dissiper la douleur causée, souvent imprudemment, par un exercice superflu, ou par l'habitude de se tenir sur la partie affligée, qui alors est chargée d'un poids énorme qui la comprime et qui interrompt la circulation. Ces moyens sont les corroborans, et principalement les topiques qui fortifient les organes, rétablissent l'équilibre, ravivent la circulation particulière, et détruisent ainsi l'engorgement et par conséquent la douleur.

(*Note de l'auteur.*)

MÉDECINE. CHIRURGIE.

Rapport fait à la Société médicale d'Emulation, dans la séance du premier mercredi, 2 mars 1808, par M. Broussais, *docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des armées, correspondant de la Société, sur un mémoire manuscrit intitulé :* Observations sur les affections fébriles et méningogastriques qui règnent depuis Ostende jusqu'à Flessingue, *adressé à la Société, par M.* Rivaud-St.-Germain, *ancien élève de l'Ecole pratique de Paris, ex-chirurgien de l'armée du Rhin, et officier de santé de première classe de la marine, avec cette inscription :*

> *Medicus in assiduo popularum morborum studio vertetur*, Stoll, aphor. 847.

L'auteur, après avoir annoncé qu'il est étranger à tout esprit de système, et s'être proposé pour modèles dans la description des maladies gastriques, Hippocrate, Tissot, et M. le docteur Pinel, auxquels il paye un juste tribut d'éloge, expose la topographie médicale des lieux où son emploi d'officier de santé de marine l'a

appelé à exercer la pratique médicale. Ostende est la première ville qu'il nous fait connoître.

Ostende. Plusieurs causes, les unes locales, les autres tenant à un vice de la police, concourent à rendre cette ville fort malsaine. Les premières sont, sa situation au-dessous du niveau de la mer, une lande marécageuse qui l'avoisine, son port, les fossés de ses fortifications, et plusieurs canaux qui se distribuent dans son intérieur, lesquels sont toujours vaseux et fétides, parce qu'ils assèchent en tout ou en partie à la basse marée.

Les secondes sont, l'habitude qu'on a d'entasser les immondices au milieu de la ville et sur les quais; un dépôt de matières fécales adossé au rempart, dans l'enceinte des murs; des ruisseaux bourbeux, souvent encombrés, mal balayés, et qui n'ont pas une pente suffisante pour faciliter leur écoulement; l'accumulation de la fange qu'ils ont charriée dans les fossés *extra muros.*

A ces causes, déjà très-puissantes, et qui doivent surcharger l'atmosphère d'Ostende de miasmes plus ou moins délétères, se joignent encore des vicissitudes atmosphériques très-multipliées, et presque toujours brusques. Le froid, l'humidité, les ouragans ne cessent de tourmenter les habitans des côtes nords de

l'Océan

l'Océan dans les saisons hibernales, et la chaleur, souvent étouffante dans certains jours d'été, est fréquemment interrompue par des bises extrêmement froides.

L'auteur fait observer ensuite que Blankembergh, l'Ecluse, Cadsan, et toutes les villes et les principaux villages qui bordent la côte jusqu'à Flessingue, sont soumises, à peu de chose près, aux mêmes causes d'insalubrité qu'Ostende.

Flessingue, situé à l'embouchure de l'Escaut, est entouré de campagnes fertiles et toujours humides, mais fort agréables. *Cette ville*, dit M. St.-Germain, *m'a paru aussi salubre pour sa position, qu'il est possible de le désirer dans un pays humide, entouré d'eau, et dont le sol est beaucoup plus bas que le niveau de la mer; mais son intérieur est un réceptacle, si je puis me servir de cette expression, d'émanations morbifiques.* En effet, plusieurs canaux vaseux, souvent à sec, des égoûts qui vont y verser des immondices, et qui, s'ils viennent à s'engorger, répandent l'infection dans les rues, des ruisseaux qui ne reçoivent que l'eau des cuisines, attendu que les gouttières sont toutes dirigées dans les citernes, des arbres qui rétrécissent les rues déjà trop resserrées, et empêchent la libre circulation des courans d'air, des usages, rela-

tivement aux matières fécales, aussi dangereux que ceux qu'ont adoptés les Ostendois : tout cela nous paroît bien propre à justifier l'opinion de M. de St.-Germain, ainsi que le reproche qu'il fait aux villes maritimes du département de la Lys et de la Zélande, de concourir, avec la disposition du sol, et l'inclémence des saisons, à multiplier autour d'eux les causes de destruction.

Le régime qui, dans la classe ouvrière, ne se compose, pour ainsi dire, que de végétaux aqueux, souvent gâtés, et de poisson sec, l'habitude de se gorger de bière blanche, de thé et de café très-foibles, sont encore mis, par l'auteur, avec non moins de raison, sur la liste des causes qui tendent à détériorer l'action des organes assimilateurs, et à diminuer les ressources de la nature. Aussi les habitans de ces contrées sont-ils pâles, lymphatiques et sujets aux digestions laborieuses.

Est-il donc surprenant que les affections gastriques soient multipliées, et se montrent sous des formes variées dans toute la côte maritime où M. St.-Germain a pratiqué la médecine?

Après avoir terminé l'exposition des causes de ces affections, il en entreprend la description.

D'abord il les considère collectivement sous

le nom de *la Maladie endémique*, fondé sur ce que toutes lui paroissent dépendre de l'atteinte portée aux forces digestives par les causes dont il a donné l'énumération.

Il est un état morbide particulier auquel les naturels sont fort sujets, et qui manque rarement de se déclarer chez les étrangers, les premiers jours de leur arrivée à Flessingue : il consiste 1°. dans l'inertie ou plutôt la gêne dans les mouvemens ; 2°. des lassitudes dans les membres, rapportées surtout aux articulations qui, par fois, deviennent douloureuses et légèrement gonflées ; 3°. une propension aux idées sombres ; 4°. l'anorexie ; 5°. des pendiculations après le repas ; 6°. des urines souvent troubles et déposant un sédiment blanchâtre ; 7°. une légère céphalalgie sus-orbitaire. *A ces symptômes*, continue l'auteur, *succèdent ceux qui caractérisent l'affection particulière sous l'aspect de laquelle la maladie générale doit sévir.*

Avant de le suivre dans le détail de ces affections, je crois devoir rendre justice à son talent observateur. Il me semble que c'est avec beaucoup de raison qu'il attribue ce malaise général à l'influence des miasmes corrompus. Les mêmes effets se manifestent dans tous les lieux où l'atmosphère est chargée d'exhalaisons provenant de la décomposition putride des corps

organisés, et surtout des substances du règne animal. Pendant que j'exerçois la médecine militaire, j'ai pu reconnoître et même quelquefois mesurer l'impression de ces corpuscules délétères. Lorsque, dans la marche d'une armée, un hôpital est établi à la hâte, et que l'on manque des moyens nécessaires pour l'installer d'une manière convenable, il se transforme bientôt en un cloaque infect; alors les malades, qui ne sont pas frappés du véritable typhus, languissent dans un état de décoloration et de torpeur vraiment désolant pour le médecin; les convalescens ne peuvent recouvrer leur ancienne vigueur; les infirmiers sont étiolés et débiles, la plupart tombent affectés de la fièvre d'hôpital, ceux qui lui échappent éprouvent souvent des mouvemens fébriles éphémères avec symptômes gastriques, comme si cette maladie alloit les attaquer; et quoiqu'on s'étudie à les bien nourrir, et qu'on leur donne de fortes rations de vin, ils n'en sont ni plus vigoureux ni moins sujets aux récidives, tant que l'établissement n'est pas sanifié.

Les officiers de santé militaires, mieux exercés à se sentir eux-mêmes, nous donneront une idée plus précise de la manière dont l'économie peut être modifiée par les vapeurs putrides. J'en ai vu qui conservoient une douleur de

tête fixe, ordinairement frontale, qui ne se dissipoit qu'en quittant l'hôpital, et qui reparoissoit au moment qu'ils y rentroient ; d'autres se plaignoient de coliques, ou étoient attaqués de diarrhée ; d'autres, enfin, se sentoient affectés d'une manière difficile à définir, mais toujours désagréable et plus ou moins rapprochée de la lassitude et du malaise.

Obligé, aussi-bien qu'eux, de passer plusieurs heures de la journée dans cette atmosphère malfaisante, aurois-je pu n'en pas ressentir les effets ? Toutes les fois que j'ai fait la visite dans une salle fétide, j'ai éprouvé du plus au moins une douleur gravative à la tête ; j'ai souvent quitté l'hôpital dans un état assez semblable à celui que nous a dépeint M. St.-Germain. Lorsque je faisois l'ouverture d'un cadavre déjà corrompu, ou disposé, par la nature de la maladie qui avoit causé la mort, à une prompte dissolution, il m'arrivoit souvent d'éprouver une chaleur âcre dans l'arrière-bouche, et un sentiment très-incommode dans les intestins ; mais tout cela se dissipoit aussitôt que j'avois respiré le grand air.

En rapprochant tous ces faits de ce que nous ont transmis, sur le même sujet, les auteurs qui nous ont laissé les meilleures descriptions d'épidémies, l'on seroit tenté d'admettre qu'il existe des nuances de contagion infiniment mul-

tipliées ; que le typhus le plus foudroyant est produit par le même mécanisme que les céphalalgies, les coliques et le malaise dont j'ai parlé ; que plusieurs fièvres intermittentes et un grand nombre de dyssenterie ne sont également que des variétés de cette infection ; qu'enfin, pour rentrer dans la manière de voir de M. de St.-Germain, l'impression des miasmes délétères est, dans bien des cas, ressentie en premier lieu par les organes de la digestion. D'autres faits, même nombreux, qui me sont propres, me conduisent à penser que les poumons sont aussi souvent maléficiés par le contact des miasmes putrides ; mais comme les sympathies du poumon sont moins actives que celles des voies gastriques, et que le trouble des dernières peut être produit par la souffrance de l'organe de la respiration, les symptômes gastriques manquent rarement de figurer dans le début des maladies contagieuses.

Notre auteur partage la maladie endémique des côtes de la Lys et de Zélande en deux grandes divisions : 1°. affections endémiques non fébriles ; 2°. affections endémiques fébriles.

La première se subdivise en six variétés, que nous allons parcourir.

Affections endémiques non fébriles.

1°. *Céphalalgie simple.* Il n'est point d'habitant qui n'en soit affecté une ou deux fois dans la semaine ; elle est toujours sus-orbitaire.

2°. *Embarras gastrique simple.* Sa description ne présente rien d'étranger à ce que nous voyons tous les jours.

3°. *Embarras gastrique avec frisson.* Celui-ci est plus intense et plus rebelle ; l'auteur le combat par les évacuans suivis des toniques.

4°. *Céphalalgie rebelle.* Beaucoup de personnes sont tourmentées par des maux de tête cruels, lorsqu'elles ont négligé de traiter les maux de tête légers ; on les suspend par des mouches de taffetas noir enduites d'huile de girofle et de mastic, qu'on porte habituellement sur une des tempes. *On voit à Flessingue*, dit l'auteur, *un grand nombre de femmes ainsi placardées.*

5°. *Embarras gastrique interne.* Symptômes gastriques fébriles, agitation, soif. Cette fièvre n'a pas de durée déterminée; elle cède ordinairement en moins de huit jours à l'emploi combiné des délayans, qui doivent toujours marcher les premiers, des évacuans et des toniques. L'auteur rappelle la sentence d'Hippo-

crate, qui recommande d'humecter avant d'évacuer. Il paroît que son expérience lui a appris à redouter le stimulus des émétiques et des purgatifs, lorsque la surface interne des voies gastriques est dans cet état semi-phlogistique qui produit la chaleur âcre, la soif ardente, et cette douloureuse inquiétude qui force les malades à changer d'attitude à chaque instant. J'insiste sur ce point, parce qu'il m'a semblé que, de nos jours, beaucoup de praticiens se hâtent trop de donner l'émétique, comme si un jour ou deux de traitement rafraîchissant devoit plonger leurs malades dans une adynamie funeste.

6°. *Affections méningo-gastriques des enfans.* Ils sont sujets à une langueur des digestions avec inappétence, mollesse des chairs ou bouffissure, teinte jaune, aphthes nombreux, dévoiement, coliques. Cet état, trop souvent négligé par les naturels, auxquels M. St.-Germain adresse, à ce sujet, les reproches les plus vifs et les mieux mérités, lui paroît être la principale cause du rachitisme et des scrofules, maladies qui sont assez communes dans ces contrées.

Il propose de traiter cette affection par le bon air, le bon lait, les bons alimens et les toniques proportionnés aux forces de l'enfant. Quoique la description qu'il nous donne de cette

maladie ne présente autre chose que la première période du rachitisme ou du carreau, on doit savoir gré à l'auteur d'avoir insisté sur la liaison qu'elle peut avoir avec les affections gastriques et avec l'influence débilitante des miasmes putrides.

Telles sont les affections gastriques non fébriles : avant de passer à celles qui le sont, l'auteur dit un mot des rhumatismes chroniques et des leucorrhées, qui lui semblent également tenir à l'influence des causes locales. Il ne recommande que les précautions hygiéniques et quelques toniques contre ce genre d'affection.

Les affections méningo-gastriques fébriles que M. Rivaut St.-Germain attribue au climat et aux usages locaux des pays dont il nous entretient, sont également au nombre de six : il commence par les plus légères.

D'abord, il fait un résumé général des symptômes gastriques fébriles, et les présente tels que l'observation les offre à chaque praticien, dans toutes les latitudes connues ; dissertant, après cela, sur les fièvres gastriques à type intermittent, il dit que les quotidiennes et les quartes, telles qu'il les a observées sur les côtes maritimes où il a pratiqué, sont très-bien dans l'ordre des méningo-gastriques, et pense que M. Pinel a prononcé une sentence trop générale en les sé-

parant de ces maladies, dans la dernière édition de sa Nosographie.

Première espèce. Fièvre continue.

Il en donne un exemple, qui n'offre rien de particulier; c'est une fièvre gastrique fort simple, et qu'il a traitée conformément aux bons principes de la médecine.

Deuxième espèce. Synoque gastrique.

Il ne l'a vue que deux fois à Ostende, dans les grandes chaleurs, sur deux hommes d'une constitution sanguine, dont l'un venoit de commettre un excès de boisson alkoolique. On reconnoît, dans sa description, une fièvre inflammatoire, accompagnée d'un embarras gastrique bilieux. Après environ quatorze jours de durée, les deux maladies se sont terminées par l'épistaxis : il les a traitées par les saignées, les boissons émétisées, les doux laxatifs, et les tisanes acidulées et délayantes.

Troisième espèce. Rémittente simple.

Elle s'observe chez les vieillards qui ont fait abus des liqueurs fortes, et chez les sujets de moyen âge, qui ont été épuisés par les exci-

tations trop long-temps continuées. Il rapporte un exemple, où l'on voit la maladie débuter par des coliques violentes. Le kina ne lui réussit pas ordinairement dans le principe, aussi ne l'employa-t-il qu'avec précaution, après les adoucissans et les évacuans convenables; le sujet guérit en vingt jours par une diarrhée d'apparence critique; mais l'auteur a vu chez d'autres la maladie se prolonger depuis l'été jusqu'à l'hiver. Du reste, elle est rare dans ces climats, et M. St.-Germain ne paroît pas assez riche en faits pour avancer beaucoup l'histoire de cette espèce de fièvre, qui, pour le dire en passant, est souvent mal définie, rarement simple : quelquefois le produit du traitement est presque toujours accompagné d'un grand danger.

Quatrième espèce. Tierce régulière.

Il fait remarquer que le délire par excès de céphalalgie, la stupeur qui en résulte et la douleur de l'épigastre, ont une intensité particulière dans les fièvres tierces des villes maritimes de la Lys et de la Zélande. L'auteur attribue ces différences à la prédominance des symptômes gastriques; il les a trouvés tellement intenses, qu'il s'est cru par fois obligé d'émétiser au milieu de l'accès. Il cite l'exemple d'un malade, auquel il a donné d'abord le petit

lait émétisé pour boisson ordinaire, pendant deux jours, ensuite une limonade purgative faite avec la crême de tartre, jusqu'au dixième jour. On le voit souvent, après la cessation de la fièvre, exciter le vomissement, purger et donner la crême de tartre ou le petit lait stibié, à l'occasion d'une indigestion, d'une apparence saburrale, d'un refroidissement, ou de toute autre cause qui vient accidentellement troubler la convalescence; aussi se plaint-il que les convalescences sont longues et difficiles; ce qu'il attribue à la violence des symptômes gastriques du début, qui laisse le système dans une atonie favorable aux congestions saburrales.

Cinquième espèce. Quotidienne méningo-gastrique.

Les symptômes sont, dit-il, moins gastriques; cependant il traite cette maladie à peu près comme la précédente. La limonade tartarisée et le petit lait émétisé sont les boissons dont il fait le plus commun usage. L'infusion de camomille et quelques toniques, viennent de temps à autre s'interposer entre les accès, jusqu'à ce que les premières voies aient été jugées assez nettes pour admettre le quinquina comme fébrifuge. M. St.-Germain veut que les évacua-

tions alvines se fassent avec une certaine liberté, dans toutes les divisions de son endémie gastrique ; il se plaint cependant que la diarrhée nuit souvent à la guérison des quotidiennes.

On voit qu'en écrivant son Mémoire, notre auteur n'avoit pas devant les yeux toutes les causes qui peuvent concourir à prolonger les fièvres intermittentes, encore moins le tableau des lésions organiques qu'entraînent la longue répétition des accès et l'abus des médicamens qu'on leur oppose : je le crois sans peine ; ce n'est que dans un grand hôpital, au milieu d'une épidémie, en observant attentivement après la saison des fièvres passées, ce qu'en terme vulgaire on nomme *le résidu* ou *la queue des fièvres intermittentes*, en suivant les anciens fébricitans jusqu'à leur entière guérison, en ouvrant les cadavres de ceux qui périssent, qu'on peut espérer de jeter un nouveau jour sur l'histoire de ces maladies ; car bien qu'on s'en soit fort occupé, je ne crains pas d'avancer qu'un grand nombre de médecins s'en font encore une image très-éloignée de la réalité.

Sixième espèce. Fièvre quarte.

Cette fièvre et la précédente sont souvent la suite d'une tierce rebelle. L'auteur dit, à cette

occasion, qu'il n'a point vu les quartes ou les quotidiennes *céder à la tierce*. Pour moi j'ai observé que la quotidienne se transformoit souvent en tierce, et ensuite en quarte; et cette mutation, lorsqu'elle avoit lieu dans le commencement, annonçoit le bon effet des fébrifuges. J'ai vu aussi les accès de la quarte se rapprocher en tierce, puis en quotidienne, et même en continue, à l'occasion d'une erreur diététique, ou par l'action trop stimulante des médicamens.

La fièvre quarte, dit M. Saint-Germain, *cède plus difficilement, reparoît plusieurs fois et laisse des traces plus profondes que celles dont j'ai d'abord parlé.* Ici son opinion est conforme à celle de la majorité des médecins; cependant combien de faits contradictoires ne pourroit-on pas rapporter, qui prouveroient au moins que cette fièvre n'a pas été suffisamment étudiée! Les Browniens prétendent que le danger et les obstacles à la guérison sont d'autant plus multipliés, que les accès sont plus rapprochés. Point d'exception, telle est leur doctrine : donnez-leur la quarte la plus ancienne, ils vous répondront plutôt de sa guérison que de celle d'une quotidienne récente.

Ces opinions diverses sont toutes fondées; mais on exagère les faits et l'on outre les conséquences. J'ai remarqué que dans une épidémie,

la fièvre quarte qui attaque un sujet sain, est la plus facile à guérir de toutes les fièvres intermittentes; que quand elle paroît à la suite d'une autre fièvre, ou lorsque les viscères sont lésés, elle est plus rebelle que la quotidienne et la tierce primitive, et ce cas est le plus commun; mais il n'en est pas moins vrai que si le malade qui languit ainsi avec une affection organique, vient à changer sa quarte contre une tierce, les chances de guérison diminuent beaucoup; et si l'on voit les quartes viscérales se prolonger beaucoup plus que les tierces et les quotidiennes, également compliquées d'affection locale, c'est parce que les malades sont usés d'autant plus promptement, que les accès fébriles sont plus violens et plus répétés.

Fidèle à ces principes, touchant la gastricité de toutes les fièvres intermittentes qu'il a observées sur les côtes maritimes des Pays-Bas, M. St.-Germain traite également celle-ci par les émétiques et les limonades tartarisées, répétés aussi souvent que les symptômes lui paroissent l'exiger, avant d'en venir aux infusions amères et au quinquina. On le voit souvent faire un usage alternatif des uns et des autres; mais s'il survient un embarras gastrique ou une indigestion, il croit devoir d'abord recourir aux évacuans. J'ai souvent expérimenté que la diète et quelques

toniques étoient plus sûrs dans ces sortes de cas, où l'on a toujours à craindre que les purgatifs ne renouvellent les accès; du reste, il ne paroît pas qu'il ait assez traité les fièvres quartes, pour avoir eu l'occasion de rectifier sa théorie et de corriger sa pratique, d'ailleurs fort sage.

M. Saint-Germain termine son Mémoire par un résumé de ce qu'il a dit sur les fièvres. Il s'exerce d'abord à expliquer comment les gaz chargés de corpuscules putrides peuvent produire les maladies dont il a traité; je ne le suivrai point dans ses explications, qui m'ont paru fort ingénieuses.

Arrivé au traitement des fièvres intermittentes, il y développe des principes extrêmement sages sur l'administration du quinquina, qu'il regarde, avec tous les médecins de nos jours, comme le meilleur des fébrifuges, et combat l'opinion des Browniens, qui bannissent les émétiques du traitement des fièvres; il a vu le quina et les toniques trop tôt administrés, donner lieu à des symptômes inflammatoires et à des lésions organiques consécutives. L'émétique, que l'auteur recommande avec tant d'instance, ne seroit peut-être pas toujours le meilleur moyen de préparer l'estomac à ces médicamens; heureusement qu'il a recours aux limonades et aux tisanes

tisanes légèrement amères, avant de se confier au souverain fébrifuge.

L'observation lui a démontré que l'estomac s'habituoit à l'écorce du Pérou, donnée pendant long-temps à petites doses : cette remarque annonce un médecin qui cherche à tout voir par lui-même. Il indique les meilleurs moyens d'agir efficacement sur la fièvre, en évitant cet inconvénient; c'est de donner ce médicament à forte dose après que les premières voies ont été suffisamment évacuées et rafraîchies; on en diminue la dose à mesure que la fièvre s'affoiblit; mais il est prudent d'en prolonger l'usage quelques jours au delà de la guérison.

Lorsque le quinquina est refusé par l'estomac, l'auteur fait usage de l'éther combiné avec la teinture amère de *chortes :* ce moyen est bon, sans doute, mais il reste beaucoup à désirer sur cet objet; et la meilleure méthode pour bien guérir les fièvres où les toniques sont dangereux, n'a point encore été indiquée, peut-être parce qu'on n'est pas assez convaincu qu'il existe beaucoup d'intermittentes de cette nature. M. Saint-Germain a bien senti ce vide lorsqu'il a dit, en terminant, que par fois la fièvre intermittente se jouoit de toutes les combinaisons de l'art, et que souvent les rémèdes les plus appropriés n'agissoient curativement qu'asso-

ciés aux moyens hygiéniques ; et avec le temps.

Il résulte du travail de M. Rivaud-Saint-Germain, que les affections gastriques sont très-communes le long des côtes maritimes des départemens de la Lys et de la Zélande ; que les vicissitudes atmosphériques, l'humidité de l'air, les exhalaisons fétides dont l'atmosphère particulière des villes est toujours saturée, et la nature peu substantielle des alimens, sont les causes de la débilité des organes gastriques et de la disposition qu'ils ont à se surcharger de saburre bilieuse ou muqueuse ; que l'affection gastrique se montre sous des formes infiniment variées, soit sans fièvre, soit avec fièvre, ou plutôt que cette affection se complique ordinairement avec les autres maladies ; ce qui oblige le médecin qui pratique dans ces contrées à se tenir sur ses gardes, afin que cette complication ne puisse lui échapper ; que le meilleur moyen d'en triompher et de compter beaucoup de succès, c'est d'humecter la saburre et d'émousser d'abord la susceptibilité gastrique, de procurer ensuite l'évacuation des matières irritantes, de rétablir, enfin, l'action gastrique par les toniques, et surtout par les alimens qui fournissent de bons sucs sans fatiguer les organes par leur masse ou par leurs qualités nuisibles.

Mais le point le plus important, ce seroit,

sinon de tarir, au moins d'affoiblir les sources de la maladie endémique dont M. Saint-Germain s'est occupé. Indiquer ces sources, c'étoit proclamer les moyens de les exténuer, autant que possible. M. Saint-Germain a rempli cette belle tâche : c'est au Gouvernement et surtout aux administrations particulières des villes auxquels il adresse ses salutaires avis, à en tirer parti, comme leur intérêt et celui de l'humanité leur en font un devoir.

HISTOIRE NATURELLE MÉDICALE.

Note sur un nouveau fébrifuge, *par* M. CADET, *pharmacien ordinaire de* S. M. I. *et* R.

M. Henri Umagua, naturaliste distingué, cité par M. Haüy, vient de rapporter du royaume de Santa-Fé de Bagota, une écorce qui n'appartient pas aux espèces connues de quinquina, et qui guérit la fièvre à la dose de 4 à 5 gros, en en donnant 30 grains à la fois; elle est fort employée dans le pays comme vermifuge et stomachique : l'arbre sur lequel on l'a prise s'appelle, dans le Pérou et à Santa-Fé, *malambo*; les naturels y font des incisions pour en retirer

une résine très-aromatique qui en découle, comme la térébenthine de nos mélèzes.

M. Cazales, de Bordeaux, a envoyé un fort échantillon de cette écorce à M. Cadet, pharmacien de l'Empereur, en l'invitant à en faire l'analise. Voici les caractères et les propriétés que ce chimiste y a trouvés : l'écorce du *malambo* est assez épaisse, très-cassante, d'une couleur de buis, recouverte d'un épiderme blanc et tuberculeux. Cet épiderme a l'odeur et la saveur du piment ; l'aubier est moins odorant, mais d'une excessive amertume ; la texture des couches corticales est fibreuse ; entre ces couches et l'épiderme il y a de la résine, qui rend la cassure de l'écorce luisante. M. Cadet a suivi, dans l'examen de cette substance, la marche tracée par M. Vauquelin pour l'analise des quinquinas.

L'infusion du malambo est assez foncée ; elle a l'odeur aromatique du piment ; cette infusion filtrée ne précipite ni la colle animale, ni le sulfate de fer.

La teinture alcoholique de cette écorce se trouble et blanchit fortement par l'addition de l'eau : l'odeur du mélange est fort agréable.

La décoction aqueuse de malambo se trouble en se refroidissant ; il se sépare une matière huileuse assez consistante qui vient surnager la

décoction ; cette huile concrète a la propriété odorante de l'écorce.

La décoction mêlée avec une dissolution de gélatine en précipite quelques flocons filamenteux rares et légers ; mêlée avec la dissolution de sulfate de fer, elle précipite assez abondamment des flocons d'un gris jaunâtre.

L'acide gallique n'y fait aucun précipité.

La dissolution d'émétique est troublée et se comporte avec le malambo, comme avec toutes les décoctions très-chargées de matières végétales.

Les alcalis foncent la couleur de la décoction et de l'infusion, ils éclaircissent la décoction troublée par le refroidissement.

Il paroît, d'après cette analise, que l'écorce du malambo ne contient ni tanin, ni acide gallique ; qu'elle ne peut, sous ce rapport, être assimilée au quinquina ; que ses propriétés résident particulièrement dans la matière huileuse ou résineuse qu'elle contient très-abondamment ; qu'elle est très-aromatique et très-amère. Comme ces deux caractères sont fortement prononcés, il est probable que cette substance a une action marquée sur l'économie animale, mais on en jugeroit mal par simple analogie ; et il est à désirer que M. Henri Umagua mette à la disposition des médecins une assez grande quantité

de malambo pour que l'on puisse faire des expériences décisives sur différens malades.

Nota. Messieurs Humboldt et Bompland, à qui M. Cadet a montré l'écorce de M. Umagua, l'ont reconnue pour être celle de l'arbre nommé *palo de malambo*, originaire du *Choco*. On en a apporté plusieurs caisses à Bordeaux et à Hambourg : il ne tardera pas à se répandre dans le commerce, si les médecins lui reconnoissent les propriétés qu'il a en Amérique.

M. Bompland ne connoît pas la famille botanique du malambo, dont il n'a vu que les écorces; mais il soupçonne que cet arbre est un *quassia*.

M. Cadet a déposé au bureau du comité d'administration de la Société médicale d'Emulation, un échantillon de cette écorce en masse et en poudre.

LITTÉRATURE MÉDICALE.

Note nécrologique sur Monsieur Leclerc, *lue par le docteur* Tartra, *secrétaire général, dans la séance du troisième mercredi de février*, 17 *du mois, an* 1808.

Messieurs,

Une mort non moins soudaine que prématurée vient de frapper M. Leclerc, et d'enlever à la

Société médicale d'Emulation, l'un de ses membres les plus distingués. Long-temps il présida nos séances, éclaira nos discussions, partagea nos travaux, et nous anima de son zèle. Cette perte est trop vivement sentie de nous tous, pour ne pas mériter l'expression publique de nos regrets.

Claude-Barthelemi-Jean Leclerc, né en octobre 1762, étoit fils d'un docteur-régent de la faculté de médecine de Paris : son éducation soignée l'avoit rendu très-apte à suivre la carrière du barreau, à laquelle il se destinoit; mais son goût et ses dispositions le ramenèrent bientôt à la médecine, que son père exerçoit avec distinction. Reçu bachelier en 1784, il fit son cours de licence de la manière la plus brillante, et fut docteur-régent en 1787.

Je ne prétends point, dans cette simple notice, vous parler de l'étendue et de la solidité de son instruction; vous vous rappelez tous qu'au plus grand savoir en médecine, il joignoit des notions très-précises dans les autres sciences et dans les beaux-arts; que la littérature lui étoit familière; qu'enfin, rien de ce qui peut orner l'intelligence de l'homme ne lui étoit étranger.

On l'a toujours compté dans le trop petit nombre des médecins qui, par la supériorité

et la justesse de leur esprit, savent communiquer aux autres une impulsion favorable aux progrès et au perfectionnement de la science.

Né avec un caractère doux, aimable et modeste, M. Leclerc fut d'un commerce également agréable aux gens du monde et aux personnes de sa profession.

Homme de bien par excellence, nul ne connoissoit mieux que lui les égards que les hommes de toutes les classes se doivent entre eux; nul n'observoit mieux les procédés dont les savans doivent user les uns envers les autres, et qui font le charme de la société. Que sert, en effet, la science sans les qualités du cœur, sans un caractère sociable! Elle ne mène point au bonheur, peut-être même rend-elle plus malheureux.

M. Leclerc savoit également se faire aimer, et des jeunes gens, et des vieillards, et des personnes de son âge; il n'accabloit pas les uns de sa supériorité, et n'en étourdissoit pas les autres; il laissoit, en quelque sorte, deviner la profondeur de son instruction, et rendoit parfaitement justice aux divers genres de talens. Personne ne se laissoit moins séduire par le prestige des connoissances superficielles, mais personne n'entrevoyoit plus habilement le mérite caché, même dans ceux qui entroient dans la carrière. Il avoit pour les

élèves une véritable tendresse et une affection particulière.

Jamais il ne connut l'envie : sans ambition, il préféra les connoissances générales qui font les vrais talens, à la réputation que l'on acquiert plus facilement, en approfondissant un seul point de son art.

Son esprit vif et pénétrant, se faisoit remarquer par la finesse des saillies et la justesse des répliques ; savant profond, mais aimable, il possédoit un jugement sain, véritable trésor de l'intelligence, que tout le monde croit avoir, et qu'on rencontre si rarement.

Vous savez tous combien il avoit l'élocution brillante et facile ! Quel charme il semoit dans le discours ! Il possédoit à un haut degré le talent de penser, de parler et d'écrire ; ses vastes connoissances étoient classées dans un ordre admirable ; il les rendoit avec cette clarté et cette précision qui dénotent l'homme bien instruit ; il se faisoit entendre avec le plus vif intérêt ; les élèves saisissoient avec avidité tout ce qu'il enseignoit ; il réprimoit en eux l'esprit de système, et les accoutumoit de bonne heure à cette rectitude de jugement, qui n'admet que ce qui est démontré par l'expérience, ou au moins par un raisonnement très-rigoureux. Son langage et son style respiroient un goût pur et une

élégance simple ; ils avoient aussi une empreinte de sensibilité, qui leur donnoit plus d'entraînement.

M. Leclerc, fort d'une saine éducation médicale, avoit un mérite trop supérieur, pour ne pas appartenir à la fois à la médecine académique et à la médecine pratique ; aussi sa carrière médicale se partage-t-elle entre ces deux parties bien distinctes, qui sont l'apanage exclusif des savans du premier ordre.

Doué des plus heureuses dispositions pour l'enseignement, il fut nommé à la place de professeur d'anatomie, en même temps que M. Corvisart, son ami, obtenoit celle de professeur de chirurgie, dans les deux chaires que venoit de fonder, pour la faculté de Paris, l'illustre Antoine Petit. Quoique très-jeune encore, il eut dès lors un succès, qui fut le précurseur de ceux qu'il devoit obtenir plus tard à l'Ecole de Médecine de Paris, où il fut appelé à l'époque de sa création, dans le cours de 1795.

Son aptitude à toutes les branches de la science médicale étoit si généralement reconnue, qu'il fut jugé digne d'occuper successivement la chaire de clinique interne, celle d'anatomie et de physiologie, et enfin celle de médecine légale. Secrétaire de l'assemblée des professeurs, et membre du comité d'administration de l'Ecole,

il a contribué, d'une manière spéciale, à mériter à cet établissement le titre de premier corps médical de l'Europe. Le discours public de rentrée des Ecoles, qu'il prononça il y a environ trois ans, offre de grandes et belles idées développées avec l'appareil imposant d'une éloquence mâle et séduisante, bien propre à inspirer le goût de la science aux élèves, dont il a toujours été l'ami.

La place de secrétaire général de la Société de l'Ecole de Médecine ne pouvoit être remplie que par un médecin lettré, tel que M. Leclerc; aussi l'a-t-il toujours occupée depuis l'époque où cette espèce de métropole des Sociétés médicales a été établie par le Gouvernement. C'est là qu'il a lu plusieurs rapports excellens, et qu'il a fourni le tribut, en quelque sorte journalier, de son zèle et de son talent.

Dans les examens d'admission au doctorat, qui mieux que M. Leclerc, par la précision, la clarté et le choix des questions, avoit l'art de reconnoître, à travers la timidité d'un candidat, s'il étoit réellement instruit! Qui mieux que lui, si le récipiendaire s'énonçoit avec aisance, lui fournissoit l'occasion de développer ses moyens, et préparoit, en quelque sorte, ses succès, en lui facilitant sa réputation future, par une réception brillante!

Membre d'un grand nombre de Sociétés savantes, il est inutile de vous rappeler les talens qu'il a développés aussi dans le sein de notre assemblée, où il est venu avec assiduité pendant long-temps.

Dans l'autre partie de la carrière médicale de M. Leclerc, c'est-à-dire, dans la médecine pratique, nous le trouvons médecin sage et prudent, sévère et habile observateur, ami de ses malades, protecteur des infortunés, offrant partout cette tenue et cette dignité médicales si rares aujourd'hui, et sans lesquelles pourtant on ne sauroit inspirer de considération pour la médecine et ses ministres : son jugement exquis, qualité si nécessaire dans le traitement des maladies et dans l'application des meilleures théories, doit le faire comprendre parmi les praticiens les plus distingués.

Il succéda à son père dans la place de médecin du Châtelet; sa réputation et la confiance du Gouvernement l'appelèrent successivement aux armées, à l'hôpital militaire de Saint-Cyr, et enfin à l'hôpital Saint-Antoine, où il a recueilli un grand nombre de précieuses observations qu'il se proposoit de rédiger et de publier incessamment.

Il a été nommé consultant des dispensaires, avec les premiers médecins de la capitale ; il

a exercé cette fonction pénible, de manière à satisfaire, au delà de toute espérance, la Société bienfaisante qui a formé ces utiles établissemens.

Médecin de la Maison et des Infirmeries Impériales, il a été honoré de la confiance et de l'estime particulière de l'Impératrice, près de laquelle il a souvent remplacé le docteur Corvisart; il l'a accompagnée, ainsi que Leurs Majestés le Roi et la Reine de Hollande, dans leurs voyages aux sources d'eaux minérales.

Tel est, Messieurs, l'homme que nous regrettons; ses qualités vous seront rappelées en détail par un éloge qui sera inséré dans un des prochains volumes de nos Annales.

C'est en explorant, à l'hôpital Saint-Antoine, un malade atteint d'une fièvre maligne, qu'il s'inocula le venin mortel, par une simple écorchure qu'il avoit au doigt: ce mal fit, en apparence, du mercredi 20 au samedi 23 janvier, des progrès assez lents et assez bénins pour le laisser dans la plus parfaite sécurité; il se coucha le samedi soir, se croyant mieux, et mourut pendant la nuit, sans angoisses, sans agitation, comme s'il eut pris un poison engourdissant.

Nous nous proposons de rendre compte à part de ce cas, sous le rapport pathologique; mais qu'il nous soit permis d'ajouter ici, que c'est

une mort glorieuse pour un médecin, et jusqu'à un certain point comparable à celle d'un brave sur le champ de bataille, que celle dont il est frappé en exerçant sa pénible profession dans les hôpitaux, où il expose courageusement et journellement sa vie, pour sauver celle de tant de malheureux.

Quelle perte que celle d'un ami, d'un maître, d'un modèle dans une profession aussi difficile que la nôtre ! Et certes, elle ne doit pas être moins vivement sentie que celle de notre Bichat, de Barthez, de Lassus, dont les noms sont à jamais gravés dans notre souvenir.

Notice nécrologique sur M. le docteur SCHWILGUÉ, *professeur de pathologie et de matière médicale, ex-vice-président de la société médicale d'Emulation de Paris, membre du comité d'administration, etc.; lue dans la séance du premier mercredi,* 2 *mars* 1808.

LA mort vient encore de nous enlever un de nos membres les plus distingués : M. Schwilgué a succombé, en peu de jours, à une fièvre ataxique. Votre comité d'administration s'est joint, en ma-

jorité, à ceux que le sentiment de la reconnoissance, de l'estime ou de l'amitié avoit réunis pour lui rendre les derniers devoirs. Il a senti combien vous seroit douloureuse la perte d'un collaborateur, non moins recommandable par ses qualités personnelles que par l'étendue de ses connoissances. Je vais rappeler ici une partie des droits qu'il s'étoit acquis à notre estime et à nos regrets. Il est doux, il est consolant de pouvoir ainsi reproduire, en quelque sorte, la vie de l'homme vertueux, du citoyen éclairé; c'est, du moins pour un instant, l'arracher à la tombe.

C.-J.-A. Schwilgué, docteur en médecine, professeur de médecine et de matière médicale, naquit à Schelestat, département du Bas-Rhin. Il a d'abordservi dans les armées, comme pharmacien, pendant les guerres de la révolution. Le fracas des armes, les vicissitudes du service militaire ne purent enchaîner, malgré tous les embarras de sa position, son désir de s'instruire, et il poursuivoit, avec ardeur, l'étude de la chimie. Des circonstances plus heureuses lui offrirent l'occasion de suivre les cours de l'Ecole de Strasbourg, où il profita des excellentes leçons des professeurs Sauth, Tourtelle, Flamant, etc.

Enfin, croyant avoir toujours à apprendre, il vint à Paris en l'an VI. Sa douceur, son application, la justesse de son raisonnement lui concilièrent bientôt l'estime et l'affection de ses condisciples. M. Pinel ne tarda pas à distinguer un tel élève, et il l'attacha en même temps à l'hôpital de la Salpêtrière, et à l'Ecole déjà fameuse qu'il y avoit formée. Mais M. Schwilgué aimoit trop la science, pour négliger aucune source d'instruction ; et l'Ecole de Médecine, les hôpitaux de la capitale, et quelques professeurs particuliers d'un mérite éminent, contribuèrent à la fois à augmenter la somme de ses connoissances. Il fut du nombre des auditeurs les plus assidus de Bichat : comme lui, il a eu depuis un nombreux auditoire ; comme lui, il a brillé un instant, et la mort s'est hâtée de les frapper tous deux, comme si elle eut craint qu'ils ne parvinssent à trop bien démontrer l'art de lui arracher ses victimes.

En 1802, M. Schwilgué subit ses examens pour être reçu docteur : il composa, pour sa dissertation inaugurale, une excellente Monographie du croup, maladie qui jusqu'alors n'avoit pas fixé l'attention d'une manière spéciale, et qui depuis a porté la douleur et le deuil jusque dans les palais des Souverains, et mérité d'être proposée, par le plus grand de tous, pour sujet d'un

d'un travail, au succès duquel il a attaché une récompense sans doute brillante, mais dont la gloire doit encore rehausser infiniment le prix.

Devenu maître, M. Schwilgué ne tarda pas à prouver combien il étoit digne de ce titre : il se livra à l'enseignement privé. Vous savez tous avec quel succès il professa la matière médicale ; les élèves affluèrent tellement pour l'entendre, que le local qu'il avoit d'abord choisi pour les leçons ne pouvoit les contenir. Il commença alors à avoir le sentiment de ses forces, et il se décida à entreprendre une tâche encore plus vaste et non moins difficile, l'enseignement de la Nosographie interne. On connoissoit déjà la marche méthodique de ce professeur, la précision de ses idées, la clarté de sa diction, son exactitude, sa fidélité dans l'exposition des faits, les excellens principes dont il étoit nourri : on ne pouvoit douter de ses nouveaux succès, et les élèves se pressèrent encore autour de lui.

Ainsi, à trente ans, ce médecin non-seulement possédoit à fond les diverses connoissances qui constituent la science médicale ; mais il avoit encore déployé le rare talent de les communiquer aux autres ; il avoit enseigné, avec distinction, les deux parties principales et vraiment pratiques de la médecine. Cependant il ne

s'est pas borné à donner des préceptes à ses élèves, il a répandu ses idées en les consignant dans des ouvrages qui ont été accueillis avec empressement par tous ceux qui suivent de bonne foi les progrès de la science. Le premier travail que nous ayons de M. Schwilgué, est une Analise des eaux qui servent à l'usage des indigens de la Salpêtrière. M. Pinel, qui avoit reconnu dans son élève un chimiste habile, n'avoit pas hésité à se reposer sur lui de ce soin; et il a bien fait connoître que son attente avoit été parfaitement remplie, en insérant cette analise dans sa Topographie de l'hospice de la Salpêtrière, qui est en tête de sa Médecine Clinique. Son Essai sur le croup aigu des enfans parut ensuite : on se rappelle encore le jugement qu'en porta l'Ecole de Médecine, et les éloges que cette dissertation mérita à son auteur. C'est au mérite de cette production, à l'avantage de posséder plusieurs langues vivantes, et à ses connoissances dans la littérature médicale étrangère, qu'il a dû d'être particulièrement chargé de préparer l'Extrait raisonné des principaux ouvrages publiés sur le croup, recueil si précieux pour les médecins qui aspireront à l'honneur de remporter le prix fondé par Sa Majesté l'Empereur et Roi, et qui, aujourd'hui, ont de moins parmi leurs

rivaux, un des plus redoutables, sans doute; mais en même temps bien généreux, puisqu'il venoit de travailler lui-même à faciliter leur triomphe.

Toujours laborieux, et cherchant l'instruction dans ses véritables sources, M. Schwilgué fit, de concert avec son estimable confrère, le docteur Murat, une étude approfondie de l'anatomie pathologique. L'inspection cadavérique leur offrit fréquemment du pus dans les différentes parties du corps, et sous différens états; et ils soupçonnèrent que ce produit animal ne devoit pas être le même dans les divers organes et dans les divers tissus. M. Schwilgué multiplia, à ce sujet, ses recherches et ses observations; elles lui fournirent des résultats intéressans, qu'il présenta à la Société académique de l'Ecole de Médecine, dans un Mémoire, qui décida son admission dans cette savante Compagnie.

Mais les travaux de notre auteur devoient embrasser une sphère plus grande, et acquérir encore plus d'importance : il fit imprimer, en 1805, un Traité de Matière médicale en deux volumes, et un an après, son Manuel médical, qui fait suite au premier ouvrage; il a aussi publié, dans un Journal de Médecine, une analise comparée des Pharmacopées modernes, et dans

ce travail, il démontre clairement la nécessité de réduire à la plus grande simplicité les préparations pharmaceutiques, l'inconvénient de réunir dans le même médicament plusieurs substances de nature différente, et l'inutilité ou l'impropriété de certaines formules dont le temps sembloit avoir consacré l'usage, etc. Ce tableau comparatif appelle et prépare la réforme du code pharmaceutique de l'Ecole de Médecine de Paris, et fait désirer, de plus en plus, la prompte publication du nouveau formulaire dont elle s'occupe en ce moment.

Il n'a manqué au génie actif et fécond de notre collègue, que le temps de produire; et cependant il avoit assez fait, en peu d'années, pour honorer une longue carrière. Tout entier, dans les derniers temps de sa vie, à l'enseignement de la pathologie, il avoit déjà commencé, dit-on, à composer un Traité de Médecine. On ne peut trop regretter que sa mort nous prive d'un ouvrage qui eût, sans doute, été pour lui un nouveau titre de gloire, et pour la science un pas de plus vers son perfectionnement.

Vous n'attendez pas, Messieurs, des détails plus analitiques des ouvrages de M. Schwilgué, qui vous sont connus et que vous savez apprécier : sa Matière Médicale et son Manuel seront toujours consultés, et par ceux qui vou-

dront s'instruire, et par ceux qui entreprendront de traiter les mêmes sujets : on peut se convaincre, en le lisant, qu'il n'a voulu rien avancer sans l'avoir, autant que possible, vérifié lui-même ; ce qui lui devenoit facile par les grandes connoissances qu'il avoit en chimie. Son exactitude étoit telle, que lorsque les sujets manquoient à ses expériences, ou pour pouvoir juger avec plus de précision, il essayoit sur lui-même l'action des médicamens.

Il a su donner à la matière médicale une physionomie particulière, et par les choses neuves dont il l'a enrichie, et par la manière dont il a divisé son sujet. Il fait très-bien sentir le vice des méthodes suivies par les différens auteurs, et prouve évidemment que le plan de le matière médicale doit être basé sur son objet, qui est de changer l'état actuel des propriétés vitales et des fonctions : cette classification, dit-il, fixe plus particulièrement l'attention sur les changemens immédiats introduits dans les organes ; c'est ce qu'il a appelé *Médications.*

Les médications des fonctions du système nerveux sont surtout traitées, dans cet ouvrage, d'une manière ingénieuse et plus précise qu'elles ne l'avoient été précédemment. L'auteur ne se borne pas, en effet, à considérer le système

nerveux en général, ou les médicamens qui agissent sur les organes des sens en particulier; il remonte jusqu'au foyer des propriétés vitales de ce système, et alors il aperçoit que le cerveau est souvent le siége principal des lésions nerveuses; que, pour remédier à ces affections, il est alors nécessaire d'agir sur l'organe encéphalique; et que, soit qu'il les influence, ou qu'il soit influencé par elles, il doit presque toujours concourir à les faire cesser. Ces vérités avoient déjà été énoncées généralement par rapport au traitement des névroses; mais ce n'est que depuis qu'on a mieux étudié les forces et les propriétés vitales, qu'elles ont particulièrement éclairé l'histoire de plusieurs maladies aiguës très-pernicieuses, les fièvres adynamiques, ataxiques, cérébrales, les affections comateuses, etc. C'est donc une idée neuve et féconde que d'avoir établi des médications particulières de l'encéphale, et de les avoir distinguées en excitation et sédation des fonctions de cet organe.

Vous voyez, Messieurs, combien la science a perdu par la mort prématurée de M. Schwilgué; mais il ne mérite pas moins nos regrets comme homme que comme savant. Sa douceur étoit inaltérable; il étoit d'une extrême modestie; il sembloit accorder aux autres, par

son silence, la supériorité qu'il avoit sur eux.

Sa physionomie, en repos, pouvoit annoncer un homme froid ou constamment livré à la méditation. Cependant, cette froideur n'étoit qu'apparente : s'il se trouvoit avec un petit nombre d'amis, sa figure s'épanouissoit, son œil s'animoit, chacun de ses traits sembloit se disposer pour donner à l'ensemble l'expression de la plus vive et de la plus profonde sensibilité; c'est alors qu'on apercevoit toute la bonté, toute la chaleur de son âme : la candeur, la simplicité de son ton et de ses manières excluoient tout artifice; les sentimens qu'il exprimoit n'étoient point affectés; ils inspiroient la confiance, parce qu'on ne pouvoit douter de leur sincérité. Hélas ! il a trop peu vécu, pour que les grandes qualités qu'il recéloit pussent se montrer dans tout leur éclat ! On ne fixe l'attention que lorsqu'on est parvenu à ce rang supérieur qu'il ne pouvoit manquer d'atteindre, et qui, en même temps qu'il fournit aux âmes généreuses plus d'occasions et de moyens de se livrer aux inspirations de la vertu, leur procure aussi plus de témoins et d'admirateurs de leurs belles actions. Cependant la mort de M. Schwilgué a vivement ému plus d'une âme sensible : ses maîtres, ses amis, ses élèves, l'ont accompagné jusqu'au tombeau; la

douleur environnoit son cercueil. Les indigens de l'hospice de la Salpêtrière gémissent encore de l'avoir perdu : l'efficacité de ses soins les pénétroient de reconnoissance ; l'intérêt, les égards qu'il leur témoignoit, les habituoit à voir en lui un ami, un bienfaiteur.

VARIÉTÉS.

Sociétés de Médecine.

Société Médicale. La lecture d'un rapport sur l'ouvrage de M. Rivaud-Saint-Germain a fait naître une discussion sur les avantages et les désavantages des plantations de grands arbres dans les villes. On a observé judicieusement, que la quantité d'oxygène dégagée par les feuilles, ne balançoit pas les inconvéniens de l'obstacle qu'ils opposoient à la circulation de l'air; ils doivent être surtout utiles pour empêcher les vapeurs d'un marais, d'un centre d'infection quelconque, d'être apportés par les vents sur un endroit habité.

On a fait aussi quelques observations sur les malades qui ne supportent pas le quinquina. M. Demangeon prétend, qu'en général il n'est pas facilement pris par ceux qui ont des signes de gastricité; que dans ces cas, quelques amers indigènes ont suffi pour faire cesser la fièvre; que souvent on tiroit avantage de la combinaison de la rhubarbe avec le quinquina; qu'ensuite le malade supportoit facilement le dernier seul; que d'autres fois, on l'unissoit avec plus d'avantage au laudanum. M. Broussais dit que dans certaines fièvres, on ne peut supporter aucune espèce de tonique; que dans d'autres cas, les médicamens qui ne pouvoient pas être soufferts, le sont facilement.

Nouvelles Etrangères.

Londres. On a établi dans cette capitale, dans le courant de l'année passée, une Société, sous le nom de *Ruptury Society.* Elle procure aux indigens affligés de hernies, les bandages et autres secours nécessaires. M. *Blair* a été nommé chirurgien de la Société.

Il s'est formé dans la même ville, en 1805, une nouvelle Société de Médecine et de Chirurgie (*Medical and surgical society*), dont le but est d'entretenir entre les médecins et les chirurgiens cette harmonie si profitable à la science, et de multiplier les occasions de se communiquer mutuellement les résultats de leurs observations. Les travaux des médecins et chirurgiens des provinces sont également admis dans cette société, dont les présidens sont: MM. *Babington*, *Batemann*, *Baillie*, *Blone* et *Cooke*, médecins; MM. *J. Abernetty* et *Blizard*, chirurgiens, ont été nommés vice-présidens; M. *A. Cooper*, trésorier; et MM. *Ch. R. Aikin* et *Yelloty*, secrétaires. La Société a fondé une bibliothéque medico-chirurgicale.

Danemarck. Afin d'arrêter les progrès du radsyge, espèce de lèpre qui affecte endémiquement la Norwège, et dont la fureur semble s'accroître chaque jour, plutôt que de diminuer, M. le docteur *Horn* a été chargé, par le Roi, de parcourir pendant six ans les districts *d'Aggerhuus* et *de Christianssand*, pour ne s'y occuper exclusivement que de la maladie en question: toute pratique médicale privée lui est interdite. Il prendra pour base l'instruction qui lui a été donnée par le Collége de Santé.

Le miel traité par la poudre de charbon suivant le procédé de M. Accarie, pharmacien à Valence (*Drôme*), ne con-

serve plus l'odeur qui lui est particulière, et forme un sirop qui ressemble en tout au sirop de sucre.

(*Annales de chimie.*)

M. Bertholet pense que la liqueur découverte par M. Thompsois, et appelée par lui acide muriatique oxygéné, seroit mieux désignée par le nom d'*acide muriatique oxy-sulfuré.* (*Mémoire de la Société d'Arcueil.*)

M. Gay-Lussac a prouvé qu'il y a production de chaleur dans un ballon vide que l'on fait communiquer avec un ballon plein d'un gaz, qu'il y a production de froid dans ce dernier vase, et que ce phénomène est d'autant plus sensible que le gaz est spécifiquement plus léger. (*Idem.*)

M. Biot, dans ses analises de l'air contenu dans la vessie natatoire des poissons, a reconnu que la proportion d'oxygène y est d'autant plus grande, que les poissons vivent à une plus grande profondeur, soit dans la mer, soit dans les rivières; jamais il n'a trouvé d'hydrogène ni acide carbonique. Mais cette proportion de l'oxygène varie beaucoup, puisque dans quelques-uns il n'y en avoit pas sensiblement; il seroit possible que cette variation fût relative au temps qu'ils ont resté à une certaine profondeur sans venir à la surface de l'eau. L'auteur pense, avec M. Cuvier, que cet air est sécrété à l'intérieur par des vaisseaux propres. (*Idem.*)

MM. Gay-Lussac et Thénard ont annoncé que le charbon ne décompose pas la potasse comme ils l'ont cru d'abord, qu'ils n'ont pu obtenir cette décomposition que par le fer; le métal de la potasse s'unit au fer en différentes proportions, et cet amalgame se reconnoît, d'après l'observation de M. Guiton, par l'application d'un papier bleu végétal mouillé et qui devient vert aussitôt.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

Des Articles contenus dans les cahiers d'octobre, novembre, décembre 1807, janvier, février, mars 1808, formant le premier volume du Bulletin des Sciences Médicales.

ANATOMIE. PHYSIOLOGIE.

MÉDECINE. CHIRURGIE.

MATIÈRE MÉDICALE.

Pharmacie, physique, chimie, histoire naturelle et médicale.

Hygiène publique, Médecine légale.

VARIÉTÉS.

Littérature médicale, Biographie, etc.

FIN DE LA TABLE.